

Jean Onimus

EVOLUTION DU
DIVIN

Sommaire

PREALABLE	3
PREMIERE PARTIE L'EVOLUTION.....	7
1. Dimensions de l'Evolution	8
2. Emprisonnement ou point de départ ?.....	12
3. Qu'est ce que l'intelligence ?.....	15
4. Poussière et musique.....	18
5. Les deux cultures.....	21
6. Les Qualia	26
7. La noosphère	31
8. La psychosphère.....	34
9. La globalisation	39
10. La complexité	41
11. Ordre et désordre.....	45
DEUXIEME PARTIE LE RELIGIEUX	51
1. Avenir du religieux	52
2. De bas en haut.....	55
3. L'émotion religieuse	58
4. Les croyances	61
5. Des religions infréquentables.....	63
6. Effacement du sacré	65
7. Science et religion.....	67
8. Un fixisme démentiel	69
9. Intériorisation	71
10. Culpabilité et ascétisme	73
11. Les moyens d'expression.....	77
12. Balises pour une religion universelle.....	80
13. Le divin.....	82
OUI !	85

PREALABLE

Ce livre pourrait être un bilan, conclusion d'une longue vie, juste avant de plonger dans le silence du néant. En fait, c'est devenu une sorte d'introduction à la vie, dont j'ai relevé les déficiences et les espérances, sans prétendre, du reste, proposer la moindre doctrine. Un simple regard circulaire d'adieu au moment de tirer ma révérence.

Ce n'est donc pas un traité construit, un système de plus, proposé de « haut ». J'ai évité d'être doctrinal, je n'ai rien à enseigner, je voudrais simplement inviter à vivre avec le plus de ferveur possible, le plus de conscience possible, en somme, provoquer une sorte d'éveil dans la trouée de l'Evolution. Ce serait rendre service à certains jeunes désemparés et déçus par les idéologies et, même, par les divertissements

Une telle introduction n'est qu'un point de départ : je voudrais que ce livre, loin d'être un constat négatif, donne envie de s'engager avec confiance dans le puissant élan de l'Evolution universelle, pour que chacun puisse éprouver personnellement l'intensité du courant qui nous entraîne tous. Car les fibres vont toutes dans le même sens : plus de complexité, plus de connaissances, plus de sens et donc plus de conscience. Nos esprits sont à peine éclos ; au spirituel, nous sommes encore presque à l'âge de la caverne. Je voudrais que ce livre, pareil à une enzyme, active des réactions et intensifie votre présence à vous même et au monde.

J'ai toujours tenté de vivre intensément : amour, études, voyages, enseignement, recherche et curiosités de toutes sortes, sans cesse renaissantes. Des circonstances douloureuses, les convulsions de la guerre ont plusieurs fois bouleversé ma vie ; de multiples activités, entre autres sportives, mais surtout intellectuelles et spirituelles, ont rempli à plein bord ses étapes successives. Je n'ai jamais eu le temps de m'ennuyer ! Il y a eu, sans cesse, du nouveau et des expériences intéressantes. L'étude des littératures m'a donné une idée des immensités encore inexplorées du cœur et de l'esprit humain. Un peu déçu par la verbosité des philosophies, je me suis ensuite tourné vers les sciences. J'ai trouvé des vulgarisateurs de grand talent qui ont réussi à m'y introduire : cosmologie, biologie, physique quantique etc... m'ont passionné. Je m'y suis heurté certes à d'autres barrières, mais que d'émerveillements !

J'ai compris à quel point nous sommes encore ignorants : nos esprits émergent à peine de l'enfance, c'est à dire des contes et des mythes, ils commencent seulement à explorer la physique de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. On en est encore à décrypter les secrets d'une réalité stupéfiante, mais toujours cruellement muette. Une évidence, en tout cas, s'est imposée à moi : c'est le fait capital de l'Evolution. Notre vision du monde en a été transformée : rien ne se répète jamais à l'identique, tout se transforme avec le temps : voilà une évidence à la fois exaltante et angoissante. Le temps est décidément une dimension fondamentale, d'elle tout dépend, elle peut tout promettre et tout détruire. Nous sommes toujours à la veille d'énormes crises qui mettent en péril notre survie, notre fragile civilisation techno-scientifique. Notre conscience constitue notre différence par rapport aux autres vivants. Elle a ses limites qui sont étroites : elle s'efforce d'être à la fois occupée au dehors (dans le monde des phénomènes) et au dedans (dans le monde du sentiment).

Nous intensifions, depuis trois siècles, l'éducation de notre cerveau gauche, celui de la raison, de l'abstraction, de la science, au risque de nous déséquilibrer en produisant une foule d'ingénieurs, experts en tel ou tel domaine, mais en rapide régression au point de vue de « l'intelligence du cœur ». Une telle formation, nécessairement superficielle, semble préparer une mutation de l'espèce ! Nous produisons des gens utiles, certes, et en étroite relation avec les besoins de la société, mais leur éducation est trop vite spécialisée, donc gravement lacunaire, parfois même atrophiée, ce qui les rend humainement infirmes et ralentit l'Evolution...

Il en résulte une grave crise : l'éducation, au lieu de transmettre des valeurs vitales indispensables à l'équilibre personnel et au bonheur de vivre, étouffe nos enfants sous un poids de connaissances techniques qui se situent à la surface de leur conscience. Ce manque d'**intériorisation** nous rend certes propres à l'analyse (aidés par les ordinateurs), mais pauvres, voire indigents, en expériences sensibles, personnelles de type affectif : nous sommes projetés au dehors par une suractivité compensatrice, qui nous fait vivre au quotidien, mais nous rend aveugles sur nous-mêmes, en limitant le travail de nos esprits à des intérêts immédiats. Nous jouissons évidemment des facilités que procurent les techniques : elles satisfont nos besoins immédiats, mais personne ne vous apprend à pénétrer plus profond dans notre propre existence. Las de poser des questions sans réponse, nous évitons même de trop penser. Nos intérêts sont ailleurs : les journaux les reflètent et les aiguissent, donnant une assez dérisoire impression de futilité. Il n'y a d'ailleurs plus guère de philosophes, mais une considérable nuée de reporters, témoins et commentateurs d'une réalité éphémère.

La réflexion est libre dans les pays évolués, mais étroitement conditionnée dans les pays absorbés par leurs idéologies politiques ou religieuses. Or les idéologies sont dévorantes : elles profitent d'une culture insuffisante ou d'un attachement infantile aux traditions. D'autre part une formation trop uniquement scientifique et technique, dans les pays où règne la liberté, n'est pas moins frustrante et réductrice : elle ne répond pas aux besoins spirituels et ignore les valeurs. Là, le désarroi est encore profond.

Tels sont les maux que je voudrais cerner. Ils sont d'une gravité extrême, mais j'ai confiance dans une Evolution, devenue de plus en plus créatrice. Elle exige de douloureuses mutations qui vont accélérer les changements en direction de la plénitude d'existence et de conscience à laquelle nous aspirons.

La vie de nos arrière-petits enfants sera déjà bien différente de celle que nous connaissons : il nous est impossible de l'imaginer tant l'Evolution est désormais rapide et ouverte. Nous sommes probablement, dans ce coin d'univers, les seules créatures capables de maîtriser certaines forces naturelles et de poursuivre de merveilleuses inventions, telles que la vie et la conscience, ce qui rend nos vies de plus en plus responsables et intéressantes : à mi-chemin d'une immobilité rassurante et d'un devenir troublant, nous voudrions à la fois être achevés et demeurer explorateurs.

Nous **sommes** donc nous même cette Evolution ; nous la poursuivons et la subissons. Ce qui nous attend est à la fois terrifiant et exaltant. Cette incertitude nous frappe tous et je voudrais la partager avec vous. Ce qu'on appelait espérance est devenue confiance, mais confiance inquiète : c'est ce qui nous encourage à poursuivre, car la progression dont nous sommes partiellement responsables, celle de l'esprit sur la Terre, est sûrement ce qu'il y a de

plus important au monde ! L'avenir reste inconnaissable, mais il faut aller vers lui avec ardeur, voilà le seul principe moral qui résiste à tout : Oui ! Une confiance éclairée dans un monde en formation, et l'ardente volonté de le faire réussir. Le sillage que le temps laisse derrière nous est évident : c'est une lente montée vers le spirituel à travers le désordre et les incertitudes de la nature. Il suffit d'ouvrir les yeux : un gigantesque passé nous sert d'appui et nous présage quelque peu l'avenir, c'est à dire la genèse de l'esprit.

La vie a pu germer ça et là sur de petites planètes rocheuses où coule de l'eau à distance confortable de leurs soleils ; elle y a formé de prodigieuses concentrations de complexités, qui ont elles-mêmes fait naître l'esprit, lequel continue à évoluer et constitue sur la terre une « noosphère ». Il y a ainsi, au devant de nous, un horizon qui ne cesse de s'ouvrir et de nous attirer. Un tel avenir n'est pas une espérance, mais une haute probabilité, car il s'appuie sur un mouvement cosmique qui pourrait se définir comme un **instinct primordial d'être enfin en plénitude**. Cette plénitude d'être, que l'univers recherche à travers nous, nous confère une responsabilité. Il faut admettre cela, y réfléchir, et répondre à l'appel. Faute d'information, nous remplissons mal notre rôle, qui est de rendre la Terre de plus en plus consciente d'elle même.

L'esprit ne peut germer que sur un nombre limité de planètes modestes, mais privilégiées, car il s'agit d'un formidable avantage biologique. La vie semble chercher à atteindre une perfection qui, peut-être, n'est pas possible : que pourrait bien être, en effet, une existence totale ? Non pas faite seulement de connaissances accumulées et de vertus exceptionnelles, mais d'une forme très supérieure de **présence**, tout à fait inimaginable, mais dont nous éprouvons pourtant le vague besoin.

Notre expérience dépasse encore à peine celle des animaux supérieurs, notre intelligence est encore toute fraîche et les mathématiques sont bien loin d'être achevables (voir Gödel). Nous avons à créer, grâce à elles, un univers virtuel, copie abstraite de celui-ci, simplifié, rationalisé, gouvernable : n'est-ce pas, au fond, la perspective de toutes les sciences ?

L'explosion de la vie multicellulaire, au Cambrien, a eu lieu il y a 500 millions d'années, elle en a duré trente millions, un rien en regard des chiffres astronomiques : notre monde est encore jeune et les berceaux d'étoiles dans la ceinture d'Orion sont rutilants d'avenir. Où allons-nous ? Personne ne le sait. Mais nous allons sûrement quelque part. Des attracteurs agissent sur l'Evolution, c'est, pour moi, une évidence. Des myriades de formes d'existence sont possibles, nous disposons, paraît-il, de onze ou vingt deux dimensions recroquevillées en réserve dans toutes les molécules de notre corps : si jamais elles se déployaient, nous serions des êtres bien différents, doués de pouvoirs inimaginables ! Le monde est loin d'être complètement déployé, mais il est en voie de l'être. L'avenir nous réserve plein de surprises.

Une énorme, mais instinctive erreur nous a fait imaginer je ne sais quelle perfection originelle, que nous aurions perdue par notre faute, en nous laissant le sentiment que nous naissons tous punis. En fait, la nature nous fait voir tout autre chose : une maturation progressive, analogue à l'Evolution générale du cosmos. La perfection n'est jamais au point de départ : il suffit d'avoir vécu pour comprendre l'action positive du temps qui mûrit, complexifie et approfondit. Nous avons tendance à idéaliser les débuts, nous aimons le printemps sous tous ses aspects et l'automne paraît une décadence : ces partis-pris sont contraires au modèle naturel : la plénitude se situe au moment de la moisson et nous en sommes loin ! La marche vers la maturité est semée d'obstacles, coupée de régressions.

Notre temps, il faut nous en convaincre, n'est pas celui de l'exil, de la repentance, avec l'espoir de quelque retour vers je ne sais quel paradis perdu. Non ! L'Evolution ignore ce genre de tragédie : elle poursuit imperturbablement sa route. Le besoin – et la joie – d'exister, qui sont les moteurs du progrès, se concentrent désormais dans le domaine des valeurs morales, intellectuelles et spirituelles : elles nous impulsent vers ce genre de « plus être ». Je ne puis croire au récit biblique d'une faute originelle, je ne crois pas non plus à une alternance de progressions et de régressions, mais je suis très sensible au caractère inchoatif, débutant, parfois mal venu, de nos progrès.

Ces considérations n'ont d'autre but que de vous inciter à avoir confiance dans l'immense aventure en cours. Elle peut, certes, échouer, car l'avenir est ouvert. Si l'Evolution ne réussit pas ici, elle réussira ailleurs... Le cosmos est vaste ! Nous sommes, en tout cas, un peu responsables de son progrès ou de son échec sur cette planète. Une telle responsabilité a pour moi la dimension d'une religion, elle induit une morale, elle procure un sens supérieur, et, en quelque façon, justifie nos existences. Voilà un bon remède contre les dépressions et le dégoût de vivre...

Cette modeste introduction jouera pour moi le rôle d'une conclusion ouverte et rassurante. Personne ne sait ce qu'est l'espérance : une grande vertu paraît-il, un certain tonus vital en tout cas, une force qui nous a été donnée avec la vie. Je voudrais que ce livre diffuse cette espérance moderne, basée sur l'Evolution, capable de nourrir et d'intensifier notre courage de devenir, de connaître, d'inventer et d'aller de l'avant. Une brève et simple introduction à être afin de tenter de devenir, comme dit Montaigne, « **tant homme que rien plus** »

PREMIERE PARTIE

L'EVOLUTION

1. DIMENSIONS DE L'EVOLUTION

L'Evolution de tout ce qui naît au jour à travers le temps n'est plus une hypothèse, c'est une évidence. Cela modifie profondément notre vision du monde : nous avons vécu pendant des millénaires dans la conviction d'un univers immobile. Cette stabilité, confirmée par la cosmologie de Newton, nous rassurait. Nous pouvions étudier l'éphémère en nous accoudant sur de l'immobile. La pensée métaphysique en Occident n'a cessé de méditer sur des entités pures et nettes, loin, là bas, au-delà des illusions du devenir. Dès lors notre pensée, forcément dualiste, opposait l'immobile (abstrait, intemporel, conceptuel, verbal) au changeant (concret, évolutif, mais illusoire et d'ailleurs indicible). Nous vivions au sein d'un affrontement inévitable, mais fécond, entre le désordre, l'imprévisible, l'aléatoire et un ordre artificiel qui nous paraissait naturel. D'où ce déplorable dualisme, qui n'a cessé de nous séparer de la nature : d'un côté, le répétitif, la machine et sa logique, de l'autre, l'esprit vivant qui crée, invente, imagine, et tente de dominer la nature. Ces vues simplistes et flatteuses se sont imposées à nous depuis les origines et se sont cristallisées dans nos esprits au fur et à mesure que nous construisions le monde de *l'homo faber*, un monde ordonné, rationnel, mais sec, devenu une prison pour l'esprit, après avoir été le tremplin de son essor.

Il y a dans la nature un ordre évident que nous avons appris à connaître et à exploiter, mais cet ordre est relatif : dès qu'on s'approche du concret (du réel), on découvre une poussière de faits, une nuée de hasards : on se heurte à l'innombrable. Les ordinateurs ont beau faire, il devient impossible de mettre en forme l'imprévisible et les lois se réduisent à des probabilités statistiques, tantôt très lointaines, tantôt presque sûres. Nous sommes situés à un carrefour, celui du solide et du fluide, du clos et de l'ouvert : trop d'ouvertures serait dissolvant, trop de fermetures mortel. C'est toujours la même loi « organique » de la vie qu'on retrouve partout : elle a donné naissance à une sagesse, celle du juste milieu, laquelle a bien des défauts, j'y reviendrai.

En fait, le temps ne cesse de créer du nouveau autour de nous et sa fécondité paraît aussi inépuisable que son pouvoir destructeur. La nouveauté est imprévisible, l'Evolution n'est pas planifiée, elle n'obéit à aucun logiciel, elle ne sait où elle va : à peine peut-on repérer un fil conducteur, qui est la progression, sur la Terre, d'une complexité croissante. La complexité implique une organisation et la cohérence, qui en résulte, assure une certaine stabilité grâce au très grand nombre d'éléments en interaction. Quand l'interaction se confirme, les éléments s'unissent et vivent alors en symbiose aux dépens l'un de l'autre, désormais inséparables. Il est important de comprendre ces symbioses complémentaires elles sont le ciment de la vie.

Les progrès se font par sélection naturelle : les innovations utiles sont durables. Ce qui compte ce sont les résultats.

Il se crée ainsi une épaisse croûte d'expériences, de connaissances variées, qui a longtemps suffi pour imaginer le réel et en décrire l'Histoire. Notre science s'est construite contre le désordre mais sans jamais l'éliminer, à mi-chemin de la connaissance et de l'ignorance, tout à fait comme l'Evolution qui nous emporte.

Celle ci a en effet besoin, pour progresser, de ce mélange paradoxal : une interaction entre du nouveau et de l'ancien, du connu et de l'inconnu, en somme une perturbation

bienfaitrice. Structures et désordres sont les deux faces antagonistes et complémentaires du réel : les premières tentent de se maintenir en paliers plus ou moins solides et durables, elles font de nos recherches une science historique, dont nous savons à peu près distinguer les étapes. Cette histoire s'arrêterait si un type d'ordre s'imposait en cycle clos, comme l'imaginent les hindous, par exemple. Un tel cycle, éternellement renouvelé à l'identique, détruirait le temps.

Heureusement ce mixte d'ordre et de désordre est universel, il caractérise tout ce qui est complexe.

Les mêmes structures évolutives se manifestent en tous domaines (économiques, sociaux, politiques et même moraux ou simplement vitaux), où des changements de climats, des bouleversements naturels et artificiels excitent les réactions de défense de la nature (celle des hommes étant aussi naturelle que les autres). La nature accepte toutes les nouveautés utiles. Elle en arrête la production, ou l'active, en fonction de ses effets : elle est, sauf en biologie, accueillante dès que la nouveauté s'inscrit dans le mouvement de l'Evolution. Celle-ci tente partout d'**unifier** sans clore et de **diversifier** par l'accueil du nouveau. Cette contradiction que l'on retrouve chez tous les vivants, et à laquelle nous participons, est spécifique de la vie : c'est une des clés pour comprendre la nature.

L'apparition de l'esprit a permis un gigantesque bond en avant, pour dominer la nature, tout en portant la vie à un niveau supérieur. C'est un avantage biologique qui a transformé la signification globale de l'univers. A lui seul l'esprit a créé un monde presque indépendant, un monde jeune, en progrès rapides, mais risqué : le pouvoir de penser entraîne celui de dire non, de faire sécession et de se suicider.

L'Evolution semble se diriger vers un développement de l'esprit par complexification des relations ; on peut même se demander si le mot matière a encore un sens, puisque les particules sont des fonctions d'onde et que la « matière » n'est jamais que de l'énergie refroidie, en passe de s'engouffrer pour toujours dans l'écrasante poubelle d'un trou noir. La matière devient ainsi une formule abstraite : ce n'est une « chose » qu'à notre échelle.

On peut alors se demander quelle est la nature du mental qui se développe dans nos cerveaux. Il n'y a pas encore de réponse à cette question décisive : c'est un sous produit de la vie qui relie les consciences (volonté et sentiments mêlés). Mais qu'est-ce que cette énergie-là ? De quoi est-elle capable ? Pourrait-elle, si peu que ce soit, se détacher de ses sources physiologiques ? Nous en rêvons depuis longtemps, certains semblent l'avoir réussi... C'est le grand mystère de l'avenir. Nombreuses sont les forces obscures qui agissent dans l'univers comme, par exemple, les dimensions virtuelles : nous sommes loin de les avoir perçues ! L'Evolution est globale, elle n'est pas linéaire, elle se fait par blocs et à coups, par élans successifs imprévisibles, dès que les circonstances lui sont favorables. Pourtant dans ce désordre, la continuité de l'Evolution est remarquable. Curieusement, plus la science dématérialise ce qu'elle appelle désormais *masse*, plus les êtres humains perdent le sens du spirituel et deviennent matérialistes... C'est l'ambivalence du mot matière qui est en cause : le matérialisme est un positivisme qui exclut les valeurs que les hommes ont inventées pour donner des points d'appui extérieurs à leurs aspirations spirituelles. Tout un langage a été inventé pour désigner ces entités abstraites (les vertus) et des conduites personnelles (intérieurisation, méditation, admiration etc...). La pensée matérialiste est la conséquence

d'une approche objective sans participation du cœur. Une approche partielle donc, car on exclut, par principe de méthode, toute approche globale, pleinement humaine.

L'Evolution est un phénomène dynamique, une énergie très particulière : on ne peut la capter, on ne peut lui résister, on ne peut l'isoler ou la mesurer ; on en ignore la nature, mais on la constate par ses effets. Il serait absurde et impossible de s'y opposer, car c'est l'univers entier en développement. Elle est de toute façon libératrice : elle nous ouvre un immense horizon et nous entraîne vers ce que nous désirons le plus au monde.

Par contre, ce qui est stable tend à se rétrécir et à tomber en poussière. La force qui entraîne l'Evolution est à la fois douce et impérieuse. Nous sentons instinctivement sa présence si nous travaillons dans le sens du progrès ou si nous tentons de le bloquer. Il n'y a pas de point « oméga » : l'Evolution ne s'arrêtera plus jamais ; la stabilité du cosmos serait sa mort. En tout cas, il n'y pas de stabilité ultime pensable. Ce n'est pas là une question d'idéologie préconçue ou de parti pris religieux : l'aventure est ouverte et sans limites ; nous sommes tous emportés par un flux qui s'accroît. Il faudrait que nous soyons avertis de tout cela, afin de participer unanimement à cet esprit de transformation ; il nous faut être prêts à accueillir, à critiquer ou à adopter les émergences qui pointent çà et là, à en tester les bienfaits ou les vices, à les prolonger dans les directions qui nous conviennent. Malheureusement, les effets de ces prolongements sont souvent imprévisibles et il faut faire confiance à la sélection naturelle, dont fait partie la loi du marché. Soyons donc en perpétuel et rapide devenir : c'est notre rôle et notre nature profonde de rester en éveil, d'ouvrir les yeux et d'écouter attentivement, dans le consternant silence de l'univers.

Parler des phénomènes, les peindre, en jouer dans nos fictions, c'est leur conférer une nouvelle existence : les repérer, les analyser, en comprendre le rôle et les fonctionnements, c'est leur donner du poids. Pour ce travail « ontologique », celui de la science, personne ne peut nous remplacer : il y a là je ne sais quoi d'inutile et en même temps d'essentiel. Le transit par la sensibilité et le langage humain, l'émotion des artistes et des poètes, sont des signes que nous adresse une réalité supérieure. Si le mouvement naturel de la pensée est d'aller du tout vers les éléments, afin de pouvoir ensuite les déduire et les recombinaisonner, le mouvement inverse de l'amour, de la contemplation, de la poésie est d'embrasser directement le tout, non plus pour l'analyser et le comprendre, mais pour approfondir notre relation jusqu'à une sorte de participation à la fois physique, affective et spirituelle. La simple connaissance, au contraire, divise et sépare. Un de mes petits-fils est devenu un haut spécialiste du zirconium auquel il a consacré toute sa recherche, donc sa vie. Il sait tout sur ce métal dont il connaît en détail la structure moléculaire. Il est impossible qu'il ne ressente une sorte d'affection, d'admiration pour les roses cristaux du sulfure de zirconium. Ce métal enveloppe les fines tiges de plutonium dans les réacteurs atomiques et en régule le rayonnement. Personne ne peut toucher ces dangereux fourreaux, mais on pourrait leur consacrer un hymne de reconnaissance. Il suffit d'un instant de participation active pour que les choses les plus prosaïques se givrent de poésie.

L'Evolution est fatigante, elle exige un perpétuel effort de renouvellement. Il est évidemment plus facile de conserver. L'étrange, c'est que l'Evolution ne vieillisse pas. Elle change de nature au cours du temps, elle agit, par exemple, sur l'apparition de nouvelles espèces, mais elle semble se concentrer sur l'être humain, où elle s'accélère avec le progrès de l'esprit et de la culture. Ce qui m'étonne c'est son intensité, comme si elle approchait d'un changement plus radical, qui pourrait devenir un jour le règne autonome de l'esprit. Sa force

en tous cas est prodigieuse, elle tourne ou emporte les obstacles : tout être humain, perspicace et sensible, éprouve cette impérieuse avancée. Sans elle, la mort qui habite en nous (la déprime toujours menaçante) l'emporterait. Nous savons que nos cellules, quelqu'en soit le type, sont vouées à l'apoptose, c'est à dire à la disparition, aussitôt que la substance qui les maintient en vie s'efface. Elles ne survivent que grâce à ce support. Oserai-je dire que le monde ne survit que par le fil de l'espoir ? J'imagine qu'une substance ou une force analogue s'exerce sur l'ensemble du monde vivant et retarde, pour l'instant, sa dissolution. Toute existence est une survie, qui doit tout à l'intense et perpétuel besoin de renouvellement qui l'habite. L'Evolution est féroce : comme le pensaient les Aztèques, elle a besoin de la mort pour survivre. Le cosmos a ses multiples trous noirs, où s'engouffrent les étoiles, gigantesques aspirateurs de déchets cosmiques : l'élimination de matière usée est peut-être, même, plus importante que la création d'énergie.

Une quantité infime de matière a survécu à l'anéantissement par l'antimatière, quelques esprits exceptionnels ont suffi pour faire avancer les sciences, quelques âmes ardentes ont exploré le spirituel, il faut une immense foule d'indigents de l'esprit pour produire ça et là un germe fécond. Au pied d'un grand chêne il y a un tapis de glands qui agonisent. La nature est partout profuse et dépensière, elle multiplie les hasards. En comparaison, la raison est économe, voire pingre, comme les bonnes ménagères et les ministres du budget. Mais ses sauvages sursauts manifestent une violence scandaleuse, une énergie destructrice. Nous avons transformé la Terre à notre usage, c'est un effort puissant et collectif, qui nous permet de nous transformer nous même et de finaliser le devenir qui nous anime. Voilà ce qui justifie notre propre existence : non seulement être, mais devenir, surtout quand le devenir se révèle définitif comme dans le monde des connaissances mathématiques. Nous vivons encore avec une métaphysique idéaliste et fixiste, avec des mots et des concepts que nous pensions intemporels, parce qu'ils étaient abstraits : de cet univers d'abstractions, certains ont cru pouvoir tirer une réalité plus authentique. Or ce dualisme instinctif a fait le malheur de l'Occident.

En réalité l'irréversible s'exerce partout, l'Evolution tourne les obstacles comme un fleuve des écueils ; le fixisme est toujours provisoire, il annonce, en définitive, l'approche de très profonds changements, comme une stabilité excessive annonce de violentes secousses sismiques. Les religions qui se crispent dans une dangereuse immobilité vont finir de même par subir des bouleversements, faute de s'être adaptées à l'évolution des mentalités : plus on attend, plus l'éveil sera rude.

Nous sommes au cœur d'un tourbillon et nous cherchons l'absolu ! Tout est relatif ; mais notre vie est bien trop brève pour que nous nous en rendions compte. Nous sommes à cheval sur le dos d'un monstre qui ignore où il va mais fonce comme une brute, les yeux clos, insensible à la vermine qui pullule dans sa toison ! Cette bête dispose d'une puissance extraordinaire : elle est douce quand on la caresse dans le sens du poil, mais irrésistible dans son élan, qui échappe à nos emprises. D'où vient-elle ? Quelle en est la nature ?

Sans elle l'immense échafaudage tomberait en poussière. Ce livre est entièrement basé sur l'évidence d'un dynamisme orienté, dont personne ne parle par peur de retomber dans des rêveries magiques périmées.

2. EMPRISONNEMENT OU POINT DE DEPART ?

L'éducation a une action décisive sur l'Evolution humaine. Elle peut la ralentir ou même la bloquer pendant un certain temps ; elle peut au contraire l'accélérer et l'orienter : il est donc essentiel d'en faire un moteur et non un frein. Dans les pays qui rejettent toute Evolution, l'éducation n'a d'autre but que d'imposer une culture toute faite et souvent périmée. Cela dure jusqu'à ce qu'une révolution fasse éclater le moule. Il est plus facile d'enseigner un ordre établi avec ses consignes, ses interdits et son idéologie. Le désordre agit à la fois pour consolider l'ordre et pour ouvrir les jeunes en les mettant en présence de formes de vie nouvelles. Tout l'art de l'éducation est de savoir se situer entre le présent et l'avenir.

Aussi les pays arriérés ne connaissent-ils qu'une éducation négative, filtrant les connaissances et renforçant les vieilles habitudes de pensée. Ce type d'éducation a réponse à tout et protège des remous. Or le rôle de l'éducation, si l'on observe de plus près sa nature, est, tout au contraire, d'éveiller l'esprit critique, d'activer les curiosités et d'aider à trouver des relations et des valeurs nouvelles. Au lieu de remplir les mémoires, elle les ouvre, elle n'a pas pour seule fin d'enseigner un métier et de rendre utile à la société : elle cherche, avant tout, à ouvrir les esprits au monde qui se fait, aux conduites qu'il inspire. Les jeunes assistent dans les écoles à un défilé de spécialistes qui leur parlent successivement de mathématiques, de littérature, d'histoire etc., mais pas assez d'eux-mêmes et des grands problèmes de la condition humaine. Cette mosaïque de connaissances se développe en surface, mais ne pénètre pas. Un tel enseignement **descend** de la chaire vers une base ignorante. Il est donc inefficace et souvent mal reçu. Tout au contraire, une éducation naturelle devrait faire **monter** de l'ignorance vers l'expertise, comme au temps de Socrate, quand l'enseignement procédait surtout par interrogations. C'est probablement la meilleure façon d'éviter l'imposition magistrale de vérités qu'il faut accumuler sans la moindre participation personnelle des élèves. Il est illusoire de prétendre instruire directement, on ne peut jamais qu'aider à s'instruire.

D'autre part l'éducation descendante, programmée, séquentielle, risque d'abrutir au lieu de cultiver. Les élèves ne retiennent bien que ce qu'on les a incités et préparés à trouver eux-mêmes : on ne peut donc qu'accélérer ces trouvailles ; sinon, au lieu d'exciter les esprits et les faire vivre intensément, on les engage dans des filières. L'enseignement fait alors illusion : il étouffe et l'enfant respire mal. Car son travail n'est pas seulement d'écouter et de retenir, mais, en quelque façon, de s'approprier : l'éducation devrait le libérer et lui donner le goût de créer à son tour. Cela s'impose à l'image de l'Evolution tout entière, toujours écartelée entre turbulence et discipline, progrès à la fois balisé et improvisé, comme nos vies à la fois spontanées et organisées : un modèle d'équilibre vivant, donc précaire. Il serait intéressant de s'inspirer des méthodes des professeurs d'art, qui savent si bien faire admettre des techniques, tout en respectant les personnalités. Un tel enseignement ne protège pas comme une cuirasse, c'est plutôt un enrichissement pour tous, y compris pour l'enseignant : un foyer actif de développement, qui d'ailleurs s'anime encore longtemps après le cours...

L'enseignement qui descend d'en haut risque d'être loin du réel, alors que la culture est quelque chose de vécu au quotidien. Cette différence devient très sensible lors d'une visite de musée, où l'on peut, tour à tour, lire un texte introductif, explicatif et contempler

directement une œuvre : l'instruction et le contact personnel se complètent, la leçon et l'expérience s'entremêlent. Ceci n'est-il pas vrai de toute expérience vraiment éducative ? Quand la formation est à la fois pratique et théorique, c'est à dire intellectuelle et sensible, elle s'adresse à l'homme entier. De ce point de vue, dix minutes à la cour de récréation peuvent se révéler plus efficaces et instructives qu'une heure de sage immobilité attentive. Apprendre à savoir, c'est aussi une façon d'apprendre à vivre : les deux devraient toujours avancer de front ; mais seule peut être sanctionnée la première, parce que mesurable. L'éducation doit rester une aventure ouverte, ni le maître ni l'élève n'en sont responsables.

C'est pourquoi j'insiste tant sur la nécessité d'ouvrir l'éducation moderne à des domaines moins immédiatement utiles, moins orientés sur une profession, un métier, mais capables aussi de traduire de façon concrète et excitante les grands événements de la science contemporaine. Les curiosités, grâce à une initiation répétée d'année en année, et adaptée à chaque âge, pourraient alors s'ouvrir à la cosmologie, aux éléments de la matière, à la physique même quantique et cela passionnerait vite les jeunes. Pourquoi alors ne pas parler des trous noirs, du destin des planètes et de la mort des soleils etc.? Peut-être, allez-vous me dire, qu'il y a des choses plus utiles à leur apprendre ? Mais n'est-il pas indispensable de pouvoir se situer, si peu que ce soit, dans le cosmos ? Il faudrait au moins donner une idée de ce qu'est l'Evolution et parler à ce propos des principaux problèmes de la vie actuelle.

Une telle culture, certes superficielle, est indispensable. Son absence isole les individus et leur esprit, étriqué, devient stérile, étranger, voire hostile au monde. Si l'on s'enferme toute sa vie dans un savoir étroit, on s'isole autant qu'un ignorant ; l'éducation authentique devrait aider, finalement, à *exister* plus. Aux têtes bien pleines, il s'agit de toujours substituer des têtes instruites, capables d'intégrer des réponses réfléchies.

L'éducation est un système de transmission d'une extrême complexité, où la connaissance ne joue qu'un rôle limité. On aurait tort de ne pas tenir compte, par exemple, de l'influence personnelle et insaisissable des maîtres, car c'est un phénomène essentiel de communication : prestige, charme, charisme, originalité, verbe facile et vives réparties, une présence imprévisible, mais intense : le problème principal est bien celui de la communication. L'équilibre est difficile à tenir entre l'instruction proprement dite et l'éducation ! En 1880 lors de la création de l'école publique laïque, on pensait que l'éducation devrait se faire toute seule sous l'influence du milieu et des familles. A peine a-t-on posé les jalons, à l'école primaire, d'un enseignement moral fondé sur les valeurs républicaines. Ce fut un échec et, malgré la ferveur des maîtres, cette formation s'est réduite à peu de chose. L'absence d'éducation n'a pas tardé à manifester des conséquences déplorables et la nature a repris ses droits : les moins bons ont accentué leurs déficiences et les meilleurs, faute d'encouragement, ont stagné. De nos jours la distance entre générations s'est accrue : une sorte de défiance ronge les relations et les rend problématiques.

L'éducation se situe en effet en un endroit crucial, là où les générations se rencontrent et s'affrontent, se jugent et se mesurent. C'est une zone très sensible : des destins, des orientations se précisent, des fidélités se forgent, mais des doutes se développent. Les éducateurs, qui opèrent cette transition, assurent une tâche délicate : or ce sont des gens préparés avant tout à instruire ; ils enseignent des techniques, non des valeurs. Les valeurs ne sont pas des principes mémorisés, réductibles à des formules : elles impliquent une participation fervente et une pratique personnelle ; elles sont faites de sentiments et

d'émotions, qu'il faut vivre et faire revivre si l'on veut les faire partager. L'éducation implique une intense participation personnelle. Ce n'est pas un « service public » comme les autres.

En fait, les éducateurs ne peuvent plus être seulement des enseignants, leur métier n'est pas simplement d'instruire. Ils ne peuvent agir que par l'exemple, en créant un certain climat de réussite et d'enthousiasme, pour entraîner, comme font les sportifs. D'ailleurs les vrais éducateurs se servent surtout d'exemples concrets que les jeunes aimeraient imiter. Ce sont donc, avant tout, des historiens et des narrateurs nourris de faits exemplaires, capables d'enthousiasmer, même dans les matières les plus revêches. En somme, il s'agit de transmettre des expériences riches et heureuses. Nous avons un urgent besoin de personnes de ce genre, dont la mission serait d'initier les jeunes au monde actuel et à ses inextricables problèmes ; des gens fiables, capables de parler non seulement de philosophie, d'histoire ou de science, mais aussi, très librement, de questions politiques, économiques, morales ou sexuelles, en répondant à toutes les demandes, même saugrenues : rien de tel d'ailleurs pour entretenir la confiance réciproque.

Tout cela peut être présenté en termes simples ; ces questions passionnent les jeunes et les aident à se comprendre eux-mêmes. Il suffirait de quelques heures par semaine, avec des visites de musées, des voyages collectifs, des rencontres avec des intellectuels, des artistes, des journalistes : une telle discipline d'éducation générale n'existe pas encore, mais elle va s'imposer tôt ou tard. Les programmes devraient en être précis, variés, ouverts. Les exposés seraient mêlés de dialogues, de discussions. Pour les enseignants ce serait une expérience humaine passionnante : l'école redeviendrait un lieu de réflexion, d'éveil et de discussions sans préjugés ni partis pris : moments particulièrement importants pour l'Evolution !

3. QU'EST CE QUE L'INTELLIGENCE ?

Le cerveau est avant tout un outil, un mécanisme indispensable pour diriger des êtres conscients et leur permettre d'accomplir au mieux leurs tâches. Mais le foyer créateur (la source des valeurs) n'est pas là. Livré à ses seules forces un cerveau serait vite absurde, inutilisable. Heureusement, le centre de décision est beaucoup plus vaste et moins délimité : c'est l'être tout entier qui s'implique dans les moments décisifs. Qu'est-ce que l'être entier ? C'est justement l'insaisissable conscience que nous avons de nous-mêmes, de notre vie, de ce que nous avons à faire. Le cerveau enregistre des relations, exécute des décisions, mais il contient **aussi** cette vivante synthèse qu'est la mémoire propre et ses projets. Etre intelligent exige donc un effort global supplémentaire : un indéfinissable mélange de désirs, de souvenirs, de projets, de dilections et de répugnances, quelque chose qui se sert évidemment de milliers de neurones, mais en diffère absolument, parce qu'il s'agit de l'esprit. L'intelligence seule peut être démentielle, criminelle, destructrice : un terrible fléau, un outil dévoyé. Elle est indifférente aux valeurs et peut se mettre au service d'un fou ou d'un démon. Elle a besoin d'être soutenue, guidée, excitée par des sentiments, des pulsions, qui sont d'une toute autre nature, mais les excès, les pures folies ne sont pas inutiles : nous avons besoin de *l'homo demens*. Nous allons bientôt parler de ces **qualia** qui donnent sens à nos vies, et, sans lesquels, il n'existe plus que des machines. J'appelle « intelligence du cœur » une lucidité chaleureuse, guidée par des sentiments généreux. Il s'agit bien d'une intelligence : elle guide, elle tourne les obstacles, elle évite les contradictions, elle a le sens de la mesure et de la délicatesse dans les contacts. Sans elle les plus hautes valeurs peuvent se révéler exécrables et stupides. Cette intelligence perfectionne l'être humain sur le plan personnel et social, elle lui ouvre le chemin du bonheur.

Aucun rapport avec la machine bien ajustée de l'intellectuel pur. Car l'intelligence, pour fonctionner, n'a nul besoin du cœur. Elle n'exige alors que ses qualités propres, qui sont la rigueur, l'esprit d'examen, la critique, le traitement de l'information et l'établissement éventuel de relations inédites, donc d'inventions et de découvertes. Elle est essentielle à la science et aux techniques, mais, livrée à elle-même, elle est imprévisible et dangereuse. De toute façon, nos cerveaux sont voués à se mécaniser en fonction de l'usage que nous en faisons. Faute de sollicitations spirituelles, ils se réduisent bientôt aux besoins vitaux quotidiens. La machine cérébrale tend alors à se simplifier et l'espace propre à la pensée créatrice se réduit, faute d'usage. Tu ne te sers pas beaucoup de ton cerveau pour tes activités habituelles, qui se sont automatisées ; c'est très reposant, mais es-tu encore un être humain ? Un être humain, je le répète, n'est pas un cerveau : c'est un vivant complet qui aime, souffre, pleure, sait rire, embrasser, adorer.

Or cet esprit (ce qu'il y a de plus humain dans notre personne), est en train de s'effacer ! Nos enfants sont traités comme des adultes, sans avoir reçu suffisamment de formation affective ; ils sont livrés au hasard des rencontres et des influences. Le principe de liberté et d'égalité exclut des programmes la plupart des valeurs et impose une mentalité déshumanisante, ce qui met les jeunes à la merci des sectes. Un conservatisme aveugle ne trouve devant lui qu'un vide consternant, car personne n'a envie d'aborder les grandes questions. Ainsi se creuse un espace entre la réalité telle qu'on l'expérimente et telle qu'on voudrait la vivre, un vide qui appelle, et même exige, un gros effort de création de valeurs. L'exemple commun incite à imiter et je me demande si beaucoup de gens ne sont pas de

simples imitateurs. Pour moi, je place l'authenticité au-dessus de tout et surtout l'authenticité spirituelle, celle qui se passe des déclarations de programme et des belles formules, mais plonge dans la vérité de la vie quotidienne : elle n'est pas idéologie mais activité réelle.

L'erreur de l'idéalisme philosophique a été, en effet, de séparer les idées de la vie ; il a construit un milieu autonome, autosuffisant, entièrement abstrait .Or la réalité n'est pas faite d'idées mais de conduites personnelles. Les idées sont des drapeaux qu'on agite et qu'on prend souvent en Occident pour des réalités. Par contre, si tes idées changent ta vie, pénètrent tes pensées, ne forment pas dans ta tête un étagement de structures, mais inspirent toute ta conduite et tout ton être, alors je puis vraiment entrer en contact avec toi, même si je ne suis pas d'accord : j'ai senti battre ton cœur. Cela ne se dit pas, cela se sent, il suffit, parfois, d'un sourire, d'un certain regard, d'un geste...

Il n'est ni normal ni acceptable que des êtres intelligents, doués d'un cœur sensible, soient séparés d'eux-mêmes par leur travail, par des médias impersonnels et par une existence trop mécanisée. On ne les a jamais aidés à communiquer avec eux-mêmes, avec la beauté et l'étrangeté des choses de la nature. Ils sont enchaînés à des conduites stéréotypées, à des idées simplistes ; ils disposent d'un choix restreint de valeurs et respirent la poussière étouffante de leurs journaux. Mais qu'est ce, au fond, qu'une idée ? Ce n'est déjà plus une pensée puisqu'elle peut se fixer en formule et être mise en commun. C'est de la pensée intégrée à une dure mosaïque de concepts. Cela peut fournir des repères à la façon d'un dictionnaire, mais cela évite trop souvent de réfléchir : cela transforme la pensée en pièces détachées d'un mécano. Essayez donc de penser sans parole : c'est peut-être la meilleure façon de réfléchir sérieusement ! Quand une idée devient parole, elle se met à réfléchir pour vous ; elle circonscrit, simplifie, généralise. Il n'y a jamais de mot pour désigner le singulier, le non linéaire, le non organisé, l'unique : la conscience n'est pas une pensée organisée. Il faut tenter de remonter la pente naturelle de l'intelligence active qui va vers l'ordre et la logique, si l'on veut aller vers les sources, vers le point de jaillissement des valeurs. Comprendre, ce n'est pas seulement suivre un raisonnement, c'est *ressentir*, au-delà du jeu des idées et des mots, la force d'un courant. Si tu pénètres dans ce courant, te voilà saisi ; tu ne discutes plus, tu ne regardes plus du dehors. Pour comprendre au-delà des mots il faut, par empathie, te transporter dans l'autre, sentir comme lui, par une sorte de symbiose momentanée, écarter les détails, reproduire en toi un certain mode d'existence qui est celui de l'autre. La pensée authentique est de l'existence vécue : comprendre quelqu'un, c'est participer à sa vision du monde. Voilà comment j'ai toujours tenté de comprendre un penseur : non pas en répétant ses théories pour les discuter, mais en me transportant en lui, fut-il en Extrême Orient, ou tout à l'opposé de mes opinions. Tout en restant moi-même, je tâche de devenir l'autre : un étranger peut ainsi pendant des mois faire partie de ma personne ; je me consulte alors moi-même en pensant à lui. Je ne puis être à la fois toutes ces présences, mais cette indémêlable ubiquité me remplit d'inachèvements actifs et suggestifs. Se sentir achevé serait d'ailleurs, à tous égards, mortel ; il faut rester enfant le plus longtemps possible, c'est le secret de la néoténie.

Ne pas se remplir la tête de résumés, de formules, d'étiquettes : la pensée exprimée devient vite linéaire, une chaîne d'anneaux imbriqués. La pensée en gestation n'est pas linéaire, elle vient par bouffées, mêlée de sentiments et d'intuitions. La pensée authentique naît d'une conviction qui va peut-être inspirer une dialectique. De nos jours, nous avons tendance à confier l'aspect mécanique de la pensée aux ordinateurs : plus rapides que nos esprits, mieux informés et plus sûrs, ils nous rendent un immense service. Nous savons

installer à la place qui leur convient ces indispensables machines : elles ne pensent pas, mais nous aident à penser plus juste parce qu'elles mettent l'innombrable et impensable concret à la portée de nos intelligences, un concret « prédigéré », où des lois, c'est-à-dire des redites régulières, peuvent se manifester, et sont bien vite utilisées par un esprit en recherche. La moindre répétition renforce, en effet, les dispositifs enregistreurs et la mémoire se hâte de mettre en système des structures qui affleurent.

Heureusement, l'oubli efface ce qui ne se répète pas et désencombre les mémoires. L'histoire des idées est tout à fait pareille à l'histoire de l'Evolution : elle ne cesse de se complexifier. Les ordinateurs prennent en charge la mécanique : ce sont nos esclaves ; il suffit de les dresser correctement ! A nous l'imagination, la planification et toutes les tentatives nouvelles bourrées d'incertitudes : notre rôle est « de mettre en musique » ces amas de poussière, c'est-à-dire de relier, d'organiser, de renouveler, en découvrant des relations méconnues. Nous tentons de mettre de l'ordre dans l'irrationnel, mais ces ordres, que l'on appelle systèmes ou modèles, ne tiennent pas toujours le cap, car ils dégèrent et s'entassent dans les archives de l'histoire. Certains ont la vie longue et bloquent pour longtemps la réflexion : tel, par exemple, le dualisme inventé par les Grecs ; il encombre notre pensée, mais n'a pas pénétré en Orient : c'est l'opposition invétérée entre l'esprit et la matière, le spirituel et le temporel, la sainteté et la vie, l'amour pur et l'amour charnel etc. Ces divisions sont commodes, elles structurent nos philosophies, nos morales et même nos langages, mais ce sont des conceptions qui nous détachent de la complexité humaine : ce sont des simplifications.

Notre langage souligne des frontières floues, comme celle qui sépare les monocellulaires des multicellulaires. On constate, là encore, le passage de la cohabitation à la collaboration pour aboutir à la symbiose : par suite d'une complexité lentement accrue, il arrive que le multiple, au lieu de se désagréger, s'unisse : c'est une grande loi naturelle, elle donne beaucoup à réfléchir. Ce principe d'union croissante et de plus en plus spirituelle s'exerce dès le début de l'Evolution, comme si la nature visait, par de complexes intrications, qui ont commencé par des nuages de gaz et d'extrême chaleur, un **tout autre** type de communauté. L'Evolution est, en somme, une succession de divisions matérielles et spirituelles suivies d'unions, où les différences sont dépassées, où la complexité s'accroît et donne naissance à des simplicités qualitativement supérieures : l'existence humaine tend ainsi vers une plénitude encore impensable, mais dont nous pouvons rêver.

4. POUSSIÈRE ET MUSIQUE

J'étais, il y a quelques semaines, penché sur le cercueil encore ouvert d'un petit-fils brutalement mort à l'âge de 21 ans à la suite d'un accident absurde. J'ai alors senti physiquement les pelletées de poussière qui allaient recouvrir nos deux corps : poussière universelle, affreusement sèche, qui allait nous ensevelir dans le scandaleux silence de la nature. Oui, tout se dégrade en poussière, c'est-à-dire en néant, tout ! Le charme des matins frais, les splendeurs du soir, les consolations que nous procurent tant de chefs d'œuvre, les bonheurs autant que les peines, oui ! Tout cela retourne à la poussière. L'esprit a le même destin que la crotte. Il y a quelque chose d'impitoyable dans le monde et cela me révolte. Je sens que, si la pitié s'emparait de moi, je ne pourrais plus vivre. Si Dieu existait et savait vraiment tout, il me semble qu'il en mourrait ! Comment survivre, en effet, à cette marée d'horreurs ? L'oubli nous sauve, les distractions et même les soucis : ils détournent notre attention. Ce que je tente d'évoquer ainsi, c'est la réalité brute telle qu'elle est, sans ajout consolateur, ni divertissement esthétique : un désert de poussière comme ceux de la lune, sans autre avenir que le gouffre écrasant d'un trou noir. A quoi bon tout cela ? Les crimes comme les actes d'héroïsme ? Des supernovae explosent, des étoiles naissent dans des berceaux de lumière, l'univers continue à fonctionner sans raison, et moi, fragile étincelle d'un bref instant, j'attends bêtement le néant qui s'approche. Cette poussière me pique les yeux et me donne soif. Je n'ai rien à faire ici, je prends de la distance et je vais m'en aller... Où ? De l'autre côté, là où règne l'éternel silence. Alors, à quoi bon naître ? Pourquoi pas un suicide collectif pour les plus lucides ?

Il y a deux faces du réel : la véritable, que nous connaissons mal, et celle qui porte la marque de notre emprise. La première est pure, ingénue, mais sauvage : elle nous écrase et nous enchante, c'est celle que voient les artistes et les poètes, les promeneurs attentifs et les enfants. L'autre n'est pas globale, nous l'avons divisée en centres d'intérêt, en formes distinctes : d'un côté il y a de l'informel, de l'indécis, du fluide ; cela naît, vieillit et meurt. De l'autre il y a quelque chose de dur (sciences, méthodes, vérités, mathématiques, analyses). Cette dureté vient de leur caractère abstrait, mesurable, reproductible : c'est le monde des structures que nous tirons du réel et lui appliquons pour le maîtriser. Ce monde artificiel nous est indispensable et d'usage commode. Il nous permet de nous situer, d'agir sur les phénomènes, d'en comprendre les articulations et de nous en servir. A ce pouvoir d'abstraction, nous faisons sans cesse appel. L'éducation, dans nos pays, consiste surtout à le développer, à l'abri des émotions et des sentiments, ce qui peu à peu tend à nous séparer de la nature et donc à nous éloigner de nous-mêmes. Notre vie intérieure devient alors importune et même dangereuse. Nous la négligeons et nous devenons infirmes : êtres inachevés, de plus en plus instruits, mais de moins en moins humains, bien domestiqués en vue d'un emploi, mais frustes au point de vue affectif, spirituel et même social.

Est-il même possible pour un être humain de respirer dans ce vent de sable, qui bouche l'horizon ? Un tel désert n'est pas supportable, surtout pour des jeunes en pleine vitalité : c'est un pays invivable. Piégés par ce néant, ils deviennent incapables même de s'exprimer, voire de se comprendre eux-mêmes. Emprisonnés dans leur mal-être, ils deviennent violents et pour ainsi dire enragés, réduits aux caprices du destin.

Il y a là une hypertrophie du cerveau gauche, celui de la pensée abstraite tournée vers l'extérieur, vers l'action ; par contre la pensée personnelle, vivante et vécue, évolutive, concrète n'est plus guère consultée. Les valeurs, en effet, ne sont pas un objet d'enseignement ; elles se transmettent par imitation, c'est-à-dire par sympathie par un effet d'admiration ou de répugnance. Ce sont ces instincts qui assurent la transmission des cultures et des expériences ancestrales. Cependant, pour que l'imitation joue pleinement, il ne faudrait pas que l'évolution culturelle s'emballer et que les ruptures s'approfondissent. Les jeunes, de nos jours, comprennent mal leurs parents, qui sont déjà loin d'eux, et ils se trouvent désemparés. L'éducation se fait alors par classes d'âge et des valeurs émergent tant bien que mal des films, de la télé, des journaux.

Un certain désordre, une hétérogénéité sont désormais plus favorables au progrès que des sectarismes étroits et figés. La diversité est nécessaire au développement. Mais il convient aussi de maintenir les convergences fondamentales sans lesquelles aucune société ne peut survivre. Les sociétés modernes, dans les pays évolués, fonctionnent comme des filtres, rejetant les incohérences, mais libérant certaines différences. On le voit, je ne cesse d'osciller entre les filières et les bifurcations, la tradition et le renouveau, le tout-fait et le « se faisant », le désordre et les réorganisations. Celles-ci se reproduisent et se figent dès que possible, afin d'économiser l'énergie créatrice. En effet, la croissance exige un désordre sans cesse renouvelé et recomposé par une inépuisable provision d'ordre reposant qui, en se complexifiant, devient à la fois plus fragile et plus résistant. Fragile par sa diversité, résistant par la multiplicité des relations qu'il répète et renforce.

L'incertitude diminue si l'on se place sur l'axe vertical, entre l'altitude et les profondeurs ; c'est même une expérience libératrice que l'on n'oublie pas. Plus la réflexion s'enfonce vers les origines ou les racines, plus on s'aperçoit que la mentalité formaliste était superficielle et multipliait les différences inutiles, alors que l'esprit informel est ouvert à la totalité. Cette communion avec le tout est pacifiante et roborative. Au lieu d'être un lien abstrait avec quelque divinité ou entité immuable et désincarnée, elle fourmille de sensations exquises. Je fais souvent cette expérience au coucher du soleil : elle me remplit de confiance et de courage pour l'action. Car il faut de l'énergie pour vivre en plénitude. Une simple présence, vraiment active, à la nature environnante, aux autres, à la famille etc., impose une dépense à la conscience et celle-ci n'est pas inépuisable. C'est un don précieux qu'il faut ménager, en lui réservant des moments précis dans la journée. Ces moments-là sont musicaux et c'est alors que l'harmonie du tout se laisse percevoir. Sinon tu vas vivre dans une poussière aveuglante, qui ne disparaît que la nuit, juste quand la conscience s'éteint.

Ce qui paraissait au premier abord n'être que sentiment ou pulsion réflexe, ressemble alors à ce que les métaphysiciens appelaient **P'Être**. Certes le devenir est toujours là, à la fois nourricier et destructeur, mais on s'approche d'immobiles racines ; si elles se desséchaient, tout mourrait en toi. Tu existes tant qu'elles vivent. Mais elles te fournissent un rêve dont tu tires une énergie vraiment vitale, celle qui t'invite à sortir de ta léthargie quotidienne. Plus tu te concentres sur ces bourgeonnements de l'Être, plus les petites barrières que dressent les soucis éphémères s'effacent : tu pénètres dans un immense espace, à peine balisé par des mots puissants mais flous. Je me sens en cohérence avec cet instinct primordial qui anime déjà le bébé avant même qu'il n'ouvre les yeux et qui n'a cessé d'occuper les philosophes de tous les temps. C'est le même élan fougueux et vraiment sacré qui anime les planètes vivantes et les entraîne vers toujours plus de conscience, de présence et d'intensité. Dans ces moments là, je ne me divise plus, mais, tout en restant moi, je participe intensément.

Heureusement, il y a cette autre face qui insiste et peut à elle seule tout changer. Quand la poussière, examinée de plus près, devient vibration, palpitation et fait entendre sa musique, tu te sens entraîné, presque malgré toi, très loin, toujours plus loin. L'imperceptible vibration des cordes cosmiques allège pour moi la pesante réalité muette. L'espace se remplit d'une harmonie ! Les nébuleuses planétaires, que nous commençons à repérer par centaines, nous offrent leurs splendides diaprures, le ciel est constellé d'étoiles naissantes, la nature est si belle que nous en sommes intimidés. Alors la musique l'emporte largement sur la poussière, le désert devient magique.

5. LES DEUX CULTURES

Elles se sont séparées quand, vers 1880, l'Etat a modifié l'antique schéma des collèges de jésuites, où les enseignants étaient encore polyvalents, pour leur substituer un défilé de maîtres spécialisés, chacun avec ses méthodes, son langage, les types d'approche propres à sa spécialité. Ce fut un rude coup pour la culture, dispersée en sections nettement séparées. C'était évidemment nécessaire pour l'enseignement des langues et des techniques, mais fallait-il à ce point les séparer des lettres ? Très tôt, dès la troisième, les élèves ont du opter sans bien savoir ce qu'ils préféraient. Le choix était grave : ils s'engageaient pour la vie ; les uns (la majorité) préféraient les sciences, qui ouvrent sur nombre de métiers et leur paraissent plus modernes, plus solides, plus faciles à enregistrer. Les autres choisissaient les lettres, faute de mieux, parce qu'ils ne se sentaient pas capables de briller en sciences. Les lettres sont devenues une sorte de refuge. En fait, il s'agit d'une très discutée simplification : il n'y a pas deux cultures ! Elles sont, potentiellement, innombrables. En imposant trop tôt cette division artificielle (et malgré les passerelles proposées), on détermine l'avenir d'une foule de jeunes en les privant d'une **culture générale** qui leur fera ensuite toujours défaut. Il y a aux Etats Unis une première année d'Université où l'on peut s'inscrire pour une quantité de spécialités ; un conseiller aide les jeunes à choisir et l'on peut ainsi pendant trois termes (c'est-à-dire un an) s'initier à beaucoup de connaissances et de méthodes. On opère ensuite un choix plus intelligent et informé, au lieu de se livrer aux jeux du hasard et des influences.

En fait, le tableau des disciplines et des spécialités reproduit assez bien l'image des limites et des potentialités de l'être humain : il y a celles qui concernent le corps (médecine, etc...), celles qui font travailler l'esprit pratique, l'intelligence appliquée, celles qui conduisent vers des recherches psychologiques, scientifiques ou historiques, celles qui traitent du droit et de la vie sociale (ces dernières s'approchent des questions profondes) ; enfin, il y a celles qui s'adressent à l'âme et qui concernent le spirituel... La société ne cesse de séparer deux cultures, la scientifique et l'artistique ou littéraire : elle a perdu de vue la culture générale, qui permet à chacun de se situer et tout simplement de comprendre son temps !

J'ai déjà souligné le risque de produire des zombies, parfaitement fabriqués, mais mécanisés. Ces zombies, dont nous menace la science fiction, seraient sans cœur, impitoyables, efficaces, mais stupides, répondant parfaitement aux logiciels construits pour eux. Ils seraient privés de *l'hésitation-émotion* qui rend l'homme respectable, pitoyable et bon. D'un côté des super machines, de l'autre des consciences sensibles, d'un côté des êtres qui savent beaucoup de choses précises, de l'autre des vivants qui ne sauront jamais pourquoi ils vivent.

Je voudrais insister sur les cultures dures : ce sont les cultures dominantes dans les pays évolués. C'est par les sciences exactes que passent nos pouvoirs d'agir sur la nature et d'y progresser, c'est à dire de savoir utiliser au mieux les lois naturelles. Il n'y a pas là seulement de l'intelligence pratique, il y a l'exaltante expérience d'une sorte de « magie » : c'est l'emprise sur le réel des mathématiques. C'est pour nous une chance extraordinaire : notre esprit est en accord avec des lois universellement répandues ; nous pouvons en jouer et les connaître en construisant des équations. Elles répondent à nos prévisions. Il y a donc dans le réel des règles et des chiffres immuables. L'humanité progresse à force de connaissances précises qui

lui permettent de régenter peu à peu la nature. En un temps extrêmement bref, elle a appris à monter des systèmes réguliers qui nous procurent des pouvoirs de prévision et d'invention.

Nous trouvons naturel ce travail des mathématiques ; c'est pourtant un phénomène étrange qui implique un ordre invisible. Les maths sont-elles réelles ? Non, c'est une interprétation trop humaine du réel, mais si éblouissante qu'elle a inspiré l'idée d'un dieu horloger. Le réel se plie aux calculs les plus raffinés (par exemple le comportement des fonctions d'onde que sont les particules). Là pourtant, l'incertitude quantique surgit et nous devons nous contenter souvent d'une lecture statistique. Il semble que le hasard règne à la base et s'efface en présence de l'innombrable. Les ordinateurs, avec leur énorme force de calcul, nous révèlent des constantes, des lois jusqu'ici invisibles dans le chaos. Les sciences nous donnent ainsi accès à des informations, qui nous rendent compte de la structure des phénomènes. Il est évident que la pratique des sciences rend notre pensée plus rigoureuse et plus efficace.

Mais que d'inconvénients et de diminutions ! Les sciences se méfient de l'imagination et des rêves (qui, pourtant, les entraînent et les rendent créatrices). Elles tendent à enregistrer des processus, des interactions plutôt que des contenus (qu'elles simplifient tout en constatant leur immense complexité), afin de pouvoir s'en servir utilement. Elles se nourrissent d'analyses, plutôt que de synthèses, dont elles se méfient. Elles avancent donc à petits pas jusqu'à ce que des synthèses éblouissantes s'imposent pour ainsi dire d'elles-mêmes. La pensée « dure » est forcément un peu myope et les scientifiques, faute de pouvoir considérer l'horizon et le chemin parcouru, se contentent trop souvent de répétitions.

La culture « dure » est insensible aux sentiments. Elle opère au cœur du réel, mais à distance du concret, qu'elle est incapable de penser quand elle s'intéresse aux produits artistiques et littéraires, ainsi qu'aux sciences humaines. Elle délimite des catégorisations, des séparations, éclairantes mais discutables, souvent inspirées par une idéologie plus ou moins consciente. Elle force les différences, elle néglige les transitions : la réalité devient un appareil qu'on peut démonter et remonter. Voilà comment la raison devient folle : quand elle se met au service d'idéologies simplificatrices et fanatiques, composées par des partisans et fondées sur des sentiments et des rêves, comme il arrive en politique ou dans les religions. Rationaliser des utopies (c'est à dire des rêves) est une tentation qui touche les meilleurs, mais qui peut les rendre fous.

Ce qui est formel (donc net), ce qui relève d'une quelconque programmation, est dur et blessant : cela s'applique sur le réel comme un moule préfabriqué. Au contraire, la pensée douce est floue, ductile ; l'une traite d'interactions presque mécaniques, l'autre m'imprègne en profondeur et peut me frapper au cœur : elle concerne mon être, l'autre, mon savoir. On peut être un savant et rester un imbécile. Au contraire la pensée du cœur, même bête, terne et innocente m'émeut.

Les matérialistes et les intellectuels relèvent tous de la pensée dure, qui veut des preuves et n'enregistre que des évidences ; mais ils se placent à l'écart du réel. Comme les mathématiciens, ils se construisent un monde exact, leur vocabulaire est précis et limité, car ils détestent les métaphores et tous les à peu près. Ce sont des techniciens de haute valeur, ils raisonnent de façon sérielle et logique. On les suit nécessairement, nul besoin de séduction. Quand ils pénètrent au cœur d'une question, ils en explicitent les fonctionnements, mais le mystère sous-jacent est toujours là. Ils parlent ainsi avec talent de choses qu'ils ne peuvent

éprouver ; ils connaissent le nombre de vibrations d'un bleu, mais n'ont jamais tenté d'expliquer ce que nous éprouvons quand nous voyons ce bleu. Les couleurs sont-elles dans la nature ou dans la traduction que procure notre rétine ? Elles n'existent peut-être que pour nous, les animaux en reçoivent sûrement d'autres effets. Si nous ne voyions pas le bleu, nous serions des êtres différents, moins rêveurs, mais peut-être plus actifs. On s'est aperçu qu'une certaine musique favorisait la production de lait par les vaches et améliorait le raisin. Cela rend sceptique sur ce que nous appelons l'objectivité : c'est en partie une projection de notre être personnel. Même nos raisonnements peuvent être élégants, brillants ou ternes. Nous n'accédons jamais à la réalité telle qu'elle est : elle est toujours qualifiée par notre conscience. La pensée dure la travaille et la met à notre portée, elle en fait une matière pour l'esprit, qui peut la formaliser et nous en arrivons à fabriquer des machines qui aident à penser et sont douées d'une autonomie. Ces machines sont devenues indispensables, elles gagnent du temps, vont plus loin dans leur domaine et multiplient parfois les pouvoirs de nos sens.

La pensée dure épaissit sans cesse la croûte de nos connaissances, elle y entasse des trésors, mais elle laisse derrière elle un goût de néant, une frustration : elle délimite le champ d'action de notre esprit, mais elle est myope de nature, elle ne peut satisfaire que des myopes. Elle se situe à l'extérieur, elle fait appel à mon cerveau, pas à mon cœur. Mon cerveau perd sa valeur dans l'exploration de l'intime. L'analyste se sent à l'aise dans un monde balisé qu'on lui a appris à fréquenter ; par contre devant l'événement brut, il se sent perdu et s'accroche à des analogies. La culture dure est solide, mais c'est l'autre qui nous fait vivre.

Passons donc à cette culture douce : elle remonte très loin dans l'épigenèse qui suit la naissance, quand les bébés apprennent tout ce qu'on peut apprendre en le vivant. Si l'on voulait mettre en système ces choses là, il faudrait pouvoir les mesurer, les quantifier, les diviser. Or elles sont globales, instinctives, comme le choix d'une toilette ou d'un parfum : il faut faire confiance à l'élan intime et suspendre l'esprit critique. « Quand quelqu'un est-il en simple situation d'intelligence ? » demande Maître Eckhart, au 13^{ème} siècle, « Quand il voit une chose séparée d'une autre. Et quand s'élève-t-il au-dessus de l'intelligence ? Cela je peux vous le dire : c'est quand il voit que tout est dans tout. Alors il est au-delà de la simple intelligence ». Principe certes périlleux, mais qui donne à percevoir la complexité brumeuse qui environne tout événement concret et toute pensée globale. Quand la culture n'est pas d'origine scolaire, mais issue d'expériences personnelles, elle s'insinue et se fond dans la conscience par je ne sais quelle rapide ou progressive percolation. Ce n'est pas seulement une collection de connaissances, de valeurs ou de pratiques, c'est un fluide qui se laisse absorber. L'infiniment complexe devient une substance épaisse et nourrissante : on cesse de savoir, on vit de ce savoir¹. Telle est la puissance de la culture douce : elle envahit l'être, l'autre culture se situait dans la tête : ce ne sont là, bien sûr, que des métaphores pour donner à sentir la différence. Cette culture générale émane de la famille, du quartier, du milieu, des lectures, elle s'élargit par les voyages et sous l'effet des media. Elle est très active : ce n'est pas une connaissance, c'est une participation. Elle est extrêmement sensible à l'imitation, elle se résume presque à des imitations multiples. Tout se fait dans une demi-conscience et l'on ne s'en aperçoit que par certains détails : un type de sensibilité sociale et politique ou religieuse, qui surgit tout fait. La science chosifie, afin d'avoir prise, tandis que la pensée douce imprègne. Il s'agit de traits imperceptibles qui envahissent l'esprit et le modèlent. Le travail personnel qui va décider de l'action se fait alors tout naturellement et se renforce

¹ Le mot *vedanta* signifie *création du savoir* : c'est peut-être la meilleure définition de l'enseignement !

spontanément. Quand on s'est engagé dans une voie, il faut une conversion pour la quitter. Il est rare que dans un ménage heureux les opinions divergent, il faut pour cela de fortes motivations : chacun évolue à sa façon, mais il n'y a pas d'affrontements parce que l'intelligence se laisse guider par le cœur.

L'intelligence du cœur fonctionne par intuitions, impulsées par le sentiment. Elle est bien plus profonde et sensible que l'autre : elle ne morcelle pas, ne sépare pas. Ses comportements sont si complexes qu'ils déconcertent un observateur de bon sens. L'intelligence du cœur comprend à demi mot, elle n'a même besoin que d'un bref regard, d'un sourire : les entrées et les sorties sont multiples. Elle est discrète, silencieuse, mais très subtile, ce qui la force à rester vague et longtemps indécise. Il faudrait évoquer ici les boucles de réentrées, point de départ de multiples réflexions : elles permettent **d'intérioriser**, de prêter l'oreille aux multiples harmonies qu'une conscience réveille. Ces réentrées fonctionnent comme des centres de convergences, où les tendances se rencontrent et se jaugent. Elles ne décident rien, mais elles rendent l'être intensément présent à lui-même et, si hésitante que soit la décision finale, elle aura été longuement réfléchie. La pensée douce s'adapte à l'insolite, à l'exotique, aux idées neuves et originales. Elle assouplit l'esprit qui tend toujours à se refermer dans ses habitudes.

L'intelligence du cœur est appréciée de tous, elle crée une ambiance de confiance et d'amitié, elle suppose une certaine générosité et quelques renoncements personnels, mais elle est, je le répète, trop confortable et tolérante : elle nourrit une prudente sagesse, elle évite les conflits et ne cesse de réconcilier. Elle a les défauts de la sagesse et l'on retrouve là l'éternelle opposition entre l'onde et la particule ; l'intelligence du cœur est une onde profonde, indispensable, l'autre est rigide, mais multiple. Une religion embourgeoisée parle du « bon Jésus » et de la tendresse chrétienne, de l'amour qui suffit à tout. Une religion conquérante et passionnée insisterait plutôt l'intensité de ses exigences.

Serait-ce une question de tempérament, d'époque, de génération ou de race ? Qu'importe ! L'essentiel est de comprendre ce débat et de tenter d'unir l'intensité à la souplesse, c'est à dire d'être à la fois intelligent et convaincu, ce qui n'est pas facile, mais tout s'arrange quand les choix indispensables s'appuient sur la solidité de l'information. C'est là le point capital sur lequel je reviendrai. En tout cas, je suis sûr que la lucidité critique, fondée sur l'expérience, conduit de plus en plus vers un esprit de synthèse : les flux se rejoignent, l'intelligence en se complexifiant et se raffinant rejoint la pensée douce et cette dernière se garde d'obéir à des impulsions brutales.

Une science très complexe nous servira d'exemple : c'est l'écologie. Elle est récente, née de la dangereuse puissance de la technique moderne. Nous savons maintenant que nous pouvons faire souffrir la nature et donc nous détruire nous même. Il entre dans cette science une bonne culture générale, car les atteintes sont multiples et pour les repérer, les mesurer, il faut être polyvalent. Mais, en même temps, il faut être sensible à des valeurs qui transcendent l'utilité immédiate : il faut éprouver du respect, une certaine humilité, un sens esthétique et, même, une sorte de vénération pour la nature telle que nos aïeux nous l'ont transmise. Cela se ressent au cours de voyages qui nourrissent notre admiration pour la planète. C'est donc une science très complexe, qui s'appuie sur une quantité de connaissances, sur la géographie, la biologie, l'histoire, l'économie, les prévisions de toutes sortes... De telles connaissances se fondent en un sentiment et produisent des actions concrètes, parfois violentes et provocatrices, de la part de gens convaincus et passionnés. A ce stade, la transdisciplinarité

exprime une émotion et la science se confond avec une foi. L'être humain se sent engagé tout entier : cela produit des apôtres, des fanatiques et des martyrs.

Cet attelage de l'idéologie et du sentiment se retrouve dans tous les élans populaires, depuis les religions jusqu'aux partis politiques. C'est un des principaux moteurs de l'Evolution moderne. Les peuples sans histoire risquent de stagner et de se trouver à la traîne. Quand une société n'est plus qu'un système presque parfait de fonctionnements, ce n'est qu'un rucher qui bourdonne : elle ne crée rien, elle sort de l'Histoire.

Tout cela nous ramène évidemment au hasard, mais, considérée globalement, je le répète, l'Evolution n'est pas un désordre, elle suit une direction qui, au moins sur la terre, favorise la complexité qui est le terrain fertile où germe l'esprit. Cela devrait suffire pour tout éclairer : autrefois l'avenir n'avait aucun sens (le jardin d'Allah ?) : désormais nous disposons d'un horizon. L'Evolution terrestre monte vers l'Esprit, il nous faut monter vers elle.

6. LES QUALIA

Le mot provient de l'abus que l'on a fait des *quanta*, du besoin de compenser leur sécheresse, leur inconsistance et de chasser la poussière qu'ils soulèvent. Les quanta rassurent, on peut les compter, les mesurer, les définir : ils satisfont les savants. Les qualia sont informes, indéfinissables, insaisissables, alors que le rêve d'un esprit comme le nôtre serait de tout soumettre à des règles quantitatives, en réduisant les qualia ou en les ignorant, en faisant silence sur cet aspect pourtant essentiel de nos relations avec la nature.

Si l'on fait silence sur eux, c'est qu'ils échappent aux définitions, qu'ils sont rebelles à l'analyse, qu'ils ne dépendent pas de l'intelligence, mais s'adressent directement aux sens. Ils sont donc primitifs, particulièrement développés chez certains animaux. Ils meublent la vie et lui donnent du relief : un sommelier et un mathématicien, voilà deux rôles complètement étrangers l'un à l'autre !

Heureusement, il y a des artistes, quelques musiciens et poètes, certains rêveurs créatifs, des contemplateurs : ils maintiennent, en ce monde, livré aux machines, ce qui demeure encore d'humain. C'est une terrible invasion que la suprématie des quanta : la lumière est devenue une poussière de photons, on peut les compter, les emprisonner, en tirer des faisceaux lasers parfaitement réguliers. Quel soulagement ce fut pour moi d'apprendre que ces photons sont en **même temps** des ondes et qu'on peut, au choix, les traiter comme des particules ou comme des ondes. Depuis ce jour là, j'aime fraternellement la lumière parce que je suis comme elle, à la fois un assemblage de particules et un champ extrêmement varié d'ondes de toute nature. Je rayonne et je vais me dissoudre ! Je suis un peu de poussière, mais en même temps, un concentré de vibrations volatiles et complexes, un émetteur et un récepteur d'ondes émotives, esthétiques, érotiques, etc. Aussi la lumière est-elle devenue mon modèle, puisqu'en moi, ondes et particules sont en heureuse coalescence, tout comme l'univers, constellé d'étoiles, mais noyé aussi dans de l'énergie noire, invisible. Les deux faces du réel, d'un côté la mathématique et de l'autre l'amour, m'ont fait exister. Entre le dur et le mou, mon existence s'équilibre, je me sens aussi vif et souple qu'un cristal liquide. L'eau me réjouit, c'est un miracle de fluidité, formée de molécules qui peuvent aussi cristalliser. De même notre environnement se laisse parcelliser, comme les secondes du repos alternent avec celles du travail.

Tout ce qui est mesurable, est comptabilisé, enregistré, mis en mémoire. Seuls échappent, heureusement, les sentiments qui ne peuvent s'exprimer que par des gestes, des larmes, des sourires, etc. Nous sommes engloutis dans un océan de chiffres, la musique s'est transformée, sur un disque, en une série d'infimes reliefs : à quand la machine à mesurer l'amour ou la haine ? Le temps et l'espace sont criblés de mesures, la mer est traduite en pixels par une photo, où la loupe ne peut révéler qu'un brouillard de points de couleur ; même le vide quantique laisse apercevoir une innombrable écume. Tout cela rend infiniment précieux ce qui reste en nous des qualia, c'est à dire des choses que nous avons en commun avec nos confrères les animaux. Eux sont incapables d'analyser, tout est pour eux d'un seul tenant : l'attachement, la haine ou l'indifférence.

L'auto-organisation est une des plus étranges lois du cosmos. Elle obéit aux circonstances, elle domine le désordre qui, sans cesse, la menace, elle met en situation

l'improbable et rend fécond le désordre, elle est à mi-chemin de l'organe et de la machine, bien plus simple que l'un et plus naturelle que l'autre. L'une est **soft**, l'autre est **hard**. Chacun a besoin de l'autre, tout en étant radicalement différent, mais c'est le **soft** qui conçoit, dirige et donne du sens au **hard**. Livré à lui-même le **hard** n'a plus aucun sens, et l'Evolution le rejette. Le dynamisme du progrès obéit à un instinct profond, le hardware répond à une logique à court terme : ce n'est qu'un moyen, mais le software porte en soi une fin. Le hardware travaille à l'extérieur, l'intelligence du cœur, celle du software, s'exerce dans l'intime. Il existe une musique sans âme, telle le clavier bien tempéré de Bach, une peinture sans âme comme celle des constructivistes, il y a la poésie qui ne fait que jouer avec les mots : ce sont des arts où prédominent les trucages techniques. C'est à force de raffinement technique que la mosaïque nous enchante et que l'art musulman s'humanise, mais cet art désincarné ne remplit qu'à moitié son rôle.

Ou bien on joue le désordre (Pollock) ou bien on géométrise (Mondrian), mais le plus intéressant, c'est le sentiment d'incertitude qui donne une vie neuve au réel en permettant à l'imagination de s'ébrouer. D'un côté on compte des pixels pour confirmer une exactitude, de l'autre on répand des taches, des coulures, des sables de couleur, etc : c'est alors le désordre qui émeut par ce qu'il est imprévisible et fait travailler l'imagination.

On est allé, à force de technique, vers une culture sans âme, une culture de machine, mais parfois on revient à « l'âme », c'est à dire à ce qui humanise, intériorise et rend vivante la mécanique.

Les détecteurs géants de particules du CERN à Genève vont capter de l'imperceptible : c'est à ce niveau que l'on espère trouver les ultimes secrets du cosmos. La haute technique tente ainsi de rejoindre, par des machines savantes et puissantes, les réalités ultimes, inaccessibles à nos sens, que nous ne pouvions jusqu'ici que déduire et supposer. Telle la grande unification et la théorie du tout !

Il se produit ainsi un retour inattendu de la poésie à la pointe de la Recherche, une poésie vraie, sans trace de fiction et de fantasme. Ce serait peut-être le point d'aboutissement de la science : révéler une réalité plus belle, plus étrange que tout ce qu'on pouvait imaginer. Les extravagances de la science-fiction ne sont que des contes dérisoires auprès des merveilles à multiples dimensions qui nous sont encore cachées.

Jusqu'ici la science a le devoir d'exclure de la recherche le chercheur lui-même : il est tenu de s'oublier afin de n'être qu'une pure intelligence en recherche. La science est, par définition, anonyme, les découvertes sont rarement signées, nous ne pouvons comprendre que des séries, des phénomènes répétitifs : le réel concret nous échappe, nous le laissons aux artistes ou aux amoureux, à tous les passionnés qui ont un contact personnel, intense, sensible avec la nature.

Or j'ai rencontré des scientifiques passionnés, dont le métier n'était pas seulement d'analyser et de contrôler, mais qui s'étaient consacrés avec dévouement à la recherche : on peut dire de ces gens là qu'ils se sont oubliés eux-mêmes, que leurs intérêts se situent entièrement au dehors (mais ce n'est qu'une apparence) : leur curiosité scientifique leur a procuré une culture solide, une base. Ils ont confiance dans ce qu'ils savent et l'expérience leur prouve que ce savoir est en rapide progrès. Une telle **foi dans l'avenir de l'esprit** est si

totale qu'on peut la qualifier de sacrée : elle suffit largement pour donner des raisons de vivre en plénitude, elle est la base d'une espérance. Nous en reparlerons.

Mais il nous faut d'abord réfléchir à l'influence qu'exercent sur l'esprit les valeurs (les *qualia*) et sur le rôle capital qu'elles jouent dans l'ombre de nos motivations. C'est une question essentielle, car ce sont, n'est-ce pas, les valeurs qui mettent un peu de perspective, dans l'énorme désordre d'un esprit éveillé.

Avec les valeurs, nous abordons l'autre face de l'esprit, celle qui est rebelle aux mesures, aux analyses, à toute précision, mais sur lesquelles nous butons quand nous parlons du cœur, des sentiments, des douleurs et des joies, des sons et des couleurs, des troubles ou élans de notre sensibilité. Tout cela est extrêmement délicat, en parler est souvent trahir et caricaturer.

On a rationalisé l'éthique, fabriqué des morales et des sanctions : tout cela est né des accidents de l'Histoire. Mais les valeurs ne se laissent jamais définir : ce sont des évidences dont la transgression fait mal. Rien de plus naturel que cette lutte du bien contre le mal : c'est ici la voix du bon sens.

Mais l'effet des valeurs ne se limite pas à leurs conséquences pratiques et immédiates : il y a en elles une toute autre dimension, non dite, mais que chacun ressent. Si la morale se réduisait, selon le point de vue des avocats, à ne rien faire d'illégal, elle disparaîtrait. C'est, dans les pays civilisés, une vraie menace : imaginez une société parfaitement dressée, où régnerait une exacte justice, une entraide organisée, une assurance tous risques ouverte à tous les citoyens, etc., serait-ce le bonheur de vivre ou un emprisonnement dans une médiocrité sans horizon ? L'aventure se réduirait aux sports et l'originalité se concentrerait dans l'habillement, le choix des parfums ou la teinte des cheveux. Déjà la mondialisation tente d'unifier les goûts alimentaires et les mentalités ; les media mettent en vogue des modèles auxquels tout le monde tient à se conformer ; les informations diffusent les mêmes nouvelles et, en tout domaine, les mêmes intentions convergent vers les mêmes objectifs.

On ne saurait exagérer l'importance des intentions personnelles : elles assurent la vitalité de la conscience, c'est l'enzyme qui la fait travailler. L'intention résulte d'une convergence, voulue ou spontanée, d'intérêts momentanés. Cela met la conscience au travail : elle choisit, elle active des motivations, assure la symbiose des projets et des moyens d'exécution et met en mouvement les pensées. Ce que tu appelles volonté n'est qu'une intention globale, complexe, qui tend à occuper toute la place. Les intentions sont multiples et font la queue à la porte de la conscience. Celles qui ouvrent la porte trop large provoquent un gâchis, mais, inversement, ceux qui n'ont qu'une idée en tête restent stériles : nous savons à quel point le désordre peut être créateur.

L'Evolution, telle que je la vois, paraît globalement animée d'une immense intention qui est **d'exister consciemment, toujours plus**. Elle éprouve donc un attrait pour l'esprit et j'aime croire qu'elle participe à une obscure « intentionnalité » qui flotte dans le cosmos, un tropisme imperceptible, mais continu et puissant ; il ne cesse de pousser vers plus de connaissance et de science. Nous sommes donc de ceux qui donnent du sens à l'univers : telle est probablement notre mission.

Sans des gens comme nous l'Evolution s'arrêterait, n'ayant plus de raison d'être. Les myriades de planètes « pensantes », qui nous environnent de près ou de très loin, subissent, sans doute, les mêmes attractions et sont actuellement plus ou moins avancées que nous, mais leur sort nous intéresse parce que le « sens » est pour nous une exigence primordiale. Si nous n'en trouvons pas, eh ! bien nous en fabriquerons. Ce fut jadis le travail des chamans et des inventeurs de magie et de mythes. Tant qu'on n'a pas fourni une raison d'être, une cause vraisemblable (au besoin, surnaturelle), les phénomènes inexplicables deviennent obsédants, il faut à tout prix leur trouver une origine. Pour cela les esprits sont prêts à accepter les contes les plus farfelus : ce fut l'origine des croyances religieuses. On a, faute de mieux, attribué des intentions aux choses, on les a animées, bénites ou maudites,

Quand je suggère qu'il existe une dimension invisible de l'Evolution, une dimension qui la justifierait, je ne crois pas céder à un antique réflexe, je m'appuie sur la continuité biologique qui s'est poursuivie jusqu'à nous. Cette continuité a, pour moi, une signification ontologique : elle montre que l'Evolution est une émergence qui va quelque part. Cela change tout ! Le jour où j'ai admis que l'Evolution biologique et peut-être cosmique a en effet une trajectoire, j'ai connu un soulagement et une joie, je respirais mieux. Il valait donc la peine de vivre et j'étais prêt à aborder les livres les plus ardues, parce que je voyais poindre là-bas une vérité dont j'avais besoin. Sans cela j'aurais définitivement plongé dans l'océan de l'indifférence, faisant, bien sûr, mon travail comme d'habitude et le mieux possible, mais sans intérêt réel, sans ferveur. Privé de la traction qu'exerce une intentionnalité suprême, je n'avais plus qu'à remplir tranquillement mon destin, en claquemurant mon esprit.

Dès qu'il y a vie, il y a volonté de durer, dès qu'il y a conscience, il y a un retournement possible et un regard critique. L'animal ne s'interroge sur rien, moi je n'arrête pas ! Tout pour moi devient question. Tout ce qui change est intéressant et me pose des questions : si le temps s'arrêtait, nous serions immédiatement engloutis dans l'insignifiant. Le temps, qui est lié à l'espace, nous étoufferait s'il s'arrêtait : nous ne pourrions plus avoir de projet. Or c'est ce dont rêvaient justement les métaphysiciens d'autrefois, ils voulaient arrimer tout ce qui flotte et devient : ils abominaient l'invention, ils ont justement inventé Dieu pour que tout puisse s'arrêter quelque part. Ils cherchaient une plénitude qui les anéantirait, une sérénité mortelle. Or nous découvrons que même le vide quantique est heureusement rempli par le bruit de fond d'une écume d'ondes. A notre niveau, la vie est un formidable brouhaha : il faut donc sans cesse nourrir des projets, choisir, décider, exclure. Quand tout a été prévu, reste encore, tout de même, l'ouverture intérieure qui est liée à l'âge, à l'événement, aux rencontres : l'avenir est toujours en mouvement.

Tout se ramène à une de ces notions vagues que la science exclut et qui peut s'exprimer par le mot **vitalité** : personne ne peut définir la vitalité, parce qu'elle impliquerait trop d'éléments. Il peut y avoir une extraordinaire vitalité chez des malades. Certains, de leur lit d'hôpital, ont pu entretenir une intense correspondance et composer des livres. Mais la « vitalité » elle-même ne se décompose pas, elle intéresse les scientifiques qui parlent de tonus, mais ils ne savent guère de quoi il s'agit : voilà un de ces *tout's* qui relèvent des *qualia* et qui caractérisent une plénitude passagère. Eh bien, cela montre à quel point l'esprit et la conscience peuvent se rendre indépendants des contraintes physiques et résister, parfois, aux persécutions. Il semble même que les traumatismes physiques exaltent les pouvoirs de réflexion et de création spirituels, l'Histoire de la pensée nous en offre bien des exemples.

Mais qu'est-ce donc que cette noosphère, dont Teilhard de Chardin a inventé le titre (inspiré par des mots comme atmosphère ou biosphère) : c'est l'ensemble des êtres capables de penser et de communiquer leurs pensées, en les tissant et retissant indéfiniment. C'est un lieu imaginaire où se développe l'esprit au cours des temps, c'est un ensemble indéterminé, parcouru de flots mouvants, d'instantanés saillants, de modes passagères et de caprices. La noosphère vit intensément, elle demeure en nous, douée d'une créativité étonnante et chaotique. Les idées, mêlées aux sentiments, entraînées par des souvenirs et des intentions variées, ne sont disciplinées que par des intentions à peine conscientes, mais prolongées et sans cesse renforcées. Une énergie de complexification, celle qui s'exerce dans les cerveaux, fait émerger certaines structures et cette explosion de relations éveille sans cesse des difficultés dans l'esprit. La réflexion cohérente se produit par à coups et se renforce dans la mesure où ses réussites l'encouragent. Si rien ne vient, la réflexion s'efface pour ré-émerger ailleurs. Tout cela se fait très vite, sans méthode, avec force aléas et surabondance d'associations. Ce qui s'ensuit, qu'il s'agisse de paroles ou d'écriture, n'est qu'une décantation qui épure et clarifie et rend intelligibles, voire exprimables, ces fluctuations mentales. Cela suppose en tout cas la continuité d'une intention.

Si l'observation des malades mentaux et des blessés a permis, grâce aux méthodes modernes, de voir briller les neurones excités et de déterminer ainsi les lieux affectés par telle ou telle pensée, il faut bien reconnaître que les énergies en jeu demeurent inconnues. L'électricité ne suffit pas : ce n'est qu'un courant d'électrons ; il en faut d'ailleurs très peu. Il y a donc dans les neurones des pouvoirs de nature spirituelle, sinon nous n'aurions jamais affaire qu'à des mécanismes. Une pensée est un carrefour de relations et d'intentions, mais si vous mixez toutes ces relations, vous n'aurez pas encore une pensée : il manque une énergie que j'appelle spirituelle. Il y a là une transition qui échappe encore à toute description matérielle, c'est le moment où, d'un nid de relations neuronales, émerge la conscience. Cela, les meilleurs ouvrages de neurologie ne savent pas en parler, parce qu'il s'agit de tout autre chose qu'un courant électrique. Peut-être saurons-nous un jour ce qu'est une pensée, en tout cas ce n'est pas seulement un concentré de relations, c'est plutôt une **manière d'être**, une façon d'accueillir et de décrypter les messages venus du dehors : cela se constate et se laisse enregistrer, mais le neurone qui « pense », qui dira ce qui l'excite ? et ce qu'est cette excitation ?

7. LA NOOSPHERE

Le terme de biosphère a été employé dès 1875 par Eduard Suess dans son livre célèbre : « Antlitz der Erde » : il a été repris en 1925 par Vernadski dont le livre porte justement le titre de « Biosphère ». C'est sur ce même modèle que Teilhard de Chardin créa en 1957 le mot « noosphère » pour désigner une nouvelle région d'intense communication et de réflexion qui prend une importance primordiale sur la terre grâce aux progrès techniques qui multiplient et facilitent nos relations.

Ces relations, d'abord utilitaires, ludiques et techniques, commerciales, deviennent de plus en plus scientifiques, de plus en plus subtiles et sensibles sur toute la surface du globe. Cette noosphère est le produit spécifique de ce qu'il y a en chacun de nous de plus exceptionnel : une conscience lucide. Les oiseaux migrateurs et les animaux sensibles aux changements de climat disposent d'une noosphère rustique, encore mystérieuse, née de l'instinct et des souvenirs de voyages. Ces connaissances se sont inscrites dans leurs cerveaux avec une stupéfiante précision. Mais ce ne sont que des habitudes devenues des instincts, tandis que notre noosphère reste ouverte à toute nouveauté : elle en vit. C'est ce que nous appelons notre conscience, c'est à dire une puissance presque illimitée d'accueil et de recombinaison, qui dépend de la qualité de notre cerveau. S'il n'a pas été dressé à accueillir, s'il n'accepte que l'acquis, le tout fait, il ne sera qu'un réservoir, quelque chose d'assez simple. Mais si les circonstances (voyages, lectures, travaux, conversations variées, etc.) le forcent à s'ouvrir, il va s'enrichir, se développer, intensifier sa réflexion et donner envie de chercher à son tour.

A chacun sa noosphère, ce dont il a hérité, ce qu'il mérite par son travail et ses curiosités, ce que lui ont procuré ses études, etc. La noosphère n'a que trop tendance à se refermer, à éliminer les contenus non utilisés ; elle rejette bien plus de choses qu'elle n'en retient : elle supporte mal l'encombrement. Elle ne conserve que ce qui lui plaît et renforce ses partis pris, ou bien éveille ses curiosités et échauffe ses sentiments. Mais surtout, elle conserve ce qui se révèle utile ! Il y a ainsi dans la noosphère des logements pour l'activité quotidienne, pour les divertissements, pour la vie affective, sportive et parfois spirituelle : une intense activité qui dépend de la variété des zones d'intérêt et de la place que l'individu assure à sa vie intérieure. Mais ce sont là des activités fatigantes, apparemment stériles, que beaucoup de gens laissent tomber.

De fait, le plus grave danger pour une civilisation technique comme la nôtre, serait d'abandonner aux machines, c'est à dire aux media de toutes sortes, le soin de remplir les noosphères d'un peuple et de mettre en circulation, non pas des cerveaux vides, mais au contraire trop pleins, bourrés d'informations fugaces, saturés de nourriture éphémère et souvent insipide. L'homme des villes, en particulier, tend à devenir un robot sans défense face à des meneurs passionnés et peu cultivés. Le théologien protestant Tillich a parlé d'une vertu en péril, qu'il dénomme « le courage de vivre », qu'il tient, à juste titre, pour primordiale. Il faut en effet de nos jours beaucoup de volonté pour continuer à être soi, au carrefour des partis politiques, des syndicats, des sensibilités professionnelles et des problèmes moraux : les gens sont écartelés, ils vivent plusieurs vies parallèles. C'est une épreuve, mais c'est aussi une chance.

Cela entretient un état d'éveil, une quête permanente d'un « plus » : la conscience butine de tous côtés. Cette agitation fiévreuse est la condition d'une **présence** plus active. Il n'y a pas de vraies plénitudes. Ce serait une régression vers quelque limite ; or nous avons besoin d'illimité. La sagesse, parce qu'elle a le sens des limites, risque d'être de mauvais conseil, elle sème des idées fausses. Nous allons, non pas vers une conscience étroite, celle de la mesure, mais vers une sorte de présence universelle qui ferait enfin de nous, un jour, les témoins et les agents intelligents de l'Evolution.

J'ai déjà souligné l'importance des **réentrées** ; j'aime le préfixe **re** (réflexion, retour, rémanence, etc.) et ce **réflexe** caractéristique qu'est la conscience : un bref et rapide **retour** en arrière, un second regard, un infime retournement, et, presque, une hésitation avant de s'effacer. Cet ultime regard me paraît essentiel : c'est celui de la conscience qui s'éveille et **réfléchit**. L'animal est calé pour aller de l'avant ; quand l'homme se retourne, il se pose des questions : ces perpétuelles réentrées ouvrent la voie pour aller plus loin.

« Oui, j'ai réfléchi, je ne suis pas décidé, je renonce » ou bien « Oui, j'ai bien réfléchi, je n'hésite plus, j'y vais » : ces fluctuations instantanées et multiples remplacent les ordres directionnels qui fonctionnent de haut en bas : en fait, l'Evolution, et en particulier la vie, fonctionnent de bas en haut, à l'opposé de notre raison déductive. La déduction est évidemment plus sûre, plus logique, mais l'induction est bien plus riche et créatrice. Ainsi fonctionne la démocratie qui est plus ou moins imprévisible, soumise à des caprices, des fougades, créatrice d'un ordre né du désordre : c'est vraiment un ordre vivant.

Les réentrées ne sont pas préparées d'avance, elles surgissent de corrélations imprévisibles. Tantôt elles se font par à coups et découvertes successives, tantôt elles suivent un chemin régulier, sans surprise, mais partout règnent des corrélations improvisées dans le détail de toutes nos activités : nos existences, vues d'assez loin, sont statistiquement régulées. A ce niveau, la science a prise, mais chaque individu est livré aux hasards de son destin. La raison n'a prise que sur des séries, c'est ce qui la rend si cruelle, si maladroite, tellement inhumaine, efficace, mais ignorante des individus et à l'écart du concret qui lui reste insaisissable.

Être et se comprendre soi-même est donc, pour chacun de nous, une conquête permanente. Pour nous aider, nous comptons sur des réflexes qui s'enchaînent automatiquement et économisent la réflexion qui se limite au temps qu'il fait, au programme de la journée, aux plans superposés des soucis quotidiens. Voilà un minimum d'être ! Il nous suffit, il nous remplit. Par contre, quand notre conscience s'éveille, nous avons l'impression de sortir d'une semi-léthargie, comme si la noosphère nous procurait une nouvelle dimension d'existence, une présence potentielle à tout. Le caractère relatif et la hiérarchie des problèmes élargissent nos consciences : nous vivons mieux quand nous hésitons et voyons loin. Notre pensée ne peut plus tourner en rond dans la circonférence des idées reçues : une inquiétude vague s'ouvre un chemin au plus profond de nous-même. Ce que nous savons et voyons ne cesse de remettre en question des choses que nous croyions admises pour toujours, nous renonçons à un certain confort intellectuel et affectif ; ce que nous apprenons déstabilise un peu ce que nous croyions savoir. La culture ambiante qui nous enveloppait nous laisse nus.

Dans les pays de montagne, chaque village a ses habitudes, son patois, son histoire. Ce fut longtemps une richesse ; désormais, au contraire, nous voilà tous pareils. Cette

unification est pleine de promesses : ensemble nous avançons plus vite, une compétition s'enclenche. L'Europe en est un puissant exemple : elle sort à peine du chaos, il y a encore des tensions et des haines ça et là. Quelle distance, par exemple, entre la Suisse et la Bosnie ! Mais nous sentons tous que l'avenir est à l'union, à la collaboration dans la complémentarité : avec la même monnaie, les mêmes intérêts au niveau supérieur, les mêmes besoins et les mêmes désirs. Le même gagne du terrain, alors que les différences locales s'accroissent. Nous ne sommes plus à l'ère des empires mais des états-unis. Au lieu de s'affronter, peut-être va-t-on s'entraider. Ces faits ne sont pas des utopies, ce sont, désormais, des réalités quotidiennes : la planète s'organise pour faire face à d'immenses problèmes climatiques et géodynamiques. Des autorités planétaires (guidées par des scientifiques) devront bientôt s'employer à orienter nos évolutions. L'intelligence va prendre de l'autorité et va tenter d'éliminer les tensions subsistantes. La noosphère finira toujours par avoir le dernier mot, parce qu'elle est de plus en plus informée et active.

Ce qui nous différencie le plus, c'est notre degré d'intériorisation : notre tendance naturelle, je l'ai dit, est de nous extérioriser à la façon des animaux supérieurs : c'est indispensable et spontané. Par contre, l'intériorisation demande un effort supplémentaire et n'est pas indispensable pratiquement : on s'en passe fort bien ; cela allège et entretient même la bonne humeur. Au contraire, si vous êtes trop intériorisé, les petites choses peuvent devenir des symboles et des points de départ de réflexions désobligeantes : telle cette pauvre feuille qui vient de tomber du tilleul en ce triste jour d'automne, toute noire, recroquevillée, brisante de sécheresse. Nous sommes submergés de symboles, les uns sont usés et appauvris, d'autres sont tout neufs et gorgés de sens. Ce qui nous environne nous adresse des messages. Ceux qui me font frémir doivent frôler quelque corde intime : ils m'aident à vivre. Le réel est si fécond ! Ce foulard généreux sur tes épaules, ce vieux robinet qui goutte, ce petit chuintement d'une voix que j'adore, cette motte là-bas que la brise vient de décoiffer..., je capte et décrypte ces petites choses en y participant, comme si, à mon passage, elles devenaient plus qu'elles-mêmes. C'est ce plus qu'un artiste sait mettre en valeur partout où il passe et dont le poète fait une présence réelle. Qu'est-ce donc qu'être plus ? C'est ce que l'âme est capable d'ajouter.

Recette :

*Prenez un toit de vieilles tuiles
Un peu après midi,
Posez tout à côté
Un tilleul déjà grand
Remué par le vent.
Mettez au-dessus d'eux
Un ciel de bleu
Lavé par des nuages blancs.
Laissez les faire,
Regardez-les.*

Guillevic

Quand le regard est créateur, tout devient possible.

8. LA PSYCHOSPHERE

Elle a toujours souffert tout au long de l'Histoire, coincée entre la raison et la licence, la froideur et l'animalité ... Bien plus ancienne que la noosphère, elle nous est commune avec les animaux supérieurs : elle relève de l'instinct. L'instinct met en action nos désirs et les assouvit. Nous sommes, à cet égard, peu différents des bêtes : elles nous comprennent et nous les comprenons, nous échangeons des sentiments par des gestes, nous souffrons ensemble des disputes et des séparations, comme elles, nous acquiesçons, nous refusons, nous nous battons, ou nous nous unissons. La psychosphère a des racines vitales, bien plus profondes que la noosphère : on peut en mourir mais c'est d'elle que dépend notre bonheur.

Elle souffre maintenant plus qu'autrefois, parce qu'elle est devenue plus consciente, plus sensible, donc plus exigeante ; la noosphère est, de son côté, plus puissante et dominatrice, jusqu'à régner sur la psychosphère. Elle est en train de construire, à nos dépens, un monde froid, purement technique. Nous avons encadré, soigné et souvent guéri ces abus, tels que les dépresses, mélancolies et autres maladies de l'âme, ainsi que les nœuds cruels que dénoue la psychanalyse. Mais notre société prosaïque, rapace, affectivement indigente est devenue pour beaucoup insupportable. Les êtres humains y sont excités à vide, on force leur attention par tous les moyens et c'est un prodigieux gaspillage d'imagination commerciale. Tout est bon pour susciter des désirs, des expériences nouvelles et gagner ainsi toujours plus d'argent. Or la psychosphère devrait être protégée contre de telles violences, car elle est logée au plus intime de notre être. Par elle j'accède à mes sentiments qui sont toujours bien plus personnels que mes idées. C'est la portion mal défendue que cette société despotique s'empresse de viser, afin de déclencher des envies. La psychosphère est une bête sauvage qu'il faut savoir tenir en laisse, tâche délicate, où tout excès coûte cher. Prétendre la gouverner, la mater, peut produire une révolution, mais la livrer à elle-même peut mener aussi aux pires excès. C'est là que s'impose cette politique du juste milieu, cette « sagesse » dont je me méfie tant, mais il serait irréaliste, voire criminel, de ne pas respecter ces barrières.

On fait semblant de gouverner avec des idées, mais ce ne sont finalement que des étiquettes. En réalité, c'est avec des sentiments que l'on gouverne : les hommes politiques se servent d'ailleurs de leurs charismes, le son d'une voix, des gestes connus, ceux du mépris, ceux du respect, etc., voilà comment dans la psychosphère publique s'exerce la démocratie. Les gouvernants inventent des formules frappantes qui se répandent aisément, des images saisissantes qui font fortune, les dirigeants se rendent ainsi présents dans les esprits et l'abondance même des critiques ne fait que souvent renforcer leur prestige. Ce sont des acteurs parfaitement conscients de jouer un rôle ; ils rassurent, ils sont aidés par d'excellents bureaucrates : le pays devient une société anonyme, il n'y a plus en elle de foyer affectif, ce n'est plus qu'un ensemble d'ordinateurs bien programmés. Ceux-ci peuvent même fonctionner automatiquement, une belle et triomphante machine dans l'à peu près et l'incertain de la nature.

Rien ne montre mieux l'importance primordiale de la psychosphère ! Sans elle, même la noosphère deviendrait une machine. La conscience est irréductiblement intégrée aux sentiments : avec eux, on retrouve une autre dimension d'existence : la nôtre.

Le cerveau nous entrouvre l'univers de l'abstrait, de la logique, de la géométrie, un monde, à la fois inexistant physiquement et pourtant normatif. Des règles émergent de l'expérience, on apprend à les formuler, on produit ainsi une sorte de double du réel, qui nous le rend intelligible. Il vit dans nos esprits, il n'existe même que là, il préside à tous nos actes raisonnés, il explicite et mesure tout ce que nous observons et il invente du nouveau. Nous ne cessons de transiter du réel à l'abstrait, du sensible à l'intelligible, de l'existant au pensé. Nous vivons dans ces marges, où nous trouvons de l'espace pour penser et vivre ; nous y rêvons mieux que les bêtes, qui ne peuvent guère s'éloigner du réel, car leur imagination est courte. La nôtre, au contraire, est devenue notre organe le plus vital : elle invente, elle nous emporte jusque dans l'impossible. Ainsi se multiplient les dimensions de nos existences ; nous pouvons mener plusieurs vies parallèles !

Seule la psychosphère ne se divise pas, ce qui explique les multiples drames sentimentaux, parfois tragiques, qui remplissent les faits-divers. Le cœur ne se divise pas aisément, il est exclusif, il emprisonne même parfois et ne s'ouvre que rarement dans les grands moments d'exaltation. S'il s'ouvre trop, il risque d'être blessé à mort, mais, s'il se ferme, autant mourir ! Je le tiens entrouvert, attentif aux rencontres, se méfiant des coups de cœur, mais prêt à se donner si cela en vaut la peine.

L'intelligence est beaucoup trop lucide pour se donner ainsi : elle sait rire et sourire avec indulgence, humour ou mépris, mais elle est incapable de se faire aimer ou de se passionner : elle exclut le sentiment et se met ainsi délibérément en marge de la vie profonde. Elle peut être brillante, pétillante, étonnamment rapide, mais elle va trop vite pour pénétrer : aussi ne retient-elle que des formes, l'accès au concret lui est interdit et d'ailleurs ne l'intéresse pas. Elle s'y montre gauche et maladroite.

La psychosphère au contraire, où se rencontrent les sentiments, les idées, les intentions, est un endroit très complexe. Elle est investie par une demi-douzaine de sciences qui n'en retiennent que des bribes. Or c'est pourtant là que tout se décide ! Un programme politique, par exemple, n'entraîne les foules que si la conscience politique lui est favorable. Cela ne peut se préparer qu'à un niveau psychologique profond où l'intelligence n'est qu'un facteur parmi d'autres. Les hommes politiques affichent des programmes, mais, pour eux, l'essentiel est de séduire (ton de la voix, sourire, manières de donner ou de rejeter etc.) : un art théâtral, qui pèse plus lourd que les démonstrations rationnelles. La psychosphère n'obéit pas à la noosphère, celle des idées et de la bonne logique : elle est soumise à des élans qui peuvent aller de la rage meurtrière à l'abnégation, au sacrifice de soi. Une force terrible l'anime : quand elle se déchaîne, elle détruit tout (songez aux grandes guerres, à août 1914, à 1940 ...). Il y a une grandeur impressionnante dans les sacrifices personnels ou collectifs : on voit s'exercer là une transcendance qui effraie, un dépassement dont personne ne se croyait capable. C'est la psychosphère qui fait les martyrs, les héros, aussi bien que les fléaux de Dieu. Il y a là du surhumain, quelque chose d'abyssal : nous portons en nous de l'illimité. C'est ainsi que l'homme peut étrangement devenir un être horrible ou sublime, objet de haine ou d'idolâtrie, parce qu'il peut se situer au-delà des médiocrités.

La psychosphère dépend des *qualia*, elle est l'endroit où émergent les valeurs. La noosphère, si subtile soit-elle, n'est qu'une machine : faute de fuel elle s'arrête. L'autre est en quête d'illimité et ne s'arrête jamais. La noosphère, où la recherche ne peut s'interrompre, reste pourtant superficielle : on peut être un génie heureux et fécond tout en demeurant un individu minable, par contre on peut atteindre des cimes en restant dans l'ombre. Le premier

est tourné vers le dehors, à la façon des animaux, l'autre utilise à fond les dons de sa conscience c'est à dire les interrogations, les réentrées et les sciences.

Ce fut un bonheur pour moi de bien comprendre la portée de la célèbre équation d'Einstein $e=mc^2$: cette équation m'a révélé la consistance de l'univers, mais quand, le même jour, je me suis mis entre les lèvres un abricot bien mur, à la peau caressante, au jus parfumé, un autre bonheur s'est offert à moi : rien à comprendre, mais tout à ressentir. De chaque côté, deux infinis. Y a-t-il moins de limites à la merveille d'aimer qu'à la merveille de comprendre ? Mais, au sein de tant de merveilles, comment pourrions-nous rester recroquevillés sur nos trois dimensions spatiales ? Le spirituel, l'intellectuel et le physique piaffent d'impatience et nous projettent tour à tour au-dedans et au dehors de nous-mêmes, du plus intime de notre être aux plus lointaines galaxies.

Il nous faut des deux côtés progresser, mais c'est le progrès « intérieur » qui a priorité, pour la bonne raison que le progrès « extérieur » ne changera rien à notre être qui est pourtant voué au devenir. Le monde lui aussi est en devenir, à sa manière, à force d'accumuler naissances et morts. Nous aussi nous avançons à grands pas, mais notre psychosphère prend du retard : elle n'est pas à la hauteur, nous l'avons jusqu'ici trop négligée, obsédés que nous sommes par les progrès de notre noosphère. Il y a là une distorsion catastrophique, qui risque de porter gravement atteinte à notre avenir. J'ai déjà dit qu'un homme souverainement instruit, mais privé de cœur, peut devenir un monstre.

Ce qui risque désormais de nous faire défaut, c'est peut-être, en effet, l'amour. La compassion et la solidarité s'expriment spontanément dans les moments calamiteux, mais la psychosphère n'est pas assez puissante pour amener au plus intime, c'est à dire à la communauté, à la fraternité. La progression des femmes vers des responsabilités sociales et morales est certes un signe évident de cette tendance. L'existence de la Croix Rouge, du Croissant Rouge, etc... montre que la conscience d'un devoir d'aide publique a été prise, mais cela ne suffit pas, cela manque encore de chaleur.

Les grandes guerres sont, semble-t-il, derrière nous. Certes il faut toujours se préparer à d'énormes agressions, mais on peut espérer désormais éliminer de nombreux conflits qui subsistent au milieu des rivalités commerciales. Il est donc certain que la psychosphère évolue dans la bonne direction, mais il faudrait tout autre chose pour allumer la flamme qui pourrait changer le monde. Nous ne sommes pas encore entrés dans l'ère du don et du pardon : ces élans, si rares, considérés même parfois comme dangereux par excès de confiance, pourraient changer l'atmosphère internationale. Nous en sommes encore au temps des juristes et des avocats. Nous parlons de droits, mais pas encore de pardon. Cependant, il est devenu souvent plus rentable de s'entendre plutôt que de s'affronter ; il y a là un demi progrès dans la conscience collective qui ressemble au passage de l'adolescence à l'âge mûr. Les nations qui cherchent à se procurer la bombe atomique en sont restées au temps où il n'y avait aucun recours contre la force brute. On peut désormais faire confiance aux Nations Unies. Ceux qui les méprisent ne savent pas ce qu'ils font. L'entraide est évidemment la bonne perspective, tout le reste est vestige d'un triste passé. De ce passé, il faut espérer que la « bombe » marque le point final des *non* et début des *oui*. Il faut réduire la possibilité et surtout l'intérêt de ces refus qui ne résolvent rien et en venir tout de suite à l'esprit de concession et de confiance. Voilà où nous entraîne maintenant la sélection

naturelle, dont nous devons inverser désormais le sens : ce serait là un énorme progrès, chèrement acquis par des millions de morts.

Revenons ici à cette « intelligence du cœur » qui peut bouleverser notre destin. Elle est, je l'ai dit, plus primitive que la noosphère, puisque nous la partageons avec certains animaux, mais elle est bien loin d'avoir donné toute sa mesure. A ce point de vue un changement radical est en cours : désormais c'est l'énorme masse des plus « humains » qui va l'emporter, la masse de ceux qui placent la compassion au-dessus de la réussite technique et de la progression industrielle brute. La recherche du bien vivre ne se limite plus à l'argent, elle tend vers le bonheur et la fraternité dans la sécurité et le partage.

Oui, l'intelligence du cœur est en train de transformer la psychosphère qui était jusqu'ici livrée aux incertitudes du sentiment, elle est devenue plus lucide et même plus sensible que la noosphère, qu'elle complète et dirige parce qu'elle en connaît les excès. Privée de la psychosphère, la noosphère se machinise et sa brillante intelligence peut devenir un fléau. Ce qui les sépare, c'est évidemment le sens des valeurs. Pour l'une, les valeurs se réduisent à l'efficacité et au rendement, pour l'autre, l'essentiel est dans la motivation qui qualifie tout. L'intelligence pure ne cherche qu'à comprendre et inventer, l'autre travaille pour le bonheur d'aider, de consoler, etc. : l'une ne cherche que son intérêt à court terme, l'autre est désintéressée. L'une est puissante, surabondante, l'autre se manifeste à peine et soulève peu d'enthousiasme, elle semble même tourner le dos à l'Evolution et privilégier les ratés. En fait, elle témoigne pour des valeurs contraires à la nature, plus puissantes que les instincts, des valeurs qui font de l'être humain un animal à part, seul capable de cette fabuleuse conversion qui consiste à écouter son cœur plutôt que son intérêt et même sa raison.

Mais pourquoi cet esprit de solidarité arrive-t-il si tard, chez des peuples voués à la compétition matérielle depuis toujours ? Pourquoi avons nous inventé des régimes économiques inhumains où le pardon est si rare, où le don est exclu ? C'est que nous commençons à peine à nous civiliser et que l'Evolution est difficile parce qu'elle semble désormais inverser l'instinct de prédation.

Le « mal », c'est la stagnation, l'indifférence, la résignation, bref, le refus de changer, de devenir tout autre : le mal, c'est de s'arrêter. Le « bien », c'est de participer à l'Evolution en brisant les barrières, en multipliant les unions.

Mais n'y a-t-il pas un mal gratuit, un mal pur, une malignité particulière qui détruit pour détruire en vue du très étrange plaisir, qu'on appelle en allemand le **Schaden Freude** ? N'y a-t-il pas dans la nature humaine ce fruit atroce de l'intelligence négative, qui consiste à préférer le rien, à ricaner toujours et partout ? Nous frôlons encore là un abîme, le mal, comme l'amour, est sans limites !

Rien de tel que cette puissance du mal pour valoriser le bien et se fier à son pouvoir d'attraction. Nous vivons sur ce champ de bataille, car le bien n'est jamais qu'une conquête passagère, suivie d'incessantes intrusions du mal. Si l'on voulait juger sainement, il faudrait remonter en arrière, prendre ses distances, relire les historiens et regarder les statistiques : on s'apercevrait que les misères sont actuellement en régression, que les gens vivent plus

longtemps, que la civilisation gagne du terrain et que la bêtise humaine tend à se résorber. Ce sont là des faits. Ils concordent avec l'idée que nous nous faisons de l'Evolution.

Mais le nouveau danger qui menace une société heureuse serait de s'endormir dans sa petite béatitude, comme le font les abeilles dans leur ruche, bien pleine en automne : quelle béatitude ! Nourriture assurée, gomme de propolis à toutes les fissures. Industrielles, laborieuses, les abeilles, mais trop satisfaites : une société figée où le temps s'efface. Il arrive que la plénitude tue encore plus que le mal. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire parce qu'ils ont cessé d'exister. Le mal n'est-il pas le plus puissant acteur de l'Evolution ? Comme un cheval sous l'effet de l'éperon, la douleur accélère le progrès.

Rien de pire que l'impression de plénitude : elle te détache de la vie qui est faite de besoins et de devoirs. Elle te rapproche d'un bloc de cristal de roche pur, solide, intemporel.

La fusion du bien et du mal féconde le désir : ainsi se corroborent le manque et la possession. Il y a du désir dans la noosphère, parce qu'elle porte en elle un rêve platonicien de formes parfaites, d'exactitude absolue et de plénitude. Voilà un noble désir, vraiment spirituel. Mais c'est un désir vain, toujours déçu : il n'y a, heureusement, rien de parfait en ce monde, même les mathématiques, toujours incomplètes (Gödel), toujours ouvertes. L'exactitude est une limite, comme un nombre juste est une abstraction ; la perfection est même une idée diabolique, qui désincarne et exclut du réel. Il nous arrive de fabriquer artificiellement des cristaux presque parfaits (voyez les merveilleux transistors) : la nature en est incapable. Il faut retailler les diamants pour en extraire les étincelles, décerner la note 20 sur 20 est presque insultant : il demeure toujours au-dessus de nous un « ciel des fixes », parfaitement théorique, que ne saurait atteindre que la noosphère. Nous avons la chance d'avoir accès aux deux, mais cette chance devient malédiction si nous en choisissons une au détriment de l'autre. Chacune a ses trésors et ses services, elles divisent l'humanité, toujours à mi-chemin entre l'animalité des sentiments et l'ingéniosité des calculs.

9. LA GLOBALISATION

Ici, encore, le meilleur se mêle au pire. En soi, la globalisation, actuellement en cours, est dans le droit chemin de l'Evolution, qui, après avoir jusqu'ici divergé sans cesse en multipliant les séries, paraît être en train, au niveau humain, d'inverser ce mouvement en direction d'une convergence. Jamais on a autant parlé de globalisation, pour la bonne raison que la Recherche, les moyens d'action, les connaissances, étaient dispersés et que les communications étaient plus rares. Il est évident que l'Evolution humaine est désormais convergente, l'information est immédiate, la même conscience du progrès incite à poursuivre le progrès technique. Cette conscience commune est un puissant moteur et d'énormes moyens financiers sont débloqués pour accélérer cette espèce d'intégration. La globalisation ne concerne pas seulement les problèmes techniques, elle se retrouve partout : ainsi la problématique esthétique a franchi les frontières, les aspirations et les modèles sont à la fois convergents et universalisables. On a ainsi excité et renouvelé des traditions qui risquaient de se figer : on peut voyager en Extrême Orient sans se heurter à des murailles d'incompréhension ; les convictions s'assouplissent, elles deviennent réceptrices les unes aux autres. L'esprit constate en profondeur mille ressemblances. Si l'on accepte d'aller au-delà des formules d'expression, de conduite, etc. l'éloignement tend à se réduire et l'on se demande si l'espérance de travailler ensemble n'est pas partout pareille.

Oui, nous désirons tous les mêmes satisfactions, nous écartons les mêmes obstacles, nous refusons les mêmes injustices et les sentiments de compassion, de solidarité, de service public s'imposent partout. Nous émergeons de l'individualisme qui s'est monstrueusement développé avec une certaine mentalité commerciale trop étroite : nous commençons à penser aux étrangers, aux migrants, à ceux que la malchance a dégradés ; certains se consacrent même à des tâches humanitaires, car l'information circule et nous met au courant de toutes les misères. La substance humaine s'enroule sur elle-même, comme l'ADN, et se concentre. En nous, la nature morale est encore loin de s'être déployée intégralement : la mondialisation sur cette planète ne concerne encore qu'une infime quantité de choses, elle annonce, peut-être, la fin d'une dispersion et le début d'une concentration bienvenue.

Tout dépend de la communication facile et rapide qui permet des décisions collectives, réfléchies. Il est impossible de prévoir ce dont une unanimité matérielle et spirituelle serait capable. Ce serait, là encore, un prodigieux bond en avant. Ceux qui freinent ou veulent stopper cette globalisation s'opposent directement à la mondialisation : ils sont aveugles, car cette orientation ne cesse de produire de l'auto organisation. Ils ont peur de changements inéluctables. La complexité spirituelle consomme peu d'énergie, mais elle a besoin d'une surabondance de relations inter-dépendantes : c'est exactement ce que produit la mondialisation, dont les conséquences indirectes touchent tous les niveaux : culturel évidemment, esthétique, médical, nutritionnel, idéologique, politique, etc. Nous devenons de plus en plus des « citoyens du monde », ce qui nous donne le sens du relatif, élargit nos horizons, et, du point de vue éducatif, nous civilise. La mondialisation est donc dans l'ordre du progrès et ceux qui prétendent lui résister sont bien mal inspirés. Notre « devoir » (car il s'agit d'une option morale) est au contraire d'aider l'Evolution à poursuivre son progrès vers l'union.

L'union n'est pas l'homogénéité, l'union implique la conservation et même l'accentuation des différences. Elle les conserve, mais elle les dépasse. La différence est gage de liberté, de créativité, d'autonomie pour les groupes mineurs et les individus : la mondialisation les valorise.

Les énergies ou instincts de convergence ne limitent pas, mais enrichissent plutôt les instincts de divergence : on sait ce qu'on veut et qui l'on est, quand on s'oppose ; on cerne mieux ce qu'on aime, quand on sait ce qu'on déteste. La diversité est une incitation à mieux aimer ce qu'on aime. Resserrer la cohésion chauffe la température et exalte le potentiel psychique du groupe ; alors, quand un intérêt commun, partagé par tous, se présente, le groupe vibre à l'unisson et se sent heureux.

La « planétisation » de l'humanité lui procure des pouvoirs nouveaux encore inexplorés. Ma foi en l'homme se nourrit de cette espérance : je pense que nous sommes loin d'avoir donné toute notre mesure et d'avoir rempli notre fonction de transition entre le matériel et le spirituel, entre le triomphe technique de la noosphère et l'épanouissement spirituel de la psychosphère, qui n'a encore mobilisé qu'une infime élite.

L'achèvement de l'être humain est encore impensable et la nature garde bien ses secrets, la distance entre un robot accompli et un mystique qui a réussi à se « détacher », est devenue extrême. D'ailleurs les deux voies sont sans issue, ce sont des impasses ! Mais l'Evolution n'a cessé de forcer des impasses : il faut donc garder confiance. Ma foi en l'Evolution : sa gigantesque puissance cosmique me rassure. Il est impossible que cet effort de treize milliards d'années ne serve à rien ! Nos récents progrès dans la connaissance de la nature doivent nous rassurer : les difficultés qui s'accumulent sur notre chemin (épuiement des ressources naturelles, génocides, pandémies, catastrophes naturelles, crises spirituelles et ce néant absolu qui se profile à l'horizon), oui, toutes ces raisons de désespérer, qui nous coincent entre le fanatisme et le nihilisme, seront surmontées par la foi au monde. L'avenir, et le fameux achèvement intellectuel et spirituel de l'être humain, sont loin d'être prévisibles. Il ne nous reste, je le répète, que le courage d'être, avec la conviction que tout ce qui advient a quelque part un sens.

10. LA COMPLEXITE

La complexité est un avantage biologique primordial : elle résulte de la division du travail et des fonctions, ce qui lui permet d'accélérer et d'améliorer chaque phase d'une fabrication d'organe vivant, quel qu'il soit. Partout ailleurs, en géologie, astrophysique, chimie, vous avez affaire à des agglomérats, des compressions, des intrications d'éléments plus ou moins séparables. La complexité suppose une « vie commune », une intention, une symbiose ; les composants d'une cellule vivante, jadis isolés, se sont adaptés à une indivisible complémentarité. Par exemple, une éponge n'est pas complexe, pas plus que le plancton, mais un infime infusoire unicellulaire est déjà un animal complexe, pourvu d'organes fonctionnels. La complexité n'est pas une amélioration quelconque, c'est un progrès fondamental, qui a permis à la vie de se multiplier, d'accélérer son progrès et surtout de programmer les êtres vivants. Il est intéressant de comparer cette programmation à celle d'une machine, d'une usine ou d'un organisme : partout les mêmes lois s'imposent, les lois de l'organisation : la division, la spécialisation, l'harmonisation du travail. Les couches successives de la technologie, en tout domaine, obéissent aux mêmes lois : ce sont des évidences, que la nature a reconnues et nous donne en modèle.

Mais il y a autre chose : il existe dans la nature un instinct, un « goût » pour la complexité ; pourquoi n'en est-t-on pas resté à la géologie telle qu'elle apparaît sur les plus proches planètes ? Pourquoi inventer des pluricellulaires, après s'être contenté pendant trois milliards d'années de monocellulaires ? Ces monocellulaires se sont transformés, en Australie, en véritables falaises, au bord de la mer. Pourquoi poursuivre en direction d'animaux d'une extrême complexité ? Est-ce une pente naturelle ? Ou tout simplement le besoin d'inventer des existants de plus en plus conscients d'eux-mêmes, de plus en plus puissants et, en même temps, de plus en plus intelligents ?

Mais cet étrange besoin de complexifier, ne se montre-t-il pas aussi dans l'évolution de la physique et de la chimie ? A quoi bon transformer de l'énergie en matière, multiplier les types de vibrations, pour créer un monde de particules variées ? Les atomes à peine apparus vont former des molécules et édifier peu à peu de fragiles et imposants édifices de matière radioactive. La complexité ne trouve de limites que si l'on pénètre dans l'infiniment petit. S'il y a des limites à la complexité, c'est dans les résistances de la matière qu'on les trouvera : il y a là une frontière que seules certaines énergies peuvent dépasser et l'on s'approche ainsi de l'homogène, apparemment immatériel, qu'est l'esprit. A ce niveau, la complexité paraît sans limites parce qu'elle ne dépend plus de la matière.

Quelles sont en effet les avantages du complexe ? Répondre à cette question, c'est faire jouer un des ressorts principaux de l'Evolution : en effet le complexe permet d'atteindre le singulier (qui est, tout simplement, le réel débarrassé de toute abstraction). Le complexe fait disparaître les séries, les répétitions, il pénètre dans l'infime détail du temps dont il peut relever les détails et les combinaisons. Il est extrêmement souple, il admet les contradictions, il s'adapte aux circonstances. Il se rend ainsi presque invisible. Il faut parfois des instruments savants pour en démêler les méandres, mais, en principe, le résultat est simple : quel travail préalable pour que le courant électrique arrive à ma table et fasse briller cette ampoule ! Le complexe est pénétrant, il embrasse, il transforme en profondeur, il participe activement, tel un fluide. Il transforme même le quantitatif en qualitatif : un pylône téléphonique bien placé

peut transformer toute une région. La physique du complexe est celle des réalités concrètes et non celle de l'élémentaire. On ne passe pas aisément de l'élément au composé, qui est le résultat d'une histoire ; le complexe émerge du désordre et du multiple et se montre plein de surprises, d'accidents et de nouveautés. Il s'use et se renouvelle, il paraît parfois presque vivant. Il produit du simple, de l'énergie, de la chaleur, de la lumière, etc, mais, en même temps, émanent de lui ces réalités concrètes qu'on ne ramène plus à la série.

C'est, en effet, la complexité qui fait la différence entre les machines les plus sophistiquées et un cerveau. Sa complexité rend le cerveau potentiellement libre, plein d'initiatives et d'incertitudes, tandis que les machines sont toujours programmées ; elles tendent vers un certain automatisme que nous leur procurons, mais qu'un surcroît de complexité peut rendre autonome.

Cette montée vers l'impalpable, l'immatériel, est un résultat de la complexité. Elle donne beaucoup à réfléchir : l'énergie, jointe au temps, produit, en se refroidissant, de la complexité (les atomes), qui ne cesse plus de se complexifier (les molécules, etc.), jusqu'aux limites de la dégradation (les matières radioactives), en produisant en cours de route bien plus d'énergie qu'il n'en faut pour produire de l'esprit et donner naissance à cet autre monde où ne circule plus qu'un halo d'énergies domestiquées, extrêmement rare et précieux.

La complexité, qui apparaît d'abord comme un défi aux exigences simples de la nature, est, en fait, le point de départ des géosphères (étoiles), des biosphères et des noosphères : nous en vivons. Elle nous permet de passer de la quantité à la qualité, d'accéder à des niveaux supérieurs d'existence et d'affectivité. Elle nous ouvre le troisième infini, celui du sentiment, après celui de l'espace-temps et de la pensée, cet infini intérieur qui nous met à part dans la nature.

La complexité humaine n'est pas autre chose qu'un nid de relations de toute espèce, que produit, par organisation de plus en plus serrée et rapide, un univers invisible de consciences éveillées, dont il n'y a pas actuellement d'autre exemple et dont les conséquences, pour l'instant uniques, peuvent être un ultime triomphe du spirituel, de l'impalpable énergie de l'esprit, sur la matière. Cette complexité là doit être alors considérée comme le chemin de passage du matériel au spirituel : son importance devient capitale dans la problématique de l'Evolution. En elle, se rejoignent l'infiniment complexe et le simple, le complexe n'étant que le support provisoire et pour ainsi dire libérateur d'une simplicité d'un ordre supérieur. Il ne s'agit évidemment, dans ce que je suggère ici, que d'intuitions invérifiables, mais elles ont l'avantage de n'être pas gratuites, puisqu'elles ne font que prolonger les orientations fondamentales d'une Evolution qui a déjà parcouru treize milliards et demi d'années.

Spontanément, pour pouvoir penser et agir, nous simplifions les phénomènes réels, nous les rangeons en catégories et nous pouvons alors en parler. C'est ce qui permet au bébé de passer des cris au langage. Le progrès des sciences est un appauvrissement progressif de la complexité, afin de coller de mieux en mieux au réel pour en extraire un discours cohérent et productif. Mais la complexité nous rattrape sans cesse et plus nous en savons, plus nous mesurons notre ignorance. Le chemin paraît sans limite : en tout domaine, le premier geste est de simplifier et la première parole une simplification. Mais des découvertes récentes nous ont révélé une réalité si difficile à comprendre que notre intelligence peine à s'en approcher.

L'immunologie, par exemple, découvre encore des microbes inconnus et invente de nouveaux fragments d'ARN ; la météo se livre à des calculs insensés pour prévoir le temps ; la moindre analyse de sang se fait avec des machines de plus en plus sophistiquées, etc.

D'où provient donc cette enzyme si puissante qu'est pour nous la complexité ? En fait, elle ne fait que prolonger les orientations déjà prises par l'Evolution. Beaucoup de simples situations n'exigent pas la présence de la conscience, mais les plus importantes, les plus décisives ne peuvent être tranchées qu'après réflexion : la conscience est née de l'hésitation, elle n'existe que pour trancher, décider ou risquer des solutions. Conscience et complexité sont interdépendantes, indispensables l'une à l'autre, sans la complexité pas d'Evolution ! Plus de complexité favorise l'individuation, l'irremplaçable ; l'unique est infiniment précieux, il est impensable et rend le réel impensable : pour le désigner il faut un nom propre. Nous n'avons accès qu'à des séries, mis à part les hommes, les animaux supérieurs et les lieux auxquels nous sommes amenés à attribuer un nom propre. Le monde ne se répète pas, pas une vague de la mer n'est identique à une autre. Par contre les photons sont tous pareils, parce qu'ils sont extrêmement simples, c'est le cas de presque toutes les particules élémentaires.

Etant les êtres les plus complexes de la nature, nous sommes les plus individualisés, chacun d'entre nous est une personne, mais les mots que nous utilisons ne sont pas personnels, ce sont des étiquettes qui désignent des groupes, des séries. Le monde n'est pas loin, dès lors, d'un magasin bien rangé, où l'ordre remplace le contact et la participation : la grande séparation commence là (celle qui nous isole tous les uns des autres). Dire de quelqu'un qu'il est mari, épouse, secrétaire, etc, c'est déjà le classer : il porte une étiquette.

Vive les différences qui multiplient les relations et font avancer l'Evolution ! Loin de séparer, elles accroissent les tensions, elles multiplient les centres d'auto-organisation, qui sont des carrefours où elles sont gérées : c'est vrai des étoiles autant que des cordes, du plus grand comme du plus petit.

L'union émerge du multiple et de ses différences : l'auto-organisation est faite de continuités et de changements. La complexité produit une simplicité plus profonde, plus riche : une simplicité extraordinairement complexe, dont nous sommes friands : c'est, par exemple, la simplicité d'un couple, la transparence d'un pur esprit, l'innocence acquise au cours d'une longue vie, d'une longue histoire. Alors le monde entier vibre et ces vibrations sont différentes à l'infini. Il faut y participer de tout notre être.

Complexité et liberté ont des relations enrichissantes, toujours plus pénétrantes et plus proches du concret. La complexité n'a pas de limite, elle ouvre, comme les vibrations, sur une sorte d'infini : elle délivre l'esprit de sa prison matérielle. Si vous considérez l'amour en partant d'en bas, où ses multiples formes découragent l'analyse, vous constaterez qu'il se simplifie en montant et c'est au moment où on ne le voit même plus, parce qu'il a pris toute la place, qu'il est vraiment évident : il a perdu ses qualités, il est devenu absolu, il a cessé de devenir, il a atteint sa totalité. Les Totalités sont invisibles parce qu'elle sont sans limites.

Voilà comment une complexité change de nature et devient un tout très simple : il me semble que l'immense complexité d'un cerveau engendre d'ultimes simplicités d'un tout autre ordre : ce que j'appelle le « cœur » ne cesse de développer cette innocence seconde et fournit un gigantesque travail de complexification. Ce que les philosophes et parfois les

savants appellent intuitions, sont des bonds de pensée qui jaillissent d'une très encombrante complexité : tels les premiers articles en 1905 du jeune Einstein. A peine se rendait-il compte des bouleversements qu'il apportait. Ce n'était pas une complexification, mais une extraordinaire simplification, grâce à une autre **vision** des phénomènes.

La complexité est signe qu'on est en bonne voie, mais ce n'est qu'un instrument, le but est tout à l'opposé ! Le but, c'est une simplicité émergeant des expériences précédentes.

La création concrète, celle des artistes, compositeurs, poètes, mystiques, etc, fonctionne tout autrement. Nous allons en parler, mais les deux recherches se rejoignent en profondeur dans la méditation ouverte qui précède la création. La « raison du cœur » collabore dans ces cas là avec la raison froide, la pensée pure voisine avec l'imagination : c'est l'être humain tout entier qui pense.

« Je ne suis pas d'accord avec toi, mais je te comprends » : comprendre, c'est pénétrer d'un coup par sympathie : alors on a vraiment compris, la discussion devient vaine. Il faut se séparer et attendre. Comprendre l'autre, c'est vouloir excuser son erreur, mais est-ce vraiment l'éliminer ? Non, c'est plutôt s'ouvrir à une autre complexité : critiquer, c'est souvent se montrer trop simple. La discussion complexifie les deux côtés. Les esprits simples ne peuvent s'accorder et, faute de culture, ne peuvent que confronter des différences ; mais les gens cultivés, mêmes différents et opposés, se comprennent et s'estiment. Montaigne est souvent si fluctuant qu'il en devient insaisissable : c'est la marque d'une intelligence capable d'autocritique et qui est en train de se complexifier. L'autocritique peut être une source de faiblesse, mais c'est plus souvent une grande force : c'est la marque d'une intelligence supérieure qui se surveille elle-même. Cela montre, un fois de plus, que l'intelligence est un instrument, et n'est pas en soi une valeur. On peut critiquer l'application locale qui est faite d'une valeur (elle peut même devenir un vice), mais une valeur en soi ne peut se détériorer. Il n'y a pas de limites à la bonté, à l'amour, au dévouement, à la charité, etc, mais vous pouvez, par bêtise, en faire des vices. C'est l'intelligence du cœur qui vous en préservera ; elle est souple, elle change et ose se contredire selon le milieu, le moment, l'intention, etc. : elle a toujours raison.

L'intelligence étant liée à la complexité, il faut s'attendre à voir se former des générations de plus en plus subtiles, raffinées, hypercritiques, mais aussi capables d'engagements fervents et de convictions fondées. Seulement la transition vers une vraie solidité spirituelle n'est pas encore commencée : nous sommes tous égarés dans la jungle inexplorée de la complexité, mais il est évident que cette période sera dépassée, parce que la science progresse vers une « théorie du tout », qui nous permettra de mieux situer notre Evolution, d'en comprendre plus nettement le sens et d'en tirer toutes les conséquences. Ce qui était naguère philosophie et religion, c'est à dire les aspects les moins scientifiques de nos connaissances, est en train de franchir le seuil de l'objectivité et de se transformer en principes indubitables. C'est un nouvel horizon qui s'ouvre. Des évidences vont remplir ce qui n'était que croyances ; des conduites spirituelles, dont des multitudes de sectes font empiriquement l'expérience, vont pouvoir se décanter ; une foule de croyances sans fondement vont disparaître au profit de convictions objectivement fondées. Il ne s'agira même plus, techniquement, de religions, mais de conduites enracinées dans le terrain solide de l'expérience. En se durcissant et en s'ouvrant à toutes les formes du désir (aimer, dominer, adorer, etc.), la psychanalyse a de beaux jours devant elle.

11. ORDRE ET DESORDRE

Ce fil conducteur dont j'ai parlé est évident, sa présence s'impose à quiconque considère l'Evolution sans parti pris, ni idéologie préconçue. Certes, il est infime et ne concerne qu'un nombre limité d'êtres. Il résulte de séries accumulées de hasards heureux, totalement imprévisibles. A moins de découvertes nouvelles, ces rares nids de conscience, s'ils existent, ne pourront guère communiquer, s'encourager, s'entraider : les distances sont infranchissables. Mais il y a sûrement, d'évidence statistique, des foyers de pensée et de recherche comme le nôtre, dispersés dans l'univers. Si le fil conducteur est analogue à celui qu'on observe sur la terre, l'univers pourrait devenir une sorte d'immense noosphère. Il est évidemment impossible de vérifier cela, mais cette pensée, à elle seule, a un pouvoir extraordinaire. Quand on la médite, le ciel étoilé s'anime et se rapproche. Nous ne serions donc pas seuls ! Oui, il est impossible que nous soyons seuls ! De tout mon être, je voudrais participer une telle rencontre !

Cet immense effort évolutif ne saurait être programmé : il résulte d'un instinct qui remonte peut-être au *big bang*, dont il serait une des retombées, avec un besoin élémentaire, « d'être plus », de savoir, de penser et, sûrement, d'aimer toujours plus. Tout a surgi, paraît-il, d'une fluctuation quantique, il y a quelque treize milliards et demi d'années. Treize milliards d'années ont suffi pour transformer de l'énergie en matière et la disperser violemment. Cela a suffi ensuite pour que la vie puisse y germer. Dans la période intermédiaire, qui est la nôtre, les cataclysmes se calment, la vie devient possible, quelque chose émerge, de nature très complexe, mais aux conséquences simples, quelque chose mûrit d'absolument différent : le pouvoir de penser vient doubler le réel d'une fine et précaire membrane de conscience, de conscience éveillée, critique., organisatrice.

Cette couche fragile, si surprenante et si puissante, je ne puis m'empêcher de penser qu'elle fait partie « du fil conducteur ». Je ne puis le démontrer, je n'ai de cela aucune preuve, mais, privé de cette hypothèse, je retombe dans une brume de poussière qui m'étouffe. J'écris cela avec une conviction plus solide que ce qu'on dénomme une foi : celle-ci délimite des idées, en donne des définitions abstraites, tandis qu'ici, en tenant les imaginaires à l'écart, je ne fais qu'exprimer, en mots certes inadéquats, ce qui visiblement anime en profondeur toute l'Evolution : c'est un irrépissable besoin d'atteindre une plénitude supérieure d'existence. L'existence, dont nous n'avons encore qu'une faible expérience, est une énergie en quête d'une émergence suprême : nous voulons dépasser la verbosité creuse de mots tels que « l'existence en soi » ou « l'absolu », nous préférons participer activement aux progrès techniques qui développent nos possibilités de savoir et de comprendre.

Jusqu'ici la connaissance s'est construite comme un échafaudage autour de ce qui est, désormais nous commençons à pouvoir participer aux œuvres vives : nous devenons même créateurs en accord avec la nature et appuyés sur elle, cherchant à l'améliorer et parfois à la dépasser. Contrairement au mouvement des religions occidentales et islamiques, qui n'ont cessé de vouloir humilier les créatures, la confiance dans cette Evolution nous redresse, elle exalte nos pouvoirs créateurs et nourrit en nous un orgueil sain, que certains chrétiens jugent trop souvent coupable, parce qu'il leur semble porter atteinte à la toute puissance du divin : en fait il s'agit simplement d'une confiance fondée sur des faits, des constats, des évidences. Nos progrès ne sont d'ailleurs ni réguliers ni programmables : ils émanent d'un désordre

culturel, où voisinent le meilleur et le pire. Si le meilleur prend le dessus, c'est par sélection naturelle. C'est ce qui se produit d'ailleurs dans l'ensemble du progrès humain, apparemment livré à nos fantaisies. Le recul de la cigarette en est un bon exemple : il était assez dur de se priver de fumer, mais le bon sens finit par triompher, la santé étant en jeu.

La sélection naturelle choisit le complexe, parce qu'il est plus souple, plus résistant, plus évolutif. Dès qu'elle le peut, elle introduit un auto-développement et une auto-gestion. Elle invente la vie pour se déployer plus librement. Le « besoin de s'associer » et de se complexifier est une loi fondamentale de toute croissance. Cette tendance se manifeste dans tous les systèmes suffisamment alimentés en énergie et soumis à dissipation. Quand il passe par un équilibre précaire, à la moindre dérive, il se remet à se complexifier.

Une telle sélection est-elle dirigée ? Question sans réponse possible. Pour ma part, une sélection continue, mais invisible, me paraît plus probable qu'un pur hasard, c'est une sélection, qui agit de l'intérieur, comme une sorte d'instinct primordial, un besoin d'émerger du désordre absolu.

Nous vivons dans un désordre relatif qui est le lot de tout ce qui existe et qui se manifeste dans le fonctionnement si déconcertant de notre cerveau que l'intention gouverne. Il est évidemment risqué de prêter aussi une intention à « l'univers » ! Mais c'est une intention primordiale, celle d'exister toujours plus.

On peut déjà tirer de cela une morale : pour obéir à cet instinct universel d'existence maximale, il faut dépenser toujours plus de travail, c'est à dire faire travailler l'Evolution au maximum. Si je m'interroge sur le sens de mes activités, je parlerais de la nécessité de mettre de l'ordre dans le désordre. Le « foyer » de l'Evolution est un bouillonnant cratère de différences, c'est le lieu de l'unique et de l'irremplaçable. La création est l'intrusion du désordre dans l'homogène, avec le risque de tensions, fusions, éclatements, symbioses, etc. Le désordre est la preuve que l'Evolution est en cours : nous plaçons des couches d'ordre sur ce désordre, mais la couche se détache dès que l'Evolution l'affleure.

Le temps est la dimension du changement, c'est par lui que passe tout le processus, qu'il soit positif ou négatif. Le désordre, les structures en voie de dissipation, ouvrent de nouveaux espaces à l'énergie et permettent de transcender peu à peu des oppositions qui paraissaient insurmontables. Nous n'avons pas encore pris pleine conscience de ce que nous apporte le temps : au lieu de tourner en rond, il nous permet aller de l'avant. Ce n'est pas un lac, c'est un torrent. Notre intelligence est sans cesse bousculée et se renouvelle ; des phénomènes nerveux, spirituels, intellectuels, etc, nous transforment. Le monde germe, vit, grandit et change autour de nous, la nature se découvre des pouvoirs imprévus : voyez cette extraordinaire extension du téléphone portable, qui ouvre une nouvelle phase de communication interpersonnelle. Un désordre en résulte, qui entraîne de nouvelles relations et multiplie les interactions. Voyez l'évolution politique vers un libéralisme ordonné et social, conséquence de terribles expériences idéologiques etc...

L'Evolution est animée par des sources permanentes d'énergie (le soleil, la chaleur, la lumière), de fréquentes réentrées approfondissent et orientent le progrès, en particulier au niveau supérieur où s'exercent les consciences. On ne saurait exagérer l'importance de ces réentrées qui caractérisent un cerveau intelligent et ouvert. Les réentrées ne feront jamais un

circuit, au contraire, elles permettent d'en inventer un autre en le complexifiant : c'est, par exemple, le rôle de l'esprit.

En vérité, ma foi est solidement fondée sur cette Evolution qui me paraît positive. Cela me réjouit le cœur : rien de tel que de pouvoir compter sans cesse sur du nouveau, on se sent dynamisé. Le fixisme est en tout domaine réducteur, parce qu'il doute de la puissance créatrice du temps. Il pérennise les divisions et cristallise les différences. Le temps est, dit-on, un grand médecin, cela se vérifie dans le domaine des idées et des valeurs, comme dans celui des théories politiques, des religions, des mouvements de pensée etc. Plus les différences sont éveillées, plus l'Evolution s'accélère, car elle a besoin de ces tourmentes, elle en vit. C'est dans le désordre que le nouveau affleure, quand l'ordre ancien commence à se dégrader et que la liberté créatrice s'affirme et prend ses aises : voilà le moment idéal pour changer, le moment où le neuf pointe son nez. La caractéristique du désordre est de ne pouvoir être résumé, comprimé, étiqueté, rangé dans un tiroir ; il va librement son train, comme la nature, où rien ne se laisse exactement minuter, mesurer, enfermer dans des cages de mots. La physique contemporaine nous apprend, d'ailleurs, que rien n'est jamais absolument déterminé. Dans le réel, les probabilités sont, soit très faibles, soit extrêmes, parce que l'espace-temps n'est jamais abstrait, mais **organique**, donc souple. L'absolument exact ne se trouve que dans des abstractions, dans notre cerveau : il se réalise dans les mathématiques, c'est à dire dans le virtuel, dans une réalité théorique irréalisable, purement intellectuelle, platonicienne. Afin de mieux coller au réel, il a fallu imaginer des nombres complexes et recréer du concret dans l'illusion des fractales.

Une autre réalité se manifeste ainsi dans l'abstrait. Parfois les reproductions du réel nous émerveillent autant, sinon plus, que l'original. L'abstrait, le répétitif s'efforcent de nous donner l'illusion du concret, et, là encore, des frontières semblent franchies : nous vivons de plus en plus sur les limites entre le cristal et la fumée, entre le dur et l'informe, le formel et le diffus.

En fait, le *big bang* n'est pas tellement loin : il n'a pas encore développé toutes ses conséquences ; il reste même des traces de son énergie originelle et il naît encore beaucoup plus d'étoiles qu'il n'en meurt. Quant au *pré bang*, personne n'en a encore percé le mystère. On nous parle d'une énergie pure, développée en l'absence de toute matière ; une fluctuation « quantique » aurait suffi pour transformer une formidable énergie en matière et anti-matière. Celle-ci est presque immédiatement retournée à l'état d'énergie par suite de l'anéantissement réciproque, ne laissant qu'un maigre vestige qui brille dans les galaxies. J'aime que la *théorie des cordes* nous propose un univers dont la nature ultime serait faite d'infimes anneaux vibrants, qu'il nous sera toujours impossible de voir, parce qu'ils appartiennent au monde minuscule de Planck, mais dont les vibrations sont infiniment variées, individualisant ainsi tout ce qui existe et se prêtant à toutes sortes de différences. Cet univers vibrant me réjouit et j'y participe volontiers, il honore l'imagination fertile des physiciens.

L'autre face est à l'opposé, un peu comme le cœur se distingue de l'intelligence : elle concerne les réactions des sens et des sentiments, c'est-à-dire les valeurs. Celles-ci sont indicibles parce qu'infiniment complexes et labiles, vraiment indivisibles et indéfinissables, ni formalisables ; ni mesurables parce que toujours concrètes. Elles ne sont exprimables que par le détour des images, de la poésie, de la musique et de certains gestes ou traits du visage. Ces formes d'expression sont symboliques, car il s'agit vraiment d'exprimer l'inexprimable, comme ce qu'éprouve, aussi bien que nous, l'animal. Bien que spontané, il s'agit là d'un

système de signes convenu, complexifié et systématisé. Un ordre émerge ainsi du désordre, où l'évidence laisse une large place à l'initiative personnelle ; c'est là encore un ordre animé par un désordre, un désordre vital : ce mélange est universel ; sans désordre, c'est à dire sans renouvellement, sans être sans cesse troublé, l'ordre est mortel, et le désordre absolu ne l'est pas moins.

La rationalité réduit, tandis que l'égarément et l'irrationnel ouvrent sur l'incertain : la pensée se renouvelle par cet insaisissable désordre, que l'ordre ne cesse d'évacuer. Pour penser plus profond, il faut donc saisir « l'insaisissable » qui se cache dans le désordre : il fluctue et foisonne dans les coulisses de notre esprit. Ne pas être toujours en scène, en représentation, quitter les chemins battus, éprouver du plaisir à se perdre. Le désarroi total, la perte appellent le renouvellement et cela s'applique même aux scientifiques. Cet égarément est déterminant pour qui s'est mis en tête d'être pleinement humain, par contraste avec l'intellectuel, handicapé par un langage abstrait et prosaïque. Vouloir éliminer le désordre conduit aux camps de concentration. L'ordre asphyxie et finit par détruire la vie. L'ordre profond de l'univers est insaisissable. L'ordre est indispensable, mais doit être sans cesse dépassé.

Ce sont les romantiques, après des lustres de rationalisme et de logique classique, qui nous ont libérés, en découvrant les vertus juvéniles du désordre. Telle a été l'expérience de Senancour vers 1803 en se promenant dans la forêt de Fontainebleau : « Je ne m'oriente point, au contraire, je m'égaré quand je puis. Souvent je vais en ligne droite, sans suivre les sentiers... Il y a un chemin que j'aime à prendre : il ne va ni aux plaines, ni à la ville. Il ne suit aucune direction ordinaire, il n'est ni dans les vallons, ni sur les hauteurs. Il semble n'avoir point de fin ; il passe à travers tout et n'arrive à rien : je crois que j'y marcherais toute ma vie »²

S'égarer, quitter la voie tracée, c'est se retrouver soi-même et, séparé du raisonnable, de l'utilitaire, pénétrer dans les profondeurs inconnues, inexplorées de sa propre imagination et de sa sensibilité : c'est exister plus largement, en prenant conscience de l'inconnu qui t'habite.

Dans la vie courante nous utilisons et mélangeons sans cesse deux moyens de communication, mais le premier, c'est-à-dire le passage par l'abstrait, prédomine parce qu'il est bien plus précis et plus rapide. Cela explique la crise actuelle de la poésie, de la mélodie expressive et de l'art en général, voire du langage affectif intime et du langage religieux, réduits à de vieilles métaphores, usées depuis longtemps. Nous ne savons plus exprimer nos sentiments complexes et délicats, qui ne font que nous effleurer : cela demande du temps et une certaine expertise, que sait fournir la littérature, mais que l'école est incapable de faire partager. Nous tentons de combler ces lacunes par des déhanchements rythmés, qui n'ont guère conservé la grâce des anciennes danses. L'énergie de la fête est devenue très technique, brutale, on se défoule jusqu'à épuisement, souvent soutenu par des drogues, c'est une sorte de retour aux bacchanales.

Nous cherchons ainsi à faire émerger (du désordre, voire de la licence) un « ordre libérateur ». La pression qu'exerce la civilisation technique est énorme, écrasante : alors nous

² Senancour. *Oberman*, Tome I, lettre 12, Arthaud, 1979, p.67

éprouvons un besoin vital d'expansion brute, comme les enfants, dans des espaces de défoulement, et quelquefois même de destruction, hors de toute loi. Il y a un certain équilibre dans cette alternance de périodes ennuyeuses et de récréations barbares.

Tel est le pas de danse désormais universel ! Un mixte de servitude et de licence : c'est un des plus surprenants caractères de l'Evolution actuelle : cet intime mélange d'autonomie (grâce à la complexité) et de continuité (un minimum d'ordre dans le détail et dans l'ensemble), rendant possibles des avancées à la fois cohérentes et aveugles en direction de nouveautés imprévisibles.

Tel est le milieu, inquiétant, mais prometteur, où se déroulent nos existences. Nous sommes écartelés entre l'animalité et le spirituel, nous subissons, à la fois, ces deux attractions, ce qui rend notre conduite instable, mais libre, car on peut toujours les maîtriser. La liberté est juste au carrefour de l'ordre et du désordre ; voilà ce qui donne à *l'intention* tant d'importance : car elle procure un sens à la liberté sauvage, en lui donnant un but. Ce but prend du poids par la simple prise de conscience et la parole : ceux qui n'ont ni intention, ni but, stagnent dans la stérilité et perdent finalement la joie de vivre.

La pensée humaine n'est jamais loin du sentiment et de l'émotion. Elle est créatrice dans la mesure où l'intention qui l'anime est vive : l'organisation viendra plus tard, c'est une intuition dynamique et globale qui la crée. Elle est composée, moins d'idées et de mots, que de ce genre de pulsions, où il entre de l'enthousiasme, de la conviction ou de l'indignation, c'est-à-dire des sentiments. Qu'est-ce, en effet, qu'une conviction ? Il y en a de toutes sortes ; toutes sont explicables, mais plus ou moins intelligentes. C'est là qu'intervient la sélection naturelle et la mise en ordre. La sélection naturelle, dans le domaine des idées, est très intéressante à observer : certaines idées vieillissent vite, certaines se transforment en systèmes, en doctrines, ou bien se dessèchent et s'effacent. Mais, là aussi, il y a une progression d'ensemble : de moins en moins de mythes, de principes à priori, mais un effort constant en direction de faits objectifs indiscutables, un primat reconnu, celui de la science, un effacement progressif des croyances mal fondées, ou naïves, une sorte de nettoyage qui est aussi une découverte, parce que l'observation nous révèle une réalité objective de plus en plus stupéfiante et même bouleversante. Plus nous avançons, plus se découvre une complexité sans bornes dans le moindre des phénomènes. Voilà la direction dans laquelle une religion solide pourrait naître, en harmonie avec la mentalité de notre temps : des convergences sont en cours. Je vais en parler.

Parce que l'Evolution n'est pas programmée, elle comporte une très importante épigénèse, c'est-à-dire qu'il faut sans cesse qu'elle s'adapte aux nouveautés, en tire le meilleur parti et se transforme elle-même à ce contact. Bref, il faut savoir évoluer, ne jamais se figer, mais réfléchir et s'adapter à ce mouvement. Il n'y a pas de vérité définitive, à part dans les mathématiques ; nos langages n'y sont sans doute pas propices, ils évoluent eux aussi et nous vivons avec. Nous sommes donc condamnés à vivre dans l'incertain et le précaire. Or il nous faut, malgré cela, nous engager : j'ai déjà dit que je me méfiais de la « sagesse » que célèbrent les bonnes âmes. Si les hommes n'étaient que sages, ils seraient encore dans la caverne, environnés d'une nature exubérante. La sagesse est trop souvent négative et frustrante : nous avons plus besoin de moteurs que de garde-fous. Le rêve des parents d'avoir des enfants « sages » est peut-être une sorte de lâcheté : la sagesse se couche sur le rêve qu'elle étouffe et s'y endort à l'abri du courant ; elle ne songe qu'à se conserver. Or notre nature implique l'excès et l'aventure, justement parce qu'elle n'est pas achevée et que tout est risqué autour

d'elle. Il nous faut donc, non pas subir, mais, dans la mesure du possible, créer un ordre *ouvert* avec persévérance et imagination : c'est le privilège de notre temps, il faut devenir des êtres libres.

Les métaphysiques de l'Être sont évidemment de tout repos ; celles du Devenir, imprévisibles parce qu'elles sont vivantes, sont toujours en danger de mort et c'est ce qui les rend passionnantes.

DEUXIEME PARTIE

LE RELIGIEUX

1. AVENIR DU RELIGIEUX

Les pages qui précèdent étaient une introduction à ce qui me paraît l'essentiel : la persistance du sentiment religieux. Introduction certes cursive, mais nécessaire, tant le religieux semble exclu de la culture techno-scientifique environnante : son langage est périmé et agaçant, l'esprit laïque forme désormais nos mentalités. Si vous voulez accéder au langage au religieux il faut désormais, non seulement vous écarter des religions instituées qui ne sont plus guère que des services publics, mais aussi vous séparer du genre d'esprit qui nous gouverne et que nous partageons avec la plupart de nos contemporains.

La nature a désormais perdu beaucoup de ses mystères, nos connaissances progressent vite, nous ne croyons plus guère aux miracles, nos esprits ont confiance dans la recherche scientifique et nous savons distinguer les faits objectifs, même les plus étranges, des fantasmes de notre imagination.

Les fondements des religions se sont donc délités et les mentalités évoluent. On peut prévoir sans se tromper, que l'avenir des religions est gravement compromis et que certaines agonisent. Ce n'est plus qu'une question d'années. Elles vont s'effacer parce qu'elles ne sont plus nécessaires, parce qu'elles étaient soutenues par une culture qui n'est plus la nôtre, parce que désormais beaucoup trop de gens n'en comprennent même plus le langage, parce qu'elle opposent à l'Evolution une résistance suicidaire et vont bientôt se trouver séparées de la vie. Ni révolte, ni crise de conscience, cela se fera tout seul, faute d'éducation religieuse, de religion acceptable et de ministres du culte.

Mais une grave mutation s'annonce. Nos relations avec le divin ont commencé il y a plus de vingt mille ans, il est impossible d'imaginer des êtres humains entièrement privés de conscience religieuse. Cependant nos esprits, attirés au dehors par une foule d'intérêts, ne perçoivent presque plus leur vie intérieure et se laissent absorber par l'activisme quotidien. Personne ne peut échapper à cette frustration ; les plus faibles iront se réfugier dans des sectes. Cette transformation est inéluctable et devrait attirer l'attention car elle a des conséquences énormes.

Mais, attention ! L'effacement des religions n'est pas une disparition du religieux proprement dit : c'est peut-être au contraire sa libération ! C'est pouvoir remonter à ses sources et lui donner un nouvel essor ! Les religions sont des réductions historiques du religieux, elles ont suivi la courbe sinueuse de nos relations avec le réel. Ce ne sont pas du tout des listes de croyances, de récits, de légendes, etc, ce sont des manières d'être, des conceptions de l'existence, qui ont depuis longtemps modelé nos consciences. Elles se sont objectivées peu à peu, ont combiné des systèmes, des programmes d'activités et de fêtes, etc. Elles sont devenues de vastes organisations, avec leurs agents, leur hiérarchies, leur centres de décisions, leurs législations, leurs cérémonies, etc. Tous les grands moments et toutes les faces de l'existence en ont été ainsi imprégnés, puis colonisés, mais d'un autre côté la religion est devenue un aspect banal de la vie sociale, alors qu'elle aurait dû exprimer ce qu'il y a en nous de plus profond : elle est devenue un décor ou un confort. Elle a perdu ce qui faisait sa vraie valeur, c'est à dire l'intensification de notre conscience d'être, qu'elle a remplacée par une information surabondante. Il n'y a plus que les cloîtres et les retraites, ces réserves de

silence pour échapper aux multiples et agaçants appels du « divertissement » : jamais ceux-ci n'ont été aussi séducteurs. Mais, de toute façon, notre esprit est ailleurs : le cerveau gauche de *l'homo habilis* a pris le pouvoir, le religieux n'est plus que du temps perdu au détriment de la vie réelle.

Ce que j'appelle le *quasi-religieux*, c'est à dire ce qui relève des émotions fortes, comme les arts, la musique, la poésie et les grandes aventures de l'amour ou parfois les élans de solidarité, d'entraide, et même la vie de famille, les retrouvailles entre générations, bref tout ce qui porte encore des traces d'inspiration et de tendresse, a été presque entièrement absorbé par la dureté du rendement et l'exigence d'efficacité. La mentalité commerciale a tout envahi : elle règne sur une société vouée à produire des bénéfices. Le religieux n'est plus qu'une diversion, une interruption du sérieux, ou bien une vieille coutume à laquelle on obéit par habitude. La force, qui jadis inspirait des vocations, des missionnaires, des dévouements extraordinaires, qui dévorait des vies et allumait des charités, se dissimule discrètement. Cela s'efface comme l'attachement à la patrie, à la famille d'origine ou au clan. La transcendance, qui se situait au-delà ou en deçà de l'utile, a cédé la place à d'autres admirations d'un tout ordre, comme les exploits sportifs, les grandes réussites techniques (l'A380, le viaduc de Millau, les TGVs). Toutes choses qui soulèvent l'enthousiasme : on « plane », c'est à dire qu'on est transporté au-dessus du quotidien, on monte, on retrouve ce qui faisait la spécificité du religieux sous forme d'une exaltation pleine de respect, une sorte de délivrance analogue à l'effet rapide, mais purement chimique, des antidépresseurs. Il y a en tout cela des éléments dispersés typiquement religieux.

J'ai éprouvé cette illumination, ce feu d'artifice intime, deux fois dans ma vie. Dans ma ville natale, à Nice, le soir de la Libération, en circulant dans le centre ville : tout le monde était dans la rue, on se tutoyait, on osait se parler sans se connaître, on s'embrassait, la société était entrée dans une phase de fusion, elle changeait d'état, elle entrait dans un état « gazeux ». Il se passait là quelque chose d'inimaginable. J'ai ressenti cela aussi en 1968, en montant le Boulevard St Michel avec l'immense cortège des étudiants de Vincennes : la cohésion humaine devient alors une matière brûlante où s'annulent les différences. Il se crée une sorte de plasma, la participation devient totale. Moments exceptionnels que le souvenir exalte, mais qui donnent une idée de ce que pourrait être un jour une société d'êtres humains sans frontière.

Il me semble qu'il faudrait viser à prolonger cet état spirituel extrême qui fait d'une société humaine, simplement grâce au bonheur d'être ensemble et de participer à un grand événement, un milieu extraordinaire, donnant un avant goût d'une autre forme d'existence consciente.

En fait, l'expansion du religieux nous assiège, depuis qu'elle ne se trouve plus dans l'enceinte des religions d'où la civilisation l'a exclue. Elle se maintient autour de nous, dans nos relations avec la nature et dans les énergies de transcendance, qui se réveillent çà et là, à l'improviste.

Le religieux n'est pas, pour l'essentiel, un credo (qui n'est qu'un instrument) forcé par l'histoire, c'est plutôt un chemin en direction d'une intimité (*intimior intimo meo*, dit saint Augustin) sans limites. Une telle intimité ne peut donner lieu à un système, à une philosophie, à une idéologie. Non ! C'est l'existence consciente toute entière qui se déploie :

rien de plus naturel et de plus sain, c'est la vie consciente qui demande la place dont elle a besoin, pour jouir de son être, pour exister pleinement.

Le monde laïc opère une castration en nous privant d'un aspect essentiel de notre personne. Il nous arrache des portions importantes de notre conscience et nous bourre d'informations qui nous séparent de nous même. L'appauvrissement qui en résulte commence d'ailleurs à se faire sentir et des gens, complètement désemparés, en arrivent à se conduire comme des barbares. Réduire la part du religieux, c'est en même temps réduire une part essentielle de l'humain, c'est « se simplifier », donc rétrograder, revenir vers un stade antérieur, celui de l'animalité. Il faut bien comprendre – je viens de le répéter – la différence entre le religieux qui est une tendance naturelle permanente et la religion qui est une Institution livrée aux remous de l'Histoire. Quand je parle du religieux, je parle d'une configuration primordiale, indestructible. Elle est inscrite dans toute conscience normale, dans les multiples formes d'admiration, de respect, d'émerveillement, d'affection, mais aussi de peurs, d'angoisses et d'espérances. C'est une des dimensions de la connaissance de soi. S'en débarrasser, c'est se dénaturer.

2. DE BAS EN HAUT

Introduire au religieux n'est pas facile et peut déclencher une foule de méprises. Il ne s'agit pas ici de porter un regard critique sur les religions : on s'abandonnerait tout de suite à de trop faciles caricatures et on s'éloignerait du vrai sujet, qui n'est pas la religion engagée dans l'histoire et donc évolutive, mais le « religieux », c'est à dire un sentiment que la plupart des hommes peuvent partager.

Je précise tout de suite qu'il peut y avoir beaucoup plus de religieux dans une promenade en forêt, au clair de lune, que dans un cours de théologie solidement construit. La promenade est initiatique : on peut en conserver une profonde impression ; elle peut marquer et changer ma vie, en l'absence de toute religion. Un cours de théologie peut s'étendre sur des mois de réflexion et d'analyse intellectuelle, mais ne contenir aucune valeur religieuse et n'avoir aucun effet sur l'existence. Le religieux est une expérience vécue, à la fois personnelle (presque incommunicable) et publique, car elle est partagée par d'autres. La religion est une Institution humaine, évolutive, vécue de façon variable et qui concentre un certain nombre de positions morales, idéologiques, sociales et philosophiques. Elle regroupe des gens de même obédience qui adoptent des principes communs.

Les religions ressemblent trop à une société civile : elles ne sont pas assez religieuses pour certains affamés de spiritualité. Ils se rattachent alors à des sectes et se regroupent ailleurs. Néanmoins toutes les religions, en s'entourant d'Institutions et de dogmes, cherchent à se refermer, alors que le religieux peut être reconnu partout où l'être humain se donne tout entier et ainsi se consacre. Même le travail quotidien peut se colorer de sacré, autant que les événements décisifs d'une vie humaine. Le sacré n'est pas déterminé par des rites : c'est un sentiment spontané, un accompagnement spirituel, qui se manifeste dès qu'un être conscient de soi s'engage totalement et devient vraiment ce qu'il est en train de faire. Le religieux peut ainsi, pour peu que votre conscience s'y prête, colorer toutes vos activités, votre travail, la nourriture, le coucher et le réveil... Il est agréable et rassurant d'irriguer ainsi votre vie de sacré : on a (hélas !) tenté de l'enfermer dans des temples, cryptes, églises, mais il ne se laisse pas domestiquer ou réduire en formule. Comme toutes les activités planifiées et stylisées, parce que répétitives, la prière peut se réduire à une récitation, une habitude parmi les autres, d'autant plus que le sacré est une émotion collective qu'on célèbre volontiers en groupe. A l'origine, comme encore chez certains peuples primitifs, le divin est partout, répandu en toute chose, dans tous les événements parce qu'il fait partie de l'existence. Divisé en sentiments et croyances, il a été de plus en plus écarté de la vie courante et paraît, sous l'effet de la science, en voie d'extinction. Un tel effacement serait cependant catastrophique, car il laisserait les humains dans un accablant désarroi, réduits comme les animaux à des activités de survie, une inadmissible régression.

Faute d'alimentation spirituelle fraîche et d'imagination créatrice, le religieux peut, en effet, fonctionner à vide. La vie contemplative ne convient qu'à une élite exceptionnelle : en fait, le religieux peut s'exprimer sans qu'on le veuille, sans même qu'on y pense, dans les moindres détails de l'existence ; il peut même la transformer en la criblant de trous de lumière et faire ainsi rayonner les vies les plus humbles.

Il n'est pas indispensable pour cela de se mettre en état de prière ou de contemplation, ni même de fréquenter des églises : un certain état de l'âme, une simple posture oblatrice suffit à transformer l'éclat de la journée. Il me paraît évident que l'on va plus aisément vers le divin en rêvant au bord d'un lac qu'en méditant les preuves de l'existence de Dieu. Le philosophe ne touche que la fine pointe de l'esprit, le rêveur se projette tout entier dans ce qu'il rêve. Le ciel, par exemple, est un rêve que je partage avec beaucoup de gens, mais les quatre fameuses preuves de l'existence de Dieu me laissent froid. Ces inspirations intimes ne relèvent pas du langage, elles viennent de très loin et s'imposent.

Etrange époque où la science déclare que chaque chercheur fabrique sa vérité dans les domaines ultimes de la physique, mais demande à chacun de s'abstraire lui-même de sa recherche, afin de rester froidement objectif !

En fait, la bonne méthode serait de partir d'en bas, c'est à dire des données que fournit la nature et de vos évidences intimes que vous seul êtes capable d'élever jusqu'à l'indicible. On ne démontre pas le divin, on le rencontre, on le vit. Il n'est pas suspendu au résultat d'une expérience intellectuelle, il est ressenti dans nos rapports avec le cosmos ; on ne le rejoint pas directement, il faut passer par la terre et par les sentiments. Les penseurs sont trop pressés : ils fabriquent des modèles en combinant des lois soigneusement établies, ils construisent ainsi une réalité nette, logique, ils copient le réel en le simplifiant. Ainsi la religion a concocté des modèles simplistes et gratifiants, faits avec des désirs et des rêves, sans trop se préoccuper du réel. Moi, c'est le réel qui m'intéresse, ce qu'il y a dedans ; le modèle n'est qu'une réduction stable, le réel est une émergence, certes prévisible, mais toujours neuve. C'est au point d'émergence que j'aime me placer, là où le religieux renaît sous une forme toujours nouvelle, en général plus large. Il y a du religieux dans le sport, par exemple, quand on chante l'hymne national des vainqueurs ; chaque fois que se produit une explosion collective d'enthousiasme ou d'admiration. Il y a du religieux dans les fêtes nationales, quand un peuple prend conscience de sa dignité. En partant de ces manifestations exceptionnelles, on peut descendre vers des fêtes plus modestes, comme des fêtes de famille, où les gens découvrent leur destin commun et un attachement fraternel.

Ne me dites pas que ces fêtes ou retrouvailles profanes (et peut-être même utilitaires) n'ont rien de religieux. Toute célébration authentique implique une transcendance, même si elle ne comporte qu'un idéal social ou politique. Dans toute fête il y a une idée de dépassement, d'exaltation, de valeur supérieure : c'est pourquoi nous avons besoin de fêtes pour émerger de la prose et nous ouvrir l'âme au sublime.

Les fêtes expriment et prolongent ainsi une émotion qui dort dans les marges de nos consciences et a besoin s'éveiller de temps en temps. Une religion n'est ni une métaphysique, ni une fête nationale, c'est une transcendance qui cherche à s'exprimer, c'est à dire une joie collective, qui dépasse le quotidien.

Le religieux apparaît donc dès que la vie consciente s'approfondit et s'intériorise chez un individu ou dans un groupe. Il se produit alors un silence avec l'intrusion du sérieux. Car enfin, qu'est-ce en moi que la profondeur ? Une halte dans l'activisme, une pénétration dans les fonds graves de la conscience et l'affleurement des questions sans réponses. Oui ! Elles sont sans réponse, mais le seul fait de les poser change ton « tonus » d'existence. Quelque

chose s'arrête en toi, tu deviens ce que tu ne devrais jamais cesser d'être : une question qui vit, espère et attend. Une attente en forme de gouffre, une béance sans fond.

Certes les réponses surgissent de toutes parts, mais elles ne font que passer, car le gouffre est insatiable. Une attente insensée, celle du sens ! Une attente sans fin, qui finit par se suffire à elle-même et produire du sens à force d'attendre le couperet final.

3. L'EMOTION RELIGIEUSE

Le religieux est avant tout une forte émotion, accompagnée d'une foule de croyances et de liturgies traditionnelles. Il lui faut ce cortège pour exister, mais l'émotion est essentielle : c'est elle qui donne sens et valeur à tout le reste. Si l'émotion s'efface, ce qui l'accompagne n'a plus guère de valeur. Cela me fait dire qu'au stade actuel, les religions ne sont plus assez religieuses, elles se contentent d'encadrer et tentent parfois de susciter le religieux, mais nous ne sommes pas capables de nourrir longtemps une émotion esthétique. Nous tentons de l'imiter, mais nous restons souvent en dehors. Il est rare que nous puissions y entrer. Cet accompagnement est durable et visible tandis que l'émotion est invisible et passagère. C'est pourquoi, pour l'homme pressé, le religieux paraît n'être qu'une institution publique avec ses structures, son personnel et ses clients. Or ce n'est, en fait, que la partie visible, celle sur laquelle tout le monde a prise.

L'essentiel n'est pas là : il est dans ce que j'appelle la **religion naturelle** qui se développe spontanément en nous, dès qu'elle n'est pas inhibée par une société artificiellement laïcisée.

De cette religion naturelle, émanent deux sentiments, deux attitudes contradictoires : une sorte de peur et une sorte d'ivresse. Peur existentielle, avec la conscience de se trouver dans un milieu incompréhensible, sans autre motif que d'exister et de poursuivre ce qui a commencé ; mais aussi ivresse de toucher, de voir d'entendre et de se sentir vivant au milieu de transcendances attirantes, excitantes.

Le religieux est, j'y insiste, un produit immédiat de l'existence consciente et du cortège de questions insolubles qui l'accompagne. C'est une sorte de remède pour remplir ce vide et en réduire l'angoisse. Il s'agit d'extérioriser une vitalité intérieure. Le religieux se nourrit de ces deux sentiments et les équilibre.

Rien en tout cela d'intellectuel : le religieux fait partie des *qualia*. On n'en finirait pas si l'on voulait en énumérer les éléments : l'être entier y est intéressé. Ce n'est pas seulement une façon de penser : c'est une façon **d'être**. C'est pourquoi l'athéisme est une vraie mutation. On peut perdre la foi en un **credo** et progresser cependant vers un sentiment religieux plus profond. La foi est tout autre chose : elle s'ajoute au sentiment et le purifie, mais le sentiment d'adhésion est toujours pareil : un moment d'angoisse suivi d'une exaltation. Le reste n'est que pauvre fabrication humaine.

Cette fabrication est actuellement bloquée, parce qu'elle s'oppose au progrès. Il faut qu'elle disparaisse, mais le **quale** est, lui, intemporel. Si vous le chassez de votre conscience, il reviendra en force sous quelque autre forme. Car l'homme est un animal religieux, Chez lui, l'adhésion résulte de tensions et de partis pris ; c'est une cage d'abstractions qui nous protège contre des pulsions parfois aberrantes. On peut ôter la cage et la piétiner, mais on entre alors dans l'artificiel, on force la nature.

Comme tout sentiment, le religieux n'est pas exprimable directement, sinon par gestes, images et symboles. On peut le suggérer et l'inspirer, mais le fond est absolument personnel et chacun l'éprouve à sa façon. Les dogmes peuvent servir de balises ; on se regroupe autour

d'eux, mais le religieux n'est pas un système ou un modèle. Le temps le manipule à sa façon. Il se concentre derrière ce qui est dit et fait : c'est là que l'unité peut se faire grâce à *l'intention* qui est, au fond, partout la même. Plus elles s'approfondissent, plus les religions découvrent leur convergence.

Il ne faudrait pas réduire, par étroitesse d'esprit, une religion à telle ou telle pratique, alors qu'il s'agit simplement de manifestations sincères, d'humilité et de prière : quel autre moyen pour exprimer la participation de l'être entier et pour dire ces choses que les mots sont incapables de dire ? Les acclamations ou les silences, selon les mentalités ou les habitudes, changent de signification, les mots sont décevants parce qu'ils séparent au lieu d'unir. La célèbre et émouvante poignée de main du Chancelier Kohl et du Président Mitterrand au cimetière de Douaumont valait mieux que de longs discours.

Oui, c'est par le religieux que nous pouvons pénétrer en profondeur dans nos consciences. Ce qui, dans nos existences, nous paraît grave, est toujours de nature sacrée : refuser cette consécration oblige à rester superficiel. Il est évidemment plus commode de se limiter à des réflexes tout faits et d'exclure le sérieux, mais sauras-tu alors vivre vraiment ? Le sérieux, je le répète, n'est pas dans le geste, mais dans l'intention qu'il souligne. Tout dépend de ta volonté : si tu laisses faire la nature, ta vie n'aura pas plus de poids que l'aile d'un papillon, mais si tu te prends trop au sérieux, tu vas te ridiculiser : tout se concentre sur ta volonté, c'est à dire ton « courage d'être ». Il est évidemment plus commode de se limiter à un minimum de réflexion indispensable : la vie s'écoule alors en surface, seulement tu n'auras pas vécu.

Le religieux, qui relève, pour l'essentiel, de l'intime, n'est pas un ornement de l'existence : il en est bien plutôt l'axe. C'est notre échelle de Jacob. On en dégringole aisément, on s'y élève péniblement, mais on se tient, du moins, à la verticale. Si le religieux n'est qu'un rite, un geste, un certain langage, on peut dire qu'il n'est plus rien. Il n'existe vraiment que dans la *participation* active, dans *l'élan* qui l'inspire : le reste n'est qu'une retombée ou une incitation collective. Le religieux ne peut donc être qu'authentique ! C'est pourtant devenu le lieu privilégié de la fausse apparence et des discours vides !

Il faut répéter que le religieux est d'abord une manière d'être au monde et de réagir à l'existence. Toute conscience exigeante le rencontre. Il circule alors aux frontières de nos esprits, prêt à s'y insinuer. Il y trouve des attirances qui s'en emparent, lui donnent forme et substance, selon les lieux et les temps. Cet ancrage crée un besoin, il fait partie de la culture, un monde tout prêt, pour lui donner une forme définitive. Mais ce n'est là, du religieux, que la retombée : il ne survit vraiment qu'au niveau des racines, par la sève qui le renouvelle sans cesse. C'est de là qu'il jaillit, avant même de prendre une consistance visible. Ce qui m'intéresse, c'est ce pré-religieux, cette disposition instinctive, née de l'incomplétude de nos consciences, qui nous invite à nous adresser ailleurs, c'est à dire à invoquer une transcendance, parce que le réel ne nous suffit plus. L'échelle de Jacob reprend alors du sens, elle incarne notre besoin d'aller sans cesse plus haut, de savoir et de dominer. Cette insatisfaction nous imprègne : les hommes sont tels qu'ils ne peuvent se développer que *verticalement*, en faisant appel à des attracteurs intermédiaires qui leur servent de relais.

Il y a de la folie dans l'humain : en tout domaine, le chercheur est animé par un désir illimité : chaque découverte ou invention n'est jamais qu'une étape. La fièvre, les intuitions

qui nous animent, sont de la même nature que ce qui a créé les dieux : la seule différence, c'est que, là où les anciens ont fabriqué des réponses, les modernes découvrent à grand peine des probabilités. Ce probabilisme universel n'est pas une défaite, mais, au contraire, une grande conquête. Nous échappons désormais au carcan des faits inéluctables, propres aux grandes dimensions, nous vivons dans une réalité globalement incertaine. L'unique est devenu le bref reposoir de l'infini et l'unique est partout. La nature est, bien plus qu'avant, un temple et un laboratoire, un autel où l'on sacrifie à la Connaissance.

Il ne s'agit pas ici de philosophie, mais d'une quête évidente et passionnée : le sillage du progrès se prolonge en avant et doit bien mener quelque part ! Cela me suffit pour donner sens à toute mon existence : le monde ne sait pas où il va, mais il va là où se construit du nouveau.

Merci de me répéter ces évidences : grâce à elles, je commence à habiter mieux ma propre vie au lieu d'y loger pauvrement, comme un hôte de passage. Merci de me remettre sans cesse en contact avec cette intériorité existentielle, sans laquelle je ne serais rien : elle m'ouvre de vastes domaines d'ombre et de lumière, en marge de l'espace-temps.

Oui, l'essentiel est bien cette présence active, à l'extérieur et à l'intérieur, grâce à la participation, c'est à dire à l'adhésion libre et raisonnée qui me procure un vrai bonheur, celui d'être enfin conscient de ce que je suis en train de devenir.

Tel est le bonheur que diffusent les promesses et décisions solennelles, les grandes vocations et les appels du destin, les vrais mariages, tous les engagements définitifs : moments vraiment sacrés où l'on sort de soi, à la fois tremblant et triomphant, où l'on donne à sa pauvre vie un bref, mais durable, éclat d'éternité.

D'une façon générale, dès qu'on brise le cours ennuyeux des apparences, on pénètre dans un tout autre milieu (le « portail de la cathédrale ») : la grandeur y est incomparable et l'émotion devient pénétrante. S'interdire l'accès à cette autre face de son être intime serait tout simplement stupide. N'est ce pas se condamner à n'être jamais pleinement soi-même, à se vouloir en quelque façon infirme, handicapé à vie ?

4. LES CROYANCES

Le besoin d'intellectualiser le religieux et de l'objectiver dans des faits extérieurs, localisés, historiques, a toujours existé : il est humain (notre imagination est extrêmement créatrice) et cela intensifie le sentiment religieux en l'enracinant dans un lieu et un temps. Il est impossible d'échapper à de telles illusions : nous ne sommes pas de purs esprits !

Mais il faudra de plus en plus maintenir à leur place « inférieure » ces dévotions en nous efforçant de ne communiquer avec le « Divin » que par des élans intérieurs du cœur et de l'esprit. Pour beaucoup, les dévotions anciennes sont devenues obsolètes. Le foyer s'est déplacé : il s'écarte des croyances, il est devenu feu sans substance, il a moins besoin de tisons, il rougeie sans cesse.

Les croyances étaient des brandons, toujours prêts à reprendre feu, qui jalonnaient l'itinéraire de la foi. Ce ne sont plus que des repères. Rien de plus naturel, d'ailleurs, que ce besoin d'en savoir toujours plus sur l'inconnaissable et l'invérifiable. Il a engendré, en cours de route, une foule de superstitions et de fausses croyances, qui tapissent encore beaucoup de consciences religieuses et assurent un confort spirituel aux habitués. Cette apparente stabilité a longtemps gêné le travail des scientifiques : faute de bien connaître les phénomènes, on leur attribue des forces invisibles, on en a même fait des divinités...

Les croyances s'incrument très vite dans les mentalités. La crédulité humaine est sans limite, elle admet l'impossible et elle l'appelle miracle. Cela devient même une des bases de la foi. C'est évidemment parce que la nature ne nous suffit pas : les croyances complètent et, même, raffermissent l'expérience ; toutes deux font bon ménage dans ce domaine. Nous avons besoin d'une nature sensible, qui nous comprenne à demi mot. L'esprit positif paraît triste : il exige une permanente lucidité critique, qui dénude la nature, la rendant banale et ennuyeuse.

Les religions évoluées ont en partie fait le ménage. Il flotte encore ça et là des dévotions locales toujours vives ; des gens convaincus partent en pèlerinage vers quelque sanctuaire, des fêtes religieuses sont suivies, certaines même se renouvellent pour le plaisir des touristes : sans ces fêtes, la vie serait monotone ! Aussi, le culte des saints locaux n'est-il pas menacé : personne en Bretagne ne doute de l'existence de Sainte Anne ; en Provence, on croit aux Saintes Maries de la Mer, qui ont navigué dans une barque sans rame depuis le Proche Orient : en douter ferait trop de peine aux provençaux. Il est important que le pied de Mohammed ait marqué le rocher d'El Aqsa, juste à l'endroit où Abraham a failli sacrifier son fils. Il y a ainsi des lieux trois fois saints, comme la source du Jourdain ou la grotte de Massabielle, à Lourdes, que la confiance de millions de gens a fini par spiritualiser. Certaines croyances jouissent de privilèges exorbitants : elles renaissent périodiquement et viennent scander le cycle des saisons. Nous avons besoin de ces repères, ils humanisent une nature insensée et indifférente. Les multiples dévotions que nous avons ainsi cultivées, afin d'écartier les murs de notre prison, sont des moyens de spiritualiser les lois de la nature. Elles sont souvent d'autant plus appréciées qu'elles sont minutieuses et bizarres. Les anciens égyptiens portaient ainsi sur eux en mourant des guides de l'au-delà pour ne pas se perdre en route ; il y avait même des formules pour se faire ouvrir les portes. Le divin se trouve au seuil de

l'autre vie, qui est aussi le point final, la mort : là, peur et espérance se rejoignent. Le religieux devient quelque fois tellement oppressant que la vie réelle tend à l'exclure, à le rejeter en marge : ce fut le drame de l'Égypte, envahie par une religion de la mort, exactement à l'opposé des religions modernes qui écartent autant que possible les images funèbres.

Les croyances servent à stabiliser cette tragique alternance, nous tenons à elles d'autant plus que le doute menace. Ce sont des balises provisoires qui éclairent la route. Mais pour combien de temps ?

Je voudrais insister ici sur ce caractère purement historique des croyances. Nous connaissons assez bien leurs origines et leur caractère gratuit : elles sont nées d'un carrefour ou d'un mémorial. La culture contribuait, jadis, à les affermir, on avait besoin de ces dévotions, de ces fêtes, de ces processions, etc. : cela animait le déroulement des saisons, c'était entré dans les mœurs, cela faisait partie de la vie, c'était l'insertion du spirituel dans le temporel. Désormais ces fêtes se sont laïcisées : la Toussaint, par exemple, n'est plus qu'une fête du souvenir, qui se rattache, non sans peine, à une période de vacances ; Noël est une fête de l'enfance, Pâques, le grand sursaut du printemps, et la Pentecôte, l'embrasement par l'esprit (qui doit renouveler la face de la terre). Le caractère cosmique du religieux est là particulièrement évident dans cette grande fête qui clôture le cycle annuel.

Mais les dévotions locales peinent à survivre, ces parcelles de dévotion sont des pépites de transcendance perdues dans la prose quotidienne. Il y a aussi des vestiges de fêtes de clan, des réveils de la mémoire tribale : nous nous y attachons d'autant plus que le flot de la mondialisation efface nos repères habituels. Le timbre de la cloche du village est devenu si rare qu'il peut faire couler des larmes ! Ces choses là s'éloignent, s'effacent et font de l'existence un désert sans repères.

Car les croyances entretenaient une vie collective, la célébration dominicale était le moment où les habitants du bourg se retrouvaient avec plaisir. Pour beaucoup, le dimanche est encore le principal point d'eau où le religieux peut se ressourcer. Le respect du septième jour, le sabbat, est donc le dernier et précieux instant où l'intériorisation spirituelle est encore au programme, moment de recueillement et de participation collective, où les consciences endormies peuvent se réveiller.

L'excitation et l'apaisement, que suscitent ces cultes familiers, sont sains et favorables au développement de nos consciences. Il faut donc les considérer avec respect. Mais ils portent la trace ultime d'une époque périmée : ce sont des pièces de musée ou des pièces de transition. Il est temps de changer tout cela.

5. DES RELIGIONS INFREQUENTABLES

Quel paradoxe ! Une foule désemparée en quête de secours spirituel, juste au moment où les religions se rendent inapprochables, avec leurs vieilles superstitions, leurs idolâtries, leurs langages fossilisés et leur étroit esprit de chapelle. Peut-être, après tout, faut-il en passer par là, pour que l'indispensable mutation se produise et pour que les religions se transforment et s'adaptent à l'esprit du monde moderne. Nous avons besoin d'elles : il faut qu'elles renaissent, mais différentes.

C'est là une des importantes questions et dont personne ne parle : le caractère suranné des religions traditionnelles, leur impuissance à répondre aux besoins spirituels des foules, avec la distance qui ne cesse de croître entre le religieux et le prosaïsme de la vie quotidienne ; une béance que rien ne vient remplir, un vide dangereux où risquent de s'engouffrer les croyances les plus folles... Oserais-je dire que nous avons besoin d'une religion digne de nous, c'est à dire acceptable par tous ? Les religions sont en effet devenues infrequentables aux esprits avertis : elles agonisent lentement, elles se crispent parfois et deviennent agressives dans des pays où la tradition continue à imposer ses modes de vie. Partout les religions sont figées et ne peuvent évoluer, parce qu'elles sont enracinées dans un passé lointain. Elles s'appuient sur des textes devenus immuables, des textes qui évoquent souvent une perfection originelle que le temps aurait détruite et qu'il s'agirait de retrouver ; ils ne sont donc guère tournés vers l'avenir qui reste assez vide : une simple prolongation améliorée de la vie actuelle !

Les religions sont encombrées de croyances, souvent naïves, qui exercent inutilement la crédulité. Ces cultes se sont incrustés dans les mémoires : au lieu d'intensifier la piété, ils la dévalorisent, et même parfois la ridiculisent. C'étaient, à l'origine, des croyances édifiantes qui enchantaient et rassuraient : elles se sont réduites à des superstitions vénérables. Si les Eglises parvenaient à s'en débarrasser, de lourds handicaps seraient levés au seuil des sanctuaires et la religion se rendrait plus accueillante. Mais ces choses sont très complexe et peu maniables.

Les attracteurs sont toujours ambivalents : ils attirent, bien entendu, puis ils emprisonnent. Quand la religion devient réductrice afin de se mettre au niveau des croyants, elle ne joue plus son rôle émancipateur : elle fait exactement le contraire. Elle nous ramène au pittoresque des légendes. D'ailleurs, il faut bien le dire, aucune religion n'a encore atteint son vrai niveau ontologique : nous en sommes à l'âge de pierre du religieux et c'est assez humiliant pour l'humanité. La religion est encore, sauf rares exceptions, beaucoup trop réductrice : au lieu de favoriser l'expansion des âmes, elle meuble l'imagination de faits sans grand intérêt et elle met en miettes le sentiment religieux, en masquant l'essentiel sous une couche de poussière.

Sans doute est-il encore trop tôt pour souhaiter l'élimination des croyances naïves accumulées au cours des siècles : elles ont longtemps témoigné de la ferveur et de la confiance des fidèles, mais il va falloir bientôt faire le ménage et adapter nos croyances à nos consciences.

Quelle libération, quel soulagement, si les religions se limitaient à leur domaine propre et ne nous parlaient que du divin en laissant le surnaturel dans l'ombre !

Le divin n'est pas un album d'histoires édifiantes, ce n'est pas non plus une Institution avec ses fonctionnaires diplômés, ses lois et ses traditions ; ce n'est même pas une gerbe de doctrines que l'on peut étreindre avec amour : tout cela enveloppe le divin comme un placenta fait vivre un fœtus avant d'être rejeté. Le divin, pour l'essentiel, est une émotion profonde que tout être humain peut éprouver et qui renaît sans cesse différente. Ce n'est pas un contenu intellectuel, mais une façon de vivre en profondeur : une conversion n'est pas un changement de croyance, mais d'existence, c'est à dire l'accès à une existence plus large et en même temps plus personnelle.

Le religieux est, en effet, très pénétrant. Le juger du dehors est toujours risqué. Il se dissimule longtemps, puis brusquement occupe, toute la place. Sa vraie place n'est pas dans les nuages, mais au centre de la vie spirituelle.

Une extraordinaire mobilité affecte le concept de Dieu, qui revient sans cesse sur les lèvres du croyant : rien de plus volatil que l'idée que chacun peut se faire de son Dieu. Nous l'avons inventé pour **humaniser** un peu la nature, lorsque notre conscience a découvert sa terrifiante solitude : elle a éprouvé le besoin de parler à tous les êtres et d'animer toutes les choses. A l'origine, Dieu était donc partout ; son histoire est celle d'une purification : après avoir été une force de la nature, il est devenu un de ces *qualia* aux frontières indéterminées, qu'il ne faut pas tenter de préciser. En tout cas, sa présence fait partie de la conscience humaine, on ne peut l'en extraire sans la réduire. Ce n'est pas un ornement, un complément qui viendrait s'ajouter à l'expérience normale, c'est plutôt la conscience elle-même qui le produit en se développant de façon spontanée et naturelle. L'histoire de Dieu, c'est celle de l'homme essayant de penser son existence et son inachèvement.

C'est pourquoi les religions sont exposées aux agressions du temps et de l'histoire ; mais le divin reste intact. Il est loin d'exister encore pour nous dans sa plénitude, il mûrit dans un univers dont il devrait être l'ultime avatar. Telle une dimension à peine entrouverte, il nous attire et suffit pour donner un but lumineux à nos existences. Nous sommes en attente d'une aurore. Cette espérance est fondée sur toute l'histoire de l'univers : il est impossible de trouver un plus sûr fondement. Pour accélérer la marche et nous faire même croire que nous étions arrivés, nous avons jalonné notre itinéraire d'une série compliquée d'étapes, qui sont devenues, non plus des incitations ou des secours, mais souvent des obstacles : le temps est venu d'ouvrir la route.

Les religions, même fréquentables, sont crispées sur soi, elles se réduisent à des rites et des formules figées. Leurs promesses tournent à la magie à force de se densifier. Elles se réduisent à des habitudes et à des rites. Elles cherchent à prendre dans leurs filets les esprits en faisant d'eux des automates. Ce sont alors des cages, souvent douées de mille attraits, mais ce ne sont que des cages. Là encore, on a besoin de repenser, d'ouvrir, de mettre à plat et de repartir sur des bonnes bases telles que celles que j'évoque ici.

6. EFFACEMENT DU SACRE

Il se passe sous nos yeux un événement considérable : certains pays arriérés mis à part, l'ensemble des pays développés est en train d'évacuer le sacré. Le sacré est une sorte de réserve où l'on a mis en sécurité depuis des siècles un trésor de sentiments, d'idées, de choses, de comportements en marge de la vie courante, réputée profane. Tout cela a été mis de côté et réservé aux grandes occasions. Le sacré est donc exclu de la vie habituelle ; en lui se concentre une réalité à part, intimidante et pour ainsi dire venue d'ailleurs, étrangère, qu'on préfère tenir à distance pour lui conserver son étrangeté.

L'idée, qu'un mystère enveloppe ainsi la nature, est née avec la conscience prise d'un étonnement primordial : cet étonnement a d'abord imprégné toute forme d'existence, le divin était alors très proche, à peine caché sous des apparences éphémères. On vivait en contact permanent avec les dieux : le désenchantement du monde a suivi une foule de désillusions, la prose quotidienne a presque éliminé le surnaturel. Les dieux se sont effacés et la réalité s'est limitée à ce que l'on touche, voit, écoute, etc.

Après avoir réduit le divin au religieux, il a suffi d'en douter et d'écarter le religieux pour se trouver dans un monde nu, un désert, où ne subsistaient plus que des valeurs matérielles : plaisirs, douleurs et, avant tout, l'argent, la richesse étant la condition préalable du bien être. Plus trace d'illusions ! La réalité se fait dure ou plutôt indifférente. Le salut n'est plus que dans ce qu'on appelle l'aisance, seule susceptible de procurer la sécurité, le divertissement et la jouissance.

Or le règne de cette prose myope se révèle dévastateur : il rétrécit la sensibilité, il robotise la machine désirante et en fait une machine à plaisirs, il annule le cœur, c'est à dire la poésie du don, il réduit l'amour à des prouesses de copulation. En résulte une dégradation de ce qu'il y a de plus humain en l'homme : la fraternité, le véritable amour, la générosité, le respect réciproque, etc. Ne restent que des échanges de marchandises : le règne de **P'avoir** remplace celui de l'être. L'avoir est saisissable, l'être ne l'est pas ; désormais avoir plus, c'est être plus. Quand tout est devenu profane, tout peut s'acheter, aucune valeur ne résiste à l'or, on ne peut compter sur personne sans quelque appât financier. Tout se vend, même la fidélité : on vend sa conscience, sa réputation, etc... rien, absolument rien, ne résiste à l'emprise de l'or.

Pendant ce temps, la civilisation exerce sur ses membres un *sur-moi* écrasant : les interdits pleuvent ; sans eux la société ne pourrait respecter l'ordre. Cela engendre aussitôt des révoltés, pires que des barbares car ceux-là disposaient d'une culture. Les nouveaux barbares, déchets de la civilisation, n'ont d'autres références que la haine et le plaisir de détruire. Cette négativité absolue est un mal qui se répand : cela fait penser à la conduite suicidaire des kamikazes, d'origine japonaise : c'était au Japon un geste héroïque et religieux, un geste sacré, parce que la vie est sacrée, n'est-ce pas notre seul absolu ? Or, on en est arrivé dans certains pays à élever des kamikazes et à leur enseigner l'art du suicide. Il y a toujours eu des martyrs pour affirmer leur conviction jusqu'à l'absolu de la mort, mais l'existence des kamikazes montre à quel point l'absolu s'est instrumentalisé, presque vulgarisé. Le vide laissé par

l'effacement des valeurs conduit à la mort : le vandale désespéré ne peut que détruire et, pour finir, se détruire lui-même.

Voilà le nihilisme qui est en train de naître dans nos banlieues, où les esprits sont à ce point malades, qu'ils ne trouvent de raisons d'exister que dans le refus d'exister ! Quand on décide de faire une fête, eh bien, on se met à détruire ! La fête n'est plus qu'une incitation au néant.

Dans les guerres territoriales, économiques, sociales, il y avait un ennemi, c'est à dire un mal qu'il fallait détruire. C'était des guerres explicables, parfois même justes. Nous voilà entrés dans l'ère du suicide : la haine qui excite ces agresseurs est une haine absolue, sans motifs précis, sans autre motivation que le besoin d'anéantir. Il n'y a rien à leur proposer ou à imposer, sinon le néant. Or dans les pays les plus civilisés, nombre de jeunes sont entrés dans l'ère toute nouvelle du refus d'exister.

Des êtres humains ne peuvent respirer longtemps dans une prose stupide : ils ont besoin de projets, d'utopies et d'expansions de toutes sortes. Environnés de murs, même décorés de linges lessivés, même fleuris, ils se sentent ligotés par un ordre étroit, qui délimite tout. La civilisation pèse alors comme une chape, elle n'est plus un support, mais une cage : la vraie vie est ailleurs ! La société établie est hermétiquement close, impénétrable, les voyages eux-mêmes sont étroitement organisés et excluent tout risque, les divertissements sont classés et tarifés. Tout ce qui est chaleureux, fraternel devient inaccessible et le bonheur semble interdit. Cette clôture du paradis crée un enfer : de là vient le sentiment d'emprisonnement qu'éprouve souvent une jeunesse intensément vivante ; dans cette sorte de camp de concentration qu'est devenue l'existence dans les immeubles de banlieue, où la technique déshumanise la vie, l'existence ligotée devient criminogène. La seule solution est de détruire et finalement se détruire soi-même.

Evidemment, les jeunes barbares ne font pas tous ces raisonnements, ils n'ont même pas conscience des frustrations qu'ils subissent, leur révolte est instinctive et ne peut être apaisée que par de dérisoires compensations. C'est toute une éducation prudente, progressive, partant de l'honnêteté des sports et de la camaraderie : voilà ce qui peut apaiser une conscience, car la vitalité ne demande qu'à s'engager dans le bon chemin et l'oubli joue son rôle.

Ces éruptions barbares, chez des êtres désemparés, montrent à quel point la civilisation est fragile. Elle forme un vaste ensemble de valeurs que chacun observe sans les avoir apprises ; ces valeurs élèvent l'existence commune à un niveau supportable pour tous et bénéfique pour chacun. Sans elles, l'homme redevient un prédateur brutal. Elles se fondent sur des convictions enracinées dans le réel, mais qui le dépassent et s'épanouissent dans une transcendance. Elles sont donc à la fois réalistes et idéalistes, elles ont besoin de ce double ancrage : c'est le seul moyen de les rendre acceptables, libératrices et, en même temps, contraignantes. Nous avons ajouté le divin afin de mieux **habiter** la terre et d'en faire une maison. L'effacement du sacré sera difficile à supporter.

7. SCIENCE ET RELIGION

Depuis 40 ans aux Etats Unis, la revue Zygon explore librement (par ses publications et son colloque annuel) les relations entre science et religion. C'est un sujet tabou dans les pays catholiques, où chacun évite de se parler et même se regarder publiquement, tant il y a entre eux de mépris, de méfiance et de peur. La religion paraît être aux antipodes de la connaissance scientifique et celle-ci considère la religion comme un vestige de temps révolus : entre eux, il y a l'énorme distance qu'impose la découverte de l'Evolution. Plus de rencontre, ni même de discussion possible, l'une relève de la raison, de l'observation, de l'expérience ; l'autre, bien plus ancienne et spontanée, a son point de départ dans une émotion primordiale, au moment où la conscience s'éveille et s'étonne. Il est facile d'opposer ainsi le sentiment (l'émotion pure) à la raison, c'est à dire à l'exploration systématique de la nature. L'un est immédiat, mais souvent refoulé par négligence, peur, ou parti pris ; l'autre est une lente conquête sur les superstitions et les fictions traditionnelles. D'un côté l'accès à des méthodes de recherche, de l'autre la facilité des croyances de toute espèce. Il est clair que nous émergeons du « temps du rêve » et que nous allons vers le réel ; de ce qui nous plaisait et nous comblait, vers ce qui ce qui, au fond, nous exclut, mais s'impose. Alors où est le problème ? Nous sommes dans la période de transition, nous participons encore aux mythes, mais nous sommes déjà installés dans la prose technique qui nous fait avancer.

Oui ! Mais la réalité est plus complexe.

Si mon intelligence était assez puissante pour comprendre la nature depuis qu'elle existe, c'est à dire avant même le *big bang*, je serais encore en attente d'une révélation : pourquoi tout cela, pourquoi vouloir comprendre et justifier ces recherches, pourquoi y a t il un ordre des choses avec ses lois et son Evolution.

C'est ici qu'on franchit une frontière : on passe du dehors au-dedans, on entre dans les hypothèses, c'est à dire qu'on se risque bien au-delà du réel vérifiable, mais insuffisant. Ici le terrain le plus solide, c'est, justement, que de telles questions puissent se poser et même être pensées, c'est-à-dire la conscience d'exister « je suis, donc je pense », je suis assez complexe pour pouvoir me poser de telles questions. Tel est mon milieu. Je sais que mon être est inachevé, en mouvement vers un achèvement, que je pressens, mais ne puis définir : ce serait l'émergence totale, et prévisible, de l'esprit dans un milieu qui l'attend avec passion. Je me sens borné de tous côtés, ma vie est pleine d'erreurs dues à la myopie, à l'inefficacité de mon esprit, je me sens enchaîné, emprisonné, je n'ai jamais pu être vraiment moi-même, sauf parfois en montagne, et chaque fois que j'ai frôlé certaines limites physiques : tout ce qui exalte et dilate est de nature religieuse et va en même temps dans le sens de l'Evolution.

Nietzsche a cru voir dans l'Evangile une contre-sélection, puisque les dégénérés, les pauvres, les malades y sont plus aimés, plus célébrés que les bien portants. Eh bien, c'est une contre-vérité, parce que le primat des malheureux est en train de compenser, dans les pays les plus avancés, la gloire des vainqueurs : les exclus méritent plus d'intérêt que les autres, justement parce qu'ils sont exclus. Cette inversion évangélique de la loi naturelle n'est pas un recul, mais un prodigieux progrès de l'humain sur l'animal, une sélection à l'envers, non plus basée sur la force ou le hasard heureux, ni même sur la justice, mais sur la commisération et

la fraternité. Cette mutation est en cours, elle gagne du terrain, parce qu'elle est humaine, donc naturelle et nous introduit à un tout autre niveau, non plus animal mais spirituel. On saisit dans cet événement l'emprise créatrice de l'Evolution. Que le plus fort, le plus habile gagne est normal et ne nous touche guère, mais qu'on se mette au service des débilés, des ratés, etc, voilà qui nous émeut, nous donne à respirer un air plus pur et dilate notre cœur : il y a là quelque chose qui nous fait plaisir, une toute autre sélection. Elle répond à un désir d'une toute autre nature. Il ne s'agit nullement d'une « brèche » ou d'une « fuite », comme le dit Nietzsche, mais d'une pratique de valeur supérieure à celle que connaît l'animal : des valeurs vraiment humaines se font jour et transforment l'Evolution.

Par nous, l'Evolution monte d'un cran et se concentre sur une sorte de cime –car tout ce qui monte converge– Cette cime est encore loin de nous, mais d'en avoir le pressentiment suffit pour lever la tête.

La science n'a pas le droit d'ignorer cette évidence et doit en tenir compte. D'autre part, science et religion s'opposaient autrefois comme deux options différentes : il fallait choisir. Désormais nous les voyons l'une et l'autre en évolution. Au lieu d'opposition, on parle de lentes convergences, dans la mesure où le religieux est un phénomène objectif dont les racines sont dans la conscience et qui fait partie de la conscience. Toute conscience profonde et exigeante traverse un jour du religieux. Il fait partie de l'homme, comme ses bras et sa tête. C'est un sentiment dont on a trouvé le centre nerveux, quelque part dans le crane, mais dont la nature est de tout transcender et de nous faire vivre au-delà de nous même.

Cette possibilité de transcender, d'aller « au-delà », nous est naturelle, parce que notre esprit a réussi à prendre assez de distance pour évoluer dans une autre dimension, que nous appelons celle de l'Esprit. Elle nous permet de nous séparer de nous-mêmes (de notre être temporel), et de nous juger, de nous observer, de nous faire une idée scientifique de notre être.

Les maîtres en psychanalyse doivent se tenir en marge de la science, car les faits qu'ils relèvent ne sont ni mesurables, ni définissables, mais ils construisent des modèles simplifiés, sur lesquels ils ont prise : c'est exactement ce que la psychologie peut faire à l'égard du religieux : construire des modèles multiples et souples, qu'on retrouve à peu près dans toutes les religions et qui forment des réseaux de plus en plus vastes, en direction d'une religion universelle qui s'imposera bientôt partout.

Il est facile d'imaginer les principes et les rites d'une religion « scientifique », faite surtout de fêtes, de célébrations et « d'hymnes à la joie ». Il faudrait que cette religion serve à approfondir l'amour, la mort, la vie quotidienne, et développe ainsi ce que notre civilisation technique et commerciale est en train d'étouffer : le libre épanouissement de sentiments tels que la fidélité, l'entraide, l'amitié, etc. Ces fonctions peuvent être remplies par des volontaires, hommes ou femmes, aussi bien formés et utiles que les maîtres éducateurs dont j'ai parlé et dont le rôle est d'humaniser l'école, de la mettre au service d'une civilisation plus humaine.

8. UN FIXISME DEMENTIEL

Je suis scandalisé par le retard et la stérilité de l'imagination humaine face au religieux. Tout évolue autour de nous à grande allure. La physique quantique de l'infiniment petit nous révèle un monde microscopique ahurissant où les durées des interactions sont bouleversées et, pendant ce temps là, nous continuons à parler du religieux comme on le faisait au Moyen Age, avec une vision du monde complètement périmée, à laquelle les esprits informés ne peuvent absolument plus participer. Il y a une distance effroyable entre la moindre observation scientifique et les images que nous nous sommes faites jadis de l'invisible. Hélas, il faut bien admettre que le réel est beaucoup plus étonnant et intéressant que nous ne pouvions l'imaginer. En fait il est constitué d'approximations qui flottent sur l'océan du possible et c'est nous qui en tirons du définitif : la nature ne fait pas de mathématique. S'accrocher à des valeurs qui n'ont plus cours n'est pas une preuve de fidélité, mais d'obscurantisme : c'est vouloir s'opposer au mouvement global qui entraîne le monde entier.

La vraie fidélité se trouve tout près des sources, elle sait remonter aux origines, là où toutes les valeurs se régénèrent. Il nous faut donc extraire de nos connaissances nouvelles les potentiels religieux de l'inconnu, du respect, du mystère et de la poésie afin qu'ils continuent à nous inspirer, tout en rejetant les erreurs et les illusions de naguère. Un adjournement des mentalités s'impose, sinon l'accès au religieux deviendra littéralement impossible et le progrès s'inversera : au lieu d'être des esprits ouverts et critiques, nous serons des zombies admirablement programmés par les siècles passés.

Il m'a souvent semblé que nos sciences portent à leur pointe ce qui jadis relevait des à priori de la métaphysique : c'est dans ces régions que, désormais, la religion va exercer son énergie et non plus dans les morales et les folles aventures de l'imagination. Les sciences devraient se situer aux sources du religieux, celui-ci ne doit plus se nourrir de fantasmes, mais de l'approfondissement de nos consciences, dans la ligne, non pas d'un renoncement ou d'un asservissement, mais d'un progrès de l'esprit. Le religieux ne se superpose pas comme une couche de conscience détachable, il ne s'oppose pas à la recherche sous ses diverses formes, mais il tente d'aller partout, jusqu'au bout, inlassablement, jamais satisfait. C'est donc une porte toujours ouverte sur l'inconnu : il y a, bien sûr, des « aires de repos », des relais, mais nous savons que leur existence est toujours provisoire, l'essentiel c'est l'élan.

Le religieux concentre, masque et en même temps brandit toute cette étrangeté : il nous en imprègne et nous la donne à respirer. Personne n'y échappe s'il veut rester humain, c'est à dire conserver un libre accès aux zones les plus essentielles de son être : s'il y renonce, il cesse d'être un homme.

Il y a en toute chose, même la plus humble et la moins visible, ce fait indéniable : « elle est, elle existe ». C'est quelque chose d'extraordinaire, elle incarne là, à elle seule, ce phénomène majeur qu'est l'existence qui a transformé le monde en une myriade de questions dont les réponses tardent à nous parvenir. C'est pourquoi nous avons besoin d'une foi, une foi inébranlable, en cette fragile immensité où se succèdent les brèves virgules de nos vies. Peut-on échapper à cette bizarre emprise du religieux ? Oui et c'est désormais le cas de la plupart : ils ne tiennent pas à s'encombrer de questions et d'émotions inutiles. Il n'est pas

impossible d'ailleurs que ces questions et émotions, où se succèdent les brèves virgules de nos vies, s'effacent d'elles-mêmes sous l'effet de l'habitude et de la civilisation laïque et pragmatique. Mais ce serait une mutation cruelle qui compromettrait l'achèvement de l'être humain en stérilisant en lui le spirituel. L'instinct religieux prend en effet sa source dans un sentiment d'inachèvement et un esprit de recherche qui sont spécifiques de notre espèce, en quête d'une impensable et pourtant indispensable « surnature ».

Si cette enzyme atténuait son effet, toute l'évolution s'effacerait dans une béatitude technique comme celle dont jouissent les fourmis et les abeilles : nous rejoindrions très vite les insectes. Mais ce n'est pas, de toute évidence, l'ultime destin de l'humanité. La nature a eu bien trop de mal à fabriquer l'homme pour s'arrêter là ! A elle seule, cette évidence doit renouveler notre espoir et nous donner les forces nécessaires pour affronter dans de nouvelles conditions le seuil de l'existence dans le domaine désormais privilégié de l'esprit. L'ère de *l'homo faber* est en plein essor, mais celle de *l'homo cogitans* en dépend. L'ère de la métaphysique est encore dans l'enfance parce que nous ne sommes pas encore assez instruits : le manque d'instruction exaspère, rend furieux le monde arabe et les peuples en développement. C'est actuellement la plus menaçante déchirure qui menace l'humanité. Certes le développement technique a beaucoup de défauts et d'inconvénients pour tous, mais il annonce au moins un avenir meilleur pour beaucoup. La culture des pays « avancés » est vouée à s'universaliser. Alors les évidences du cœur et le cerveau « droit » occuperont toute la place qui leur revient : les êtres humains, à force de s'intérioriser, deviendront vraiment des esprits.

Je suis bien loin de savoir ce que peut être un esprit, mais je sais qu'il y a en tout être humain un « feu » particulier qu'il faut maîtriser tout en continuant à l'alimenter afin qu'il brûle de plus en plus fort et clair. Adorable et redoutable, ce feu nous caractérise et nous en avons un besoin vital. Non seulement il nous permet d'utiliser la nature autour de nous, mais il nous aide à exister plus intensément. Nous sommes très loin d'en avoir éprouver les limites.

Vivre comme des êtres vraiment humains est une chance tout à fait exceptionnelle qui nous est offerte par le destin. Il ne faut pas la manquer ! Ne parlons pas de notre temps : il y a tant à faire d'indispensable et d'ingrat !

9. INTERIORISATION

Essayez d'imaginer l'état d'âme de ces hommes et femmes jetés jadis dans un cirque, à l'instant où s'ouvre la cage aux fauves. L'affirmation répétée d'une croyance se cristallise alors en une formule brève qui va tuer. Est-ce raisonnable ? Mais, justement, ce qui est démontrable n'a nul besoin de nos vies, puisque c'est une réalité objective. Ma foi au monde est une réalité subjective, tout à fait intime, dont je ne puis me séparer sans me décomposer. Cette affirmation me fait vivre et me soutient : elle s'impose à moi comme une évidence et j'en ai besoin dès que je m'éveille.

A vrai dire, mes contemporains s'appuient, sans en avoir besoin, sur une foule de convictions qu'entretient la vie sociale. Pour éliminer ces points d'appui adventices, des solitaires vont chercher refuge au désert, afin de n'avoir d'autre soutien que leur foi en Dieu. Parce que le religieux porte le poids énorme du sens et procure les raisons de vivre (mais aussi de terribles risques), nous préférons n'y pas trop penser et nous nous abandonnons volontiers au cours de choses, dans une semi-torpeur, comme Ophélie dans les flots de l'Avon. Le réveil peut être rude, quand tu redeviens conscient de ce qu'est l'existence, ce léger remous perdu dans le devenir. Nous vivons dans une période de transition : il nous faut subir, attendre et nous taire, sinon nous risquons de porter atteinte à notre confort intellectuel et spirituel. Cela excite finalement des désirs de mort, cela déchire les couches protectrices de l'indifférence, cela déséquilibre les désirs et les répugnances, cela porte même atteinte au désir sexuel et fournit des raisons pour tout abandonner. Gardez-vous donc, si vous voulez vivre tranquilles, de secouer cette léthargie commode, baissez la lumière et gardez-vous des prises de conscience subites : elles sont dangereuses, elles peuvent changer votre vie et déclencher des vocations perturbatrices.

Comme toute idée, tout sentiment, toute action capables de solliciter, de mobiliser l'être entier, le religieux à la fois rassure (il comble un gouffre) et cause du trouble. La sagesse se passerait volontiers de lui. On souffre de la même ambiguïté au moment d'un mariage, au départ pour un long et lointain voyage, ou à la conclusion d'une importante affaire, etc. Le propre du religieux, c'est qu'il est un bref événement qui creuse intérieurement et, comme je l'ai dit, entrouvre des abîmes. Ce pouvoir de transformation existentielle fait un peu peur, certains disent même qu'il est terrible de tomber entre les mains de Dieu et dénoncent une monstrueuse aliénation. Reste à savoir si ce n'est pas plutôt l'accès à l'authentique que l'on redoute. Une conscience vive est difficile à gouverner, elle s'acharne comme un fléau et empêche même de mener une vie normale. Elle se comporte comme une passion et suscite naturellement un désir de mort. La conscience d'exister crée un milieu dangereux, heureusement transitoire : on s'habitue à tout.

L'avenir dira si cette ébullition intime marque un progrès pour l'Evolution ou si elle est pour nous suicidaire. C'est, pour l'instant, un état limite que la nature cherche à rendre heureux à force d'oubli et d'irréflexion. Tendence évidemment incorrecte, car l'Evolution est entrée avec l'homme dans une zone dangereusement problématique, mais qui porte en elle un formidable potentiel de progrès, mais aussi d'effondrement.

Nous accumulons nos connaissances pour nous en servir à notre profit, mais –et c’est l’essentiel– pour une connaissance scientifique de l’univers qui double l’existence de la nature et qui fait notre admiration. Fabuleux dialogue entre l’esprit et les choses, où chacun donne et reçoit. L’un donne ses découvertes, sa complexité, sa sublime beauté, l’autre apporte sa conscience, sa réflexion et fabrique un double intelligible. En même temps, il imprègne le réel de sensibilité et de transcendance. Que serait l’univers entier sans des témoins, tels que les êtres humains, mais que seraient les esprits humains sans les découvertes que leur impose une réalité infiniment plus complexe qu’ils ne pouvaient l’imaginer ? Nos esprits ont le don de poser des questions et d’aller chercher des réponses au-delà des apparences, dans l’invisible : pour eux, elles pèsent plus lourd que l’univers lui-même. Mais pour qu’elles puissent être posées, il faut que, quelque part, sur une petite planète rocheuse, des esprits aient réussi à atteindre la conscience de leur propre existence.

La religion est une réaction spontanée et naturelle à cette étrangeté d’exister, dès qu’elle devient consciente. Cette étrangeté demeure intacte depuis 13 milliards d’années et nous ne sommes pas prêts de la résoudre. Mais constater cette étrangeté est déjà un privilège, qui nous situe dans une toute autre catégorie d’existants : nous sommes des mutants, qui participent à deux mondes, celui des animaux et celui des esprits-cœurs, êtres à double face, écartelés entre ce qu’ils n’ont pas encore quitté, l’animalité, et ce qu’ils vont développer dans ce minuscule coin de l’univers : le regard de l’Esprit.

Car c’est quelque chose comme l’Esprit que vise, depuis le commencement du monde, le gigantesque élan de l’Evolution.

10. CULPABILITE ET ASCETISME

Le christianisme, sous l'influence de Paul, a jailli d'une formidable inflation du péché et d'une conception sinistre de la nature humaine, affligée d'une maladie originelle. Aucune autre religion n'a promulgué pareil pessimisme, une conception du mal qui ne concerne pas seulement la conduite personnelle, mais s'applique à la nature humaine en soi. Celle-ci est condamnée et ne peut s'en sortir que grâce à une aide extérieure, qui ne peut venir que de Dieu : elle s'appelle la Grâce, elle sauve du mal d'exister. Ces idées de grâce et de salut ne sont pas dans les Evangiles : elles viennent de saint Paul, un converti violent, convaincu que l'homme est naturellement mauvais et qu'il lui faut passer par une conversion pour atteindre une toute autre vie, pour retrouver l'innocence perdue par le premier homme, aussitôt qu'il a pris conscience de soi et de son incomplétude.

En fait, la transcendance s'affirme chez l'homme dans le mal autant que dans le bien : l'inspiration de mal faire peut prendre possession de lui et sa puissance d'imagination l'entraîne à commettre le mal avec autant d'excès qu'il peut pratiquer le bien : tantôt angélique, tantôt habité par le démon. Le démoniaque, cette terrible et presque illimitée passion du mal faire, peut transformer un fils de Dieu en démon.

Cette culpabilité originelle, peu de gens avant Paul en avaient conçu l'idée : elle marque un énorme progrès de la conscience qui réussit ainsi à se séparer de la « bête ». La découverte d'un mal fondamental dans la condition humaine (ce qui la met à part dans la nature) est l'expression naïve du caractère étrange de l'être humain, seule créature émergée de l'innocence et donc profondément différente de toutes les autres. Cette différence, elle la doit à la conscience qui la rend responsable de ses actes. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en elle est aussi ce qui la condamne, car, au lieu de se tirer d'affaire librement, elle doit son salut à une force extérieure entièrement gratuite : la Grâce, qui va jouer un rôle décisif dans la domination de l'Eglise. Mais, du coup, l'homme est la première créature capable de commettre des fautes (des péchés) et de se révolter contre sa propre condition. La seule qui soit problématique, écrasée par une responsabilité cosmique épouvantable, puisqu'elle a le pouvoir de refuser l'Evolution ! Grandeur et misère étroitement articulées !

L'homme est, en effet, capable d'un mal inouï : il peut pratiquer le mal pour le mal, sans autre motivation que le plaisir de faire souffrir et de détruire. Il profite de sa liberté pour commettre le mal absolu, tout comme il est devenu capable de faire le bien pour le bien.

Dans l'Evangile, le rapport au divin est filial, mais, à partir de Paul, l'homme a affaire à un juge omniscient, à qui rien n'échappe. L'alliance de l'amour Johannique avec la justice Paulinienne n'a cessé de dramatiser le message chrétien et lui a donné un relief qu'on ne trouve pas dans les autres religions.

Le rapport de l'extrême faiblesse à la toute puissance implique soumission et respect, mais suscite aussi un fond de rancune et de haine. Il y a toujours un peu de cela dans la relation avec le père, mais ce qui l'emporte, malgré tout, c'est la reconnaissance et la confiance. Le christianisme, plus que les autres religions a su entretenir ces ambivalences

puisque le chrétien se sent, à la fois, pécheur et fils de Dieu, et (tel le fils prodigue) d'autant plus aimé qu'il a le pouvoir de dire non.

Evidemment, le péché éloigne, mais en même temps (parce qu'il fait problème) il rapproche : la réconciliation rend plus ami qu'on ne l'était auparavant : elle relie plus intimement. C'est ainsi que Paul a valorisé le péché jusqu'à en faire le point de départ du salut : l'étreinte est d'autant plus vive et durable que l'on s'est cru perdu. La vie est ce drame toujours recommencé : que l'on est loin de la relation évangélique, toute de paix, de confiance et d'amour !

Voyez l'Eucharistie : ce mot qui désigne un souhait d'amitié, un salut fraternel, on en a fait un dangereux sacrifice ! C'était un repas amical pour entretenir le souvenir. Eh bien, d'un repas revigorant, on a fait un moyen de détachement. Jésus était un bon vivant, joyeux, amateur de bons vins et de rencontres amicales, grand marcheur, guérisseur généreux, plein de pitié pour les exclus et les faibles ; mais ce « bon vivant » avait besoin de souffrir, d'être conspué et tué pour revêtir la condition humaine : il a été rendu ainsi plus humain par la douleur, l'abandon et l'échec. C'est donc le mal qui nous rend profonds et nous rapproche de l'essentiel ! Si le mal ne venait pas nous secouer, nous achever, nous serions encore parmi ces charmants bonobos heureux de vivre, à l'ombre des grands arbres.

Mais faut-il, pour cela, humilier les hommes, leur répéter qu'ils sont possédés du démon et qu'ils peuvent être bien pires qu'une bête sauvage ? « Nous naissons à mi-chemin de l'urine et des fèces » souligne, avec volupté, saint Augustin, le chef d'orchestre des pessimistes, à la jeunesse orange. Il n'a cessé de parler du mal, dont il se sentait imprégné jusqu'à la moelle ; il éprouvait une sorte de honte d'être ce qu'il était, ce qui suppose chez lui un orgueil fou. Exister serait une erreur, une faute : pour compenser cela, il faut souffrir jusqu'à en mourir ! Introduire artificiellement la mort dans la vie pour se faire pardonner de vivre ! C'est là que doit être né l'ascétisme : pour gagner le paradis, il faut se purifier en se faisant mal, en se privant des charmes de l'existence normale. Le christianisme a voulu faire de la vie un chemin de croix, une longue douleur et de la mort une délivrance. On est donc là pour se repentir, non pour créer des valeurs, puisqu'on en est incapable ! Et si l'on réussit à faire du bien, c'est à la Grâce qu'on le doit, car l'homme n'est actuellement qu'une loque méprisable : s'humilier, se repentir, cesser presque d'exister, afin que, peut-être, la Grâce prenne votre place. Cet extrémisme masochiste est une excroissance morbide qu'il faut éliminer. La relation au divin ne s'enracine pas dans le désespoir, tout au contraire ! Elle tire sa sève d'un surcroît de vitalité, d'un instinct de plénitude et d'accomplissement. Le religieux fournit un sens final et une espérance, il n'a pas besoin du nihilisme : il se branche au contraire sur les succès et les transcendances de la nature.

La morale de la repentance n'est ni libératrice, ni créatrice, par contre nous sentons bien qu'une énergie (une « Grâce ») nous entraîne par moments à aller plus loin. Nous n'avons pas besoin d'être rachetés (de qui, pourquoi ?), nous ne sommes pas des esclaves à vendre, mais nous sommes des créatures « inachevées », donc inquiètes. Heureusement nous avons confiance en ce monde en Evolution comme nous, dont nous sommes même, probablement, une sorte d'élite.

L'altruisme ne relève pas de la seule morale, il suppose une certaine spontanéité, quelque chose d'autre, un genre d'impulsion qui rappelle l'esprit. Je n'ai aucun mépris pour la morale

du troupeau : elle n'est ni médiocre, ni facile, elle suppose un constant dévouement et une émouvante fidélité. Par contre je ne m'incline pas devant la morale des maîtres, avec son mépris, ses oukases, sa cruauté : pour moi, la morale n'est jamais anti-naturelle. Il y a de l'altruisme chez certains animaux (singes, pingouins, chiens, etc) : La morale prolonge la nature en modifiant les bases de la sélection naturelle : elle ne la contredit pas, mais elle lui apprend à se dépasser, elle n'est pas servile, mais noble, elle ne détruit pas, mais elle crée, elle n'impose pas des frontières, mais des **dépassements** et elle crée ainsi un désordre sacré.

L'Evangile est plein de ressentiment contre le désordre social. Ce ressentiment est à la fois une révolte, un refus et un élan chaleureux. Le mal, je le répète, nous empêche de nous endormir : c'est l'enzyme qui accélère le progrès, le tremplin qui me permet, enfin, d'oser dire oui sans réticence : le non est alors noyé dans un oui débordant. Le **magnificat** est, à mon sens, la prière essentielle : c'est un centon, composé par un scribe savant ; il est devenu l'oraison par excellence, celle qui jaillit spontanément de l'âme, heureuse de célébrer l'Être. Le **magnificat** résistera à toutes les palinodies, il s'affirmera avec le progrès de nos connaissances. La nature avance quoi qu'il en coûte, elle ne regrette rien, il suffit de l'observer pour reprendre confiance, car elle tire même parti des pires catastrophes : sans l'anéantissement des dinosaures, nous ne serions pas là et ce serait bien dommage !

Seule religion qui (grâce à Paul) se soit fondée sur le péché, le christianisme était semblait-il voué aux obsessions pénitentielles et à la recherche d'une impossible innocence. Ce qui m'étonne, et me ravit, c'est que l'influence bienfaisante de l'Evangile l'ait sauvé d'un ascétisme meurtrier qui aurait pu le tuer, tant sa « mauvaise nouvelle » était désespérante. Je vois là un triomphe de la nature contre une culture négative, artificiellement plaquée sur l'exubérance de la vie.

La religion ne se réduit d'ailleurs pas à une morale : c'est une vue mesquine qui a beaucoup gêné l'expansion du religieux à travers l'histoire. La vraie morale (voyez l'histoire du « fils prodigue », mais je pourrais multiplier les exemples) fait éclater la morale au grand scandale des moralistes. Il s'agit de tout autre chose : de donner forme à cet invisible et impondérable surplus qu'il y a dans notre expérience de la vie et que l'on découvre partout dans la beauté de la nature, dans l'amour et la joie d'exister... C'est dans cette marge d'indicible bonheur que se développe le religieux, et non dans le mal et la souffrance, qu'il transfigure lui-même en pieux sacrifice. Le religieux ne se réduit pas à une comptabilité du don, du pardon et du mérite : où seraient les archives et les comptables ? Y aurait-il quelque part un service des mérites et du démerite ? Non ! Le religieux n'implique pas une société juste et bien tenue, ce sont là des conceptions infantiles. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a dans le réel que nous fréquentons un insaisissable **surplus** qui nous attire et nous pousse, comme un instinct. Il inspire les artistes, les poètes les héros et les saints.

Nous avons ainsi devant nous, et en nous, d'incroyables réserves de transcendances. Je ne nie pas que l'expérience du réel approfondisse et féconde, mais cela ne laisserait que du regret, un climat d'aigreur. Au contraire, le religieux exclut cela et vise une vraie plénitude. L'attitude de Jésus peut servir de modèle : oui, il s'est révolté, il a chassé les marchands à coups de fouet, il a raconté des paraboles très cruelles et lui-même a horriblement souffert, mais il n'a cessé de guérir, de répandre l'espoir et de pardonner à ses persécuteurs. Il n'était certes pas optimiste, mais son indulgence, sa pitié pour les malheureux ont constellé le divin d'éclats de joie.

On me permettra de douter du célèbre Jugement dernier. Il s'accorde mal avec l'idée que l'on se fait de Jésus, quand il relève avec un sourire la femme adultère : « Va, et ne pêche plus ». Ce pardon scandaleux démolit la morale, où allons-nous ? Où nous entraîne l'Évangile ? Au-delà du bien et du mal, du côté des poètes et des artistes, du côté de l'inclassable, bien trop grand pour être mesuré ? « Va, et ne pêche plus ». Ici l'auteur s'est dépassé parce que, par sa modestie et son énormité, cette parole nous va droit au cœur. Si Dieu existait et pouvait parler, il parlerait comme cela : cela me fait penser au « Pardonnez-nous nos dettes », car le péché est aussi une dette qu'il convient d'honorer. Ces perpétuelles allusions à la justice et à la loi ne font que masquer cet instant d'absolue nouveauté de l'Évangile, qui exclut la loi, et sa rationalité au profit du sentiment, de la **conversion du cœur** : Dieu n'est pas un juriste !

Nous sommes dans l'ère de la raison depuis trois siècles, il faudra faire avec... Mais laissons s'accumuler en nous la nostalgie des chaleurs de l'âme. La morale du droit est froide, elle produit de maigres effets, au contraire l'élan du cœur est un dérèglement qui brise, ou plutôt se passe des règlements. Vous sentez déjà l'immense supériorité de ce dérèglement : il mobilise en vous des valeurs incomparables, qui vous portent en avant et vous font oublier la justice. Vous êtes dans un autre monde infiniment plus satisfaisant. La justice fait taire les plaignants : silence ! Le pardon donne le départ à l'amitié : d'un côté tout le monde est à peu près satisfait, de l'autre on est heureux. A vous de choisir selon vos possibilités.

Dans l'altruisme, seule compte une inspiration qui ne supporte ni loi, ni limite. Dès qu'intervient l'amour, on entre dans l'illimité, c'est à dire l'irrationnel. Peut-être, sommes-nous destinés à tout autre chose que la raison : l'irrationnel nous dépasse et nous fascine, il ne supporte pas nos limites, je me demande si la vraie vie n'est pas effectivement ailleurs.

11. LES MOYENS D'EXPRESSION

Le langage, qui est sans doute le meilleur moyen d'expression (avec les symboles mathématiques) pour la noosphère, est mal adapté à la psychosphère, parce que ses matériaux (mots et combinaisons) sont toujours abstraits. Il est donc incapable d'exprimer adéquatement les fluctuations de la vie intérieure, faites de pulsions, d'intuitions, de sentiments... Il n'est pas fait pour exprimer le concret, c'est à dire les intuitions, les émotions, etc. C'est là une énorme frustration, impossible à compenser. Dans ces domaines là, nous nous comportons comme des animaux : par des gestes convenus, serremments de mains ou gifles, baisers ou larmes, etc. Nous essayons ainsi d'extérioriser nos affections, mais il nous est impossible de les mettre en mots sans les réduire à des banalités. Tout de même nous disposons d'une panoplie de signes de toute espèce et en particulier de la mobilité de nos regards, ainsi que des traits de notre visage, pour suggérer ce qui nous brûle le cœur. Ce que nous ne parvenons pas à exprimer clairement (parce que c'est indéfinissable), nous le suggérons à coups d'images, de récits oniriques ou de mythes. Les mythes sont de grands récits fictifs dont nous nous servons pour expliquer notre vie intérieure. Ils nous sont indispensables, pour essayer de nous comprendre et de comprendre l'univers : nous les enregistrons et nous tentons de les expliquer, c'est le travail essentiel de la science.

Mais les mythes ont la vie dure : les débuts et les fins de cycles sont chargés de sentiments. Nous désirons la fin des grandes guerres internationales, nous créons des Instituts, comme les Nations Unies, anciens mythes qui deviennent, grâce à nous, réalité. Les mythes, où le réel profond se mêle aux utopies, sont pour nous des instruments d'exploration, ils nous aident à avancer. Tel est le mythe d'un gouvernement universel ou d'une religion universelle, dont les schémas se profilent à l'horizon et qui se réaliseront tôt ou tard. Ces mythes nous tirent en avant et nous aident à vivre. Beaucoup sont désormais réalisables et d'une toute autre qualité que ceux des antiques mythologies. Nous ne croyons plus guère aux fantômes, aux revenants, ou aux sorcières : nous cédon à une autre transcendance, plus active, plus pratique : il s'agit toujours de choses désirées qui excitent nos cerveaux et souvent nos cœurs et que nous savons de mieux en mieux incarner dans des contrats, des traités, des institutions.

La seule chose qui puisse désormais nous combler, c'est l'expansion de nos énergies affectives : elles se sont, jusqu'ici, épanouies de façon instinctive, à peine conscientes et en marge du « sérieux », comme une activité ludique dont nous saluons, avec émotion, les manifestations, chez les pingouins par exemple, les pigeons et les chiens. Nous croyons découvrir ainsi chez certains animaux des conduites spécifiquement humaines, telles que l'attachement au couple, à la famille, à la région, à la maison, etc. Ce sont là des avantages biologiques évidents : ils assurent la solidité d'une race, d'un clan, d'une tribu, etc. Cela n'a nul besoin d'être dit, c'est parfaitement spontané. La fidélité est souvent une condition de survie (chez les pingouins manchots, le mâle, après la ponte, remplace sa compagne affamée pendant l'hiver glacial). Il y a là une urgence absolue. Mais, quand la fidélité se fonde sur l'amour, tu vas t'aventurer dans un domaine sacré : il est évident que c'est par la conscience de soi que se découvre le bonheur, l'infinie plénitude potentielle de l'amour. Cela ne s'exprime pas avec des mots. L'amour exige l'exclusivité parce que l'être humain est une personne et pas seulement un être unique. C'est ce qui rend sacrée la liaison durable. On

peut multiplier les baisers, les cadeaux et toute sorte d'attentions : ce ne sont que des gestes qui tentent de remplacer l'impuissance des paroles. L'amour authentique n'est pas bavard, il est même incapable de se dire. Cela lui donne parfois un air grave : ce caractère secret est commun à toutes les « psychosphères ». Il leur faudrait, pour s'exprimer, la musique, le chant, une poésie où des images disent ce que les mots ne savent pas dire, mais surtout des silences pleins, où ne s'animent que les regards.

Au fond, la noosphère manque de ce que nous appelons l'âme ou le cœur : elle manque de chaleur et ses relations avec le divin sont froides. Les relations affectives apportent un « plus », propre à toutes les relations humaines. On ne peut ni l'analyser, ni le définir, cela provient d'une certaine intensité de la vie intérieure ; la sympathie ou l'antipathie dépendent de ce rayonnement. Dans ce milieu infiniment complexe, les intuitions remplacent les raisonnements.

Telle est la lecture que nous savons faire d'un visage humain : des évidences indicibles ! Des traits significatifs se regroupent formant un ensemble puissamment expressif.

Jusqu'ici la psychosphère a été composée surtout d'instincts invétérés, un jour elle exprimera, comme son nom l'indique, le cœur même de l'humanité. Elle mettra la noosphère à son service et annoncera ainsi un accomplissement, car tout le reste n'était que moyens d'approche et d'information, le but est bien au delà.

Les mythes nous travaillent au plus profond, ils agissent sur nos espérances, nos visions éthiques, sociales et politiques : ils nous font progresser, prendre des risques. Leur emprise est considérable, ils nous tiennent éveillés, nous rajeunissent et nous rendent créateurs. Ce perpétuel détour par l'imaginaire donne à réfléchir : pour créer, il est bon d'abord de recréer le réel selon son cœur, mais que de risques en cours de route !

La principale difficulté est ailleurs et nous avons du mal à la surmonter : le langage religieux auquel nous sommes habitués est truffé d'images, d'affirmations, d'allusions à une réalité devenue désormais inacceptable. Il va falloir attendre très longtemps qu'elle s'efface, par suite de non-emploi. Il est impossible de l'éliminer volontairement, mais on peut, dès maintenant, lui substituer un tout autre langage, inspiré par une nouvelle conception du divin. J'ai parfaitement conscience du caractère incongru d'une telle mutation : il n'y a actuellement pas de langage sacré s'adressant à des entités comme l'Evolution ou la fraternité universelle, etc. Il va falloir, sous peine de rester muet, créer un nouveau genre « d'oraison ». Car, si l'émerveillement que suscitent les découvertes scientifiques récentes a de quoi émouvoir l'esprit, elles n'effleurent absolument pas nos cœurs, nous allons être obligés de refaire le long parcours de *l'homo habilis*, s'arrêtant sans cesse pour rendre hommage à l'esprit qu'il pressentait en toute chose et dans son être. Désormais nous nous inclinons devant les détecteurs de particules géants du CERN et nous aurons une pensée pour ceux qui ont conçu et mis au point nos puissants ordinateurs, nous fêterons dignement les inventeurs et nous respecterons les laboratoires, devenus temples de la recherche.

On va inventer toutes sortes de fêtes en l'honneur des sciences, parce que les fêtes procurent un plaisir collectif : c'est un moment de désordre limité qui rajeunit la société et en renouvelle les valeurs. Les fêtes balisent le temps et en scandent les épisodes. Il y a du religieux en toute fête vécue avec intensité et engagée dans une tradition. Il est évident que

l'effacement des fêtes religieuses actuelles va creuser un vide : il serait bon de prévoir, dès maintenant, et de valoriser (en prenant la suite de manifestations traditionnelles) les pays, les saisons et les victoires de l'esprit. Chaque peuple a ses liturgies, son histoire, ses héros et cette diversité assure les ferveurs.

Les symboles disent beaucoup plus de choses que les mots. Il faut donc conserver ceux qui sont encore en vie, les valoriser, les expliciter, car ils donnent un intense éclat aux choses ordinaires. On sait à quel point les taches de Rohrschach sont efficaces pour décrypter l'état psychique de celui qui doit les interpréter. Eh bien, les fêtes doivent être ainsi interprétées : elles font travailler l'imagination et la conscience. Tous les arts sont nécessaires à l'épanouissement de nos consciences, souvent crispées par une civilisation réductrice. Tous les moyens d'expression, qui heureusement se multiplient autour de nous, sont bons pour nous libérer et nous faire prendre conscience de nos richesses intérieures. Nous ne savons pas ce que sera cette vie nouvelle, mais il est bon d'être prévenu et d'avoir, au moins, une idée de l'ampleur des changements prévisibles, afin de ne pas faire obstacle à leur venue.

12. BALISES POUR UNE RELIGION UNIVERSELLE

La multiplicité des religions est un lourd héritage du passé, quand les peuples étaient enfermés dans des espaces restreints. En fait, la plupart des religions convergent sur l'essentiel et leurs différences ne sont dues qu'à l'Histoire. Si chaque peuple ou nation s'accroche à ses différences, c'est d'abord par inertie, et ensuite par peur d'être assimilé et absorbé par ses voisins.

La globalisation sur le plan commercial et financier, mais aussi le caractère international des fabrications et des produits, les échanges entre toutes les régions du globe, le progrès des connaissances et des intérêts communs, ont produit un brassage des esprits. Les aspects convergents l'emportent sur les différences. Un besoin d'unanimité se fait sentir, on est heureux de voir se multiplier les convergences. Dans le domaine religieux, les divergences intellectuelles –je l'ai dit– faiblissent : elles étaient la base des différences ; par contre les sentiments, les valeurs se rejoignent et se fécondent les unes les autres. Ce qui séparait, s'efface, mais ce qui se ressemble, s'affirme. La coloration religieuse est la même partout et la grande loi de l'imitation efface de plus en plus les différences.

Trois élans constituent l'essentiel des religions : d'abord l'art de **prier**, c'est à dire de célébrer en commun, en mêlant aux célébrations des demandes. Ensuite, la nécessité **d'honorer** par des sacrifices rituels ; enfin la tenace espérance d'un **renouveau** qui changera la vie et effacera la mort. Cela se manifeste au dehors, par de très significatifs mélanges de festivités et de sacrifices, parfois douloureux.

Il y a donc un niveau commun, qui pourrait être généralisé, si les esprits parvenaient à s'ouvrir à ces évidences et si le sentiment d'une profonde communauté de destin se faisait jour. Il suffirait alors que les responsables s'entendent et prêchent l'union, au lieu d'exalter leurs particularités. Ceux qui vivent côte à côte depuis des siècles, sans se parler, finiront tôt ou tard par se sourire, puisque la cause est bonne et que la médiation du Divin exalte l'Evolution spirituelle, commune à toute l'humanité. Quand on prend conscience des intérêts en jeu, les obstacles s'écartent, l'intelligence bien éclairée l'emporte et les délais se réduisent : on s'étonne d'avoir été si longtemps séparés.

Il est exaltant d'imaginer l'humanité entière célébrant, le même jour, le triomphe de l'esprit. Je n'ose penser aux retombées d'une pareille fête : la découverte de l'unanimité reste à faire, bien qu'elle existe déjà potentiellement ; peut-être ne faudrait-il pas grand chose pour qu'elle se réalise. Il est étonnant que nous n'en ayons qu'une si faible conscience. Les medias ne parlent que de nos désaccords et de nos étroitesse de vue, rien n'encourage, ni ne souligne, les signes de communion. C'est, sans doute, parce que ces transitions sont difficiles à vivre : elles font peur, elles troublent des habitudes invétérées, elles exigent des efforts.

Ce besoin de s'opposer, de se différencier, d'établir des distances et des frontières, est d'origine animale. Jadis chaque bête sauvage, ou groupe de bêtes pareilles, avait son territoire : nous venons à peine de sortir de ce stade. Le suivant est proche et évident : il répondra à des besoins tout différents, non plus de défense ou de système politique, ce seront des unions créatrices dans les domaines des idées et des valeurs.

Voilà qui va rendre l'humanité plus forte pour affronter des problèmes de dimension cosmique, comme la production d'énergie ou la pollution, car l'évolution devient alors de plus en plus difficile à maîtriser et nous commençons à en mesurer les impasses. Il faut nous préparer à les affronter, avec l'aide de cette énergie transformatrice qui nous entraîne malgré tout, imperturbablement, vers l'avant, vers le haut, vers le « toujours plus ».

Pourvu que notre esprit soit à la hauteur des immenses transformations qui l'attendent : le monde où nous vivons est en active genèse : soyons prêts à accueillir ce qu'il nous prépare, afin **d'exister** toujours plus. Exister, c'est **sortir** de l'Être, c'est littéralement le faire germer, le rendre vivant. Nous existons encore à peine et il dépend de nous d'exister plus.

13. LE DIVIN

J'ai déjà dit que le mot Dieu devrait disparaître de notre vocabulaire ; il est remplacé par un adjectif substantivé, le Divin, qui peut qualifier tout ce qui existe en application du principe du panenthéisme, qui n'est pas le panthéisme : tout n'est pas Dieu, évidemment, mais le Divin peut être en tout ce qui existe pour peu qu'on approfondisse tout ce qui existe. Dieu au contraire n'est nulle part : il n'est pas l'Être, c'est à dire une idée, un principe, un a priori. Ce n'est pas une abstraction, ni non plus un être vivant, même exceptionnel, on ne peut aller vers lui, lui parler, lui adresser des prières, des excuses, des remerciements ou des imprécations. Il ne peut sourire ou s'impatier : tout cela est parfaitement illusoire et doit être abandonné.

Le Divin est une sorte d'instinct qui anime l'univers et paraît orchestrer son Evolution. Le mot « principe » est beaucoup trop abstrait ; il s'agit plutôt d'une énergie, d'une force qu'on ne peut capter, mais qui empêche l'immense complexité de se dissoudre en poussière. C'est une force très douce, mais irréversible ; elle procure à l'Evolution sa continuité. Ce n'est pas un projet planifié d'avance, mais un « instinct », une sorte de désir primordial d'exister toujours plus. Il vise une plénitude d'existence imprévisible, inimaginable pour nous. Ce n'est qu'un désir obscur, qui habite les consciences de toutes les créatures douées d'esprit, avec toutes les exigences et espérances propres à l'esprit.

Le Divin n'est pas logé dans l'espace, il n'a ni fils, ni fille, il n'a pas de sentiment ou d'émotion. Inutile de lui parler, puisqu'il ne peut répondre ; il n'a ni volonté, ni conscience, aucune crise d'impatience, aucun élan d'amour : c'est une force universelle, insensible, invisible, qui ne se dénonce que par ses effets. Mais ces effets sont évidents : il faut être aveugle, ou de parti pris, pour ne pas constater le sillage continu que creuse le temps du cosmos, ou, tout simplement, notre vie derrière nous. N'est-ce pas une progression de plus en plus nette vers des formes d'existence et de communication de plus en plus rapides, mêlées d'interrogations de plus en plus savantes et subtiles, comme en font désormais les experts du cosmos ?

Nous dérivons tous en direction d'une conscience riche de connaissances et d'attentes. C'est d'abord un chemin de croix, parce que la marche est douloureuse, dangereuse, semée de reculs et d'échecs, mais elle est finalement positive et désormais indubitable.

L'homme moderne n'aborde plus le Divin avec des sentiments et des intuitions, mais avec des connaissances scientifiques, quand il découvre l'incroyable complexité du monde biologique, microscopique et l'intelligence de l'auto organisation depuis plus petit jusqu'au plus grand organe, quand il entend les harmonies de toutes espèces, presque musicales, qui se dégagent de la nature. Il me semble que la perception du Divin n'a rien gagné en se réduisant à une abstraction philosophique qu'on appelle l'Être et qui n'est, après tout, qu'un effet de langage. En réalité, le Dieu singulier se dissout dans un pluriel chargé d'émotion, lorsqu'il il embrasse le monde entier et se laisse deviner partout pour peu que le regard se fasse contemplatif et fasse surgir le « profond ». En faisant du Divin un substantif, un être vivant parmi les autres ou, pire encore, une idée abstraite, nous sommes bien loin d'exprimer cette plénitude qui nous attire. L'imagination humaine est bien incapable de se représenter

cela ; en fait, c'est d'abord en nous un besoin perpétuel de dépassement, de transcendance, une exigence d'intensité et de totalité. La conscience de soi est une étape décisive, avec le dédoublement qu'elle impose : dès lors que je suis et que les autres m'entourent, un besoin de dépassement s'éveille, besoin d'une totalité ultime.

Le Divin émerge de la « conscience d'être conscient », avec le désir d'une forme supérieure d'existence, parce qu'elle ne se sent pas totale et que nous n'en connaissons que des franges, des marges. Il y a dans le fait d'exister un vide insupportable qui fait parfois désirer la mort : le Divin est ce vide transfiguré en plénitude, nous l'avons objectivé jusqu'à en faire un personnage à qui nous pourrions nous adresser, que nous pouvons aimer, en croyant que lui-même nous aime. C'est vraiment une très émouvante construction que nous avons insérée dans le réel, afin de nous rassurer : nous avons voulu ainsi humaniser l'univers en le divinisant. Malheureusement l'étude minutieuse de la nature n'a cessé de nous convaincre de la réalité d'un vide et du désastre de l'Absence. Il est temps de l'enregistrer et d'en tirer les conséquences, afin d'y faire face dignement. Or ce vide nous déçoit en profondeur et même nous terrorise : il semble contredire l'Evolution qui implique un sens, une progression et une présence directrice.

Je reviens ainsi à cette très antique espérance, qui peuplait jadis le monde de dieux, mais j'y reviens sous une toute autre forme, moins naïve, fondée sur l'expérience des sciences. Plus elles progressent, plus l'ordre merveilleux des complexités devient persuasif : cette immense machine nous transcende, elle porte la marque d'un effort continu vers une existence plus totale, plus transparente et ce progrès passe par l'esprit. Notre conscience d'être joue le rôle du bourgeon terminal permettant à « l'instinct d'exister » de progresser, en direction de je ne sais quelle conscience cosmique qui deviendrait alors totale.

Il me semble que, par force, nous nous rapprochons de cela. La coalition acharnée de nos forces spirituelles et techniques ne tend qu'à cela, c'est à dire la compréhension et la gouvernance.

Le Divin c'est donc, pour moi, tout ce qui se crée autour de moi et à la pointe de toutes les vies humaines, ce qui se déploie aussi bien au niveau psychologique, intellectuel, scientifique, sentimental, culturel, c'est à dire grandit en nous et autour de nous. Ce qui nous rend plus savants, plus unis, plus fraternels, plus compatissants, plus solidaires. Il y a là, devant nous, un immense avenir ! Le Divin n'est pas au-dessus de nous, il est en nous, au cœur de notre être, mais c'est aussi le monde en mouvement autour de nous qui tente de progresser. Nous ne pouvons isoler cette force, la personnaliser, pas plus que nous ne pouvons disséquer notre âme ou mesurer nos sentiments.

Nous avons très naturellement objectivé cette puissante aspiration ontologique qui dévore l'univers, mais nous l'avons réduite en lui donnant un nom. Nous en avons finalement fait une personne pour pouvoir l'appriivoiser et quelquefois la maudire. C'est le multimillénaire effort de tous les hommes pour donner une sorte de réalité matérielle aux forces évidentes, mais invisibles, qui font progresser l'Evolution, si bien que nous n'avons jamais cessé, à travers toute l'Histoire, de tenter de faire émerger du Divin. Cette forte inspiration ontologique nous a fait parler du Bien, du Beau, etc, partout où s'impose et s'offre la tentation d'un dépassement. Le Divin est cette marche en avant vers l'inconnu,

avec l'impossibilité de répéter, de tourner en rond, de piétiner. C'est le temps ouvert, l'horizon qui recule, l'intensité qui change sans cesse et s'accroît toujours.

Il y a en nous une pulsion, un incessant besoin de transcender, d'aller au-delà. Cette tension physique et spirituelle fait tout cohérer. Mais, attention ! Il n'y a pas de plan préétabli, il s'agit d'un instinct, d'une tendance, ce qu'on pourrait appeler une zone particulièrement créatrice de l'Evolution.

Ce n'est pas une zone cachée, il n'y a pas de Divin caché : le sacré n'a pas de secret, au contraire, il y a partout une trace de Divin : il suffit, je l'ai répété, d'approfondir et d'intérioriser. Alors les choses les plus familières, les plus prosaïques et les plus banales se revêtent en quelque sorte de grandeur, parce que le temps les a humanisées, parce que nous les aimons, parce qu'elles portent en elles quelque chose qui les dépasse.

A la limite, il n'y a rien de vraiment profane, c'est nous qui créons le profane en le considérant comme tel. Au contraire, si nous étions vraiment sensibles au Divin, nous pourrions entrer tout de suite en métamorphose, comme la chenille devient papillon.

OUI!

A ce livre, largement ouvert, il ne peut y avoir de conclusion : il appartient au lecteur d'en tirer ce qui lui plait.

Je voudrais simplement ajouter un grand OUI final à toutes ces réflexions. J'ai beaucoup pratiqué les écrivains de l'absurde, en particulier Albert Camus, qui m'a appris à réagir à l'inadmissible obstacle, le poing levé et la main à la pâte. Mais le spectacle de l'Evolution, cette montée haletante sur un chemin raide et dangereux, m'a guéri de tous mes doutes : j'ai vu monter l'humanité par cette voie ardue ; comment ne pas se joindre à elle et tenter à son tour et à sa mesure, de monter comme elle, avec elle. La mort n'est pas une victoire du néant, c'est une étape dans une progression : elle permet de nouvelles victoires.

A ce monde en gestation douloureuse, je dis OUI du fond de mon cœur, un cœur apaisé, plein de confiance en ce temps créateur, qui n'a pas fini de nous porter en avant, plus haut, et de nous émerveiller.

DU MEME AUTEUR

Aux éditions Desclée de Brouwer

Face au monde actuel, 1962.
Lettres à mes fils, 1963.
Un livre pour les filles, 1964.
Réflexions sur l'art actuel, 1964.
Camus, 1965.
L'Enseignement des lettres et la vie, 1965.
La Connaissance poétique, 1966.
Interrogations autour de l'essentiel, 1967.
Teilhard de Chardin ou la foi au monde, 1968.
Beckett, 1968.
La Communication littéraire ("Culture et savoir"), 1970.
L'Asphyxie et le Cri, 1971.
Mutation de la culture, 1973.
Expérience de la poésie, 1973.
L'Ecartèlement, supplice de notre temps, 1979.
Les Dimensions du changement, 1983.

Aux Presses Universitaires de France

Essais sur l'émerveillement, 1990.
La Maison corps et âme, 1991.
Etrangeté de l'art, 1992.
Béance du Divin, 1994.
Pour lire Le Clézio, 1994.
Philippe Jaccottet, une poétique de l'insaisissable, Ed. Champvallon, 1983.
Jean Tardieu, un sourire inquiet, Ed. Champvallon, 1985.

Aux Editions de l'Harmattan

L'Homme de Nazareth, 2000.
Jésus seulement, 2001.
Le destin de Dieu, 2003.
Métamorphose du religieux, 2006

Aux Editions Albin Michel

Teilhard de Chardin et le mystère de la terre, 1991
Le chemin de l'espérance, 1995.

Aux Editions du Cerf

Le Perturbateur, 1974